

Raoul MAKARIUS (1960)

La jeunesse intellectuelle
D'ÉGYPTE
au lendemain de la
DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Raoul Makarius (1960)

La jeunesse intellectuelle d'Égypte au lendemain de la deuxième guerre mondiale.

Une édition électronique réalisée à partir du livre de Raoul Makarius(1960), **La jeunesse intellectuelle d'Égypte au lendemain de la deuxième guerre mondiale**. La Haye: Mouton et Co, 1960, 100 pages.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée mardi le 11 mars 2003 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

[Avertissement](#)

[Avant-propos](#)

Introduction : [Importance particulière du rôle de la jeunesse intellectuelle](#)

I. [Le sentiment national et son développement idéologique](#)

1. [Aspect religieux.](#)
2. [Prise de conscience politique](#)
3. [Prise de conscience sociale.](#)

II. [Changements introduits par la deuxième guerre mondiale](#)

III. [Situation objective de la jeunesse intellectuelle](#)

1. [Situation économique.](#)
2. [Le cadre domestique.](#)
3. [Problèmes de famille.](#)
4. [Problèmes sexuels.](#)
5. [La politique dans les écoles et les universités.](#)
6. [La politique dans la cité.](#)
7. [Rapports avec les autres couches sociales - avec les étrangers.](#)
8. [Les loisirs de la jeunesse intellectuelle.](#)

IV. [Psychologie de l'intellectuel d'après-guerre](#)

V. [La crise de la jeunesse intellectuelle](#)

1. [La crise de la vieille génération.](#)
2. [Les influences occidentales : française et anglaise.](#)
3. [La jeunesse libérée.](#)

VI. [Champs d'activité de la jeunesse au lendemain de la guerre](#)

1. [Dans la presse.](#)
2. [Dans les clubs.](#)
3. [Dans la littérature.](#)

ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES - SORBONNE
SIXIÈME SECTION : SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

LE MONDE D'OUTRE-MER
PASSÉ ET PRÉSENT

TROISIÈME SÉRIE

Essais, no IV

PARIS MOUTON & Co, LA HAYE, 1960

RAOUL MAKARIUS

LA JEUNESSE INTELLECTUELLE
D'ÉGYPTE
au lendemain de la deuxième guerre mondiale

[Retour à la table des matières](#)

La jeunesse intellectuelle d'Égypte

Avertissement

Par Raoul Makarius

[Retour à la table des matières](#)

Les pages qui suivent ont été rédigées au cours de l'année 1956. Elles tentent de donner une description aussi exacte que possible de la situation de la jeunesse égyptienne dans les années qui ont suivi la seconde guerre mondiale, description qui reste valable jusqu'à la chute de la monarchie en 1952. Depuis l'instauration du nouveau régime de profondes transformations ont eu lieu, de nouvelles conditions sont apparues, les données ne sont plus les mêmes.

L'événement capital de la période qui s'est ouverte avec l'établissement de la république a été - on n'a que trop tendance à l'oublier - la réalisation complète de l'indépendance nationale, la liquidation de l'inféodation semi-coloniale, l'émergence de l'état pleinement souverain. L'achèvement de l'indépendance a du jour au lendemain dissipé le malaise qui avait pendant soixante-dix ans pesé sur les consciences égyptiennes. Ce malaise provenait du conflit entre la nécessité de s'accommoder de la présence de l'occupant que

l'on se sentait impuissant à chasser, et l'action menée pour s'en libérer et détruire toutes les possibilités d'accommodement. Tant que la domination étrangère durait, la conquête de l'indépendance était au centre des préoccupations des intellectuels d'Égypte. Blessés dans leur dignité nationale, conscients de leur impuissance devant la corruption de leurs dirigeants, et en même temps subissant l'influence culturelle étrangère, ils ont eu leur vie intellectuelle et morale empoisonnée par ce sentiment d'infériorité que des observateurs incompréhensifs ou malveillants ont pris parfois pour une tare, alors qu'il était l'expression déguisée d'un déchirement intérieur et d'un refus de soumission.

Aujourd'hui l'indépendance est acquise, la tâche de libération est terminée, la contrainte de l'étranger est levée. De nouveaux problèmes ont surgi, mais ce sont les problèmes propres à un état souverain, ceux qu'ont à résoudre les peuples qui font leur histoire. Les causes du complexe ont disparu, l'atmosphère est tout autre.

Il va donc de soi que même si le passé, répondant à l'évocation, s'est exprimé en termes du présent, l'image de la jeunesse que nous présentons dans cette petite étude ne correspond plus à la réalité d'aujourd'hui. Dans la mesure où elle s'en éloigne, elle permettra de juger, par contraste, de l'immense préjudice intellectuel et moral que porte à un peuple sa sujétion à la domination coloniale. Ne serait-ce que pour cette raison, ce travail aura, nous l'espérons, sa modeste utilité.

R. M.

La jeunesse intellectuelle d'Égypte

Avant-propos

Par Raoul Makarius

Paris, 1957

[Retour à la table des matières](#)

Pour étrange que cela puisse paraître, les Occidentaux qui comprennent le moins l'Égypte d'aujourd'hui sont ceux précisément qui y ont passé de nombreuses années de leur existence. L'évolution qui s'accomplit dans ce pays a découvert des aspects psychologiques correspondant fort peu à l'image superficielle que ses résidents étrangers s'en sont faite et qu'ils présentent trop souvent à l'Occident comme véridique. Une telle méconnaissance ne peut qu'aggraver les désaccords qui surgissent des difficultés dans lesquelles se débat le monde contemporain, alors qu'une compréhension agissante serait à même d'ouvrir d'innombrables voies de conciliation quand se présentent les malentendus.

Les relations entre la France et l'Égypte ont, dans leur ensemble, toujours été bonnes. Sans doute, il y a eu Suez, mais la querelle n'avait rien de comparable au conflit qui a opposé l'Égypte à la Grande-Bretagne pendant plus de soixante-dix ans ; quant aux questions sujettes à controverses, elles ne relèvent

pas des rapports directs entre les deux pays. Ces rapports sont donc susceptibles de se développer considérablement, surtout dans le domaine culturel, en partant sur de nouvelles bases. Il existe en Égypte une opinion intellectuelle en mesure d'apprécier la contribution de la culture française à l'humanisme universel, mais la culture française est trop souvent arrivée au public égyptien sous des expressions étriquées, boulevardières et mondaines, fallacieuses en regard des valeurs humaines qui forment le plus grand crédit de la France à l'étranger. Plus de sérieux, nous semble-t-il, s'est manifesté dans l'effort des Orientalistes et des Arabisants pour rejoindre une connaissance valable de l'Égypte, et, en général, du Moyen-Orient - sérieux exigé par la difficulté même de la tâche qui est de celles qui ne finissent pas, l'objet dont on s'efforce de saisir les moments subissant de continuels changements.

L'après-guerre, qui a marqué un bond décisif dans l'évolution des peuples sous-développés, a altéré profondément la physionomie de l'Égypte, de sorte que l'image tracée par les enquêteurs les plus consciencieux, tout en gardant son fond de vérité, coïncide de moins en moins avec la réalité dans son ensemble. Un nouvel effort de ré-interprétation s'impose, qui s'aidera cette fois des ouvrages écrits par des Orientaux, sur les Orientaux, à l'intention des lecteurs d'Occident. Citons, à titre d'exemple, en ce qui touche à l'Égypte, *Egypt in Mid-Century* de Ch. Issawi, *Growing up in an Egyptian Village* de Hamed Ammar, *Egypt : A Cultural Survey* de M. M. Mosharrafa, ouvrages écrits dans la langue de la puissance qui a dominé le pays depuis la fin du siècle dernier.

En France, en dehors des articles parus dans la presse, citons l'étude-reportage des Lacouture, une des rares œuvres consacrées à l'Égypte dans sa changeante réalité contemporaine. Sur le plan scientifique et de l'enseignement, le programme d'études dirigé par M. le professeur J. Berque au Collège de France et à l'École Pratique des Hautes Études, se distingue par la recherche d'un équilibre constant entre l'analyse et la synthèse, par l'attention portée sur les aspects les plus dynamiques de la vie égyptienne, en même temps que par le souci de départager dans l'actuel entre le transitoire et le permanent, tout en donnant à chaque manifestation sociale la juste mesure de sa valeur.

Dans le cadre d'un tel travail d'élucidation, ne pouvant qu'aider à des rapprochements souhaitables, il nous a été possible de présenter ce témoignage sur la jeunesse égyptienne, Les années 1945-46, les premières de la paix, ont marqué un nouveau départ dans l'évolution des peuples. C'est donc à cette période qu'il faut remonter pour percevoir les attaches des phénomènes sociaux nouveaux avec la situation d'avant-guerre. Ceux qui furent jeunes dans ces années ont vécu avec plénitude un moment décisif dans la croissance de leur pays : les intellectuels ardents et totalement engagés que nous nous efforçons de faire vivre dans les pages qui suivent, sont les héros harassés d'une histoire qui est celle de l'Égypte contemporaine. Parce qu'ils ne se recon-

nurent pas dans la génération qui les a précédés, et qu'ils furent leurs propres guides, en eux peuvent se reconnaître ceux qui sont jeunes aujourd'hui.

Pour nous être appliqués à cerner une période aussi restreinte, la présentation de notre sujet ne pouvait éviter une certaine schématisation et devait introduire des démarcations là où la réalité, fluide et mouvante, offre des aspects qui passent insensiblement l'un dans l'autre. Moins excusables sont les lacunes qui s'y font sentir, surtout au dernier chapitre qui n'offre de la nouvelle littérature égyptienne qu'un aperçu partiel et bousculé : mais là les ouvrages nécessaires à une analyse plus approfondie ont fait défaut. Si, toutefois, nous nous hasardons à présenter cette étude au public français, c'est dans l'espoir que, malgré ses insuffisances, elle contribuera à une meilleure compréhension de l'Égypte d'aujourd'hui, et fera, dans les limites qu'elle s'est assignées, œuvre de rapprochement et d'amitié entre deux peuples.

Paris, 1957
R. M.

La jeunesse intellectuelle d'Égypte

Introduction

Importance particulière du rôle de la jeunesse intellectuelle

[Retour à la table des matières](#)

Il peut paraître paradoxal d'affirmer que la jeunesse d'Égypte (et il n'est question ici que de la jeunesse au lendemain de la deuxième guerre mondiale) joue un rôle particulièrement important dans la vie sociale du pays et dans son évolution, et de dire, en même temps, que les manifestations actives de sa présence, en tant que catégorie sociale bien déterminée, sont presque inexistantes ; car dans le sens que l'on prête ordinairement au mot « jeunesse » en Occident, il n'y a pas de jeunesse en Égypte. C'est pourquoi - et c'est justement où l'on touche du doigt le paradoxe - la jeunesse d'Égypte (car elle existe, bien sûr !) joue un rôle si important. Si les organisations culturelles et récréatives, si les groupements juvéniles organisant des voyages et des séjours de vacances, n'existent même pas, dans les années 40, à l'état d'ébauche, si les clubs, les lieux de rencontre qui permettent aux jeunes gens des deux sexes d'assister à des conférences, de participer à des débats, de s'intéresser à la musique et au

cinéma, de danser et, surtout, de se rencontrer et de se connaître, manquent totalement, c'est que les conditions morales et matérielles de la jeunesse d'Égypte, pour ne pas parler de tout un développement historique, ont strictement limité au domaine turbulent de la vie politique l'intérêt qu'elle peut distraire de ses préoccupations immédiates.

Les responsables officiels de l'enseignement se sont toujours insurgés contre ce qu'ils appellent l'immixtion des étudiants dans les affaires politiques ¹, et l'observateur occidental peut se demander, en effet, si, en s'efforçant de jouer un rôle déterminant sur la scène nationale, la jeunesse d'Égypte ne s'est pas attribuée une tâche du ressort d'une autre génération. Mais on pourrait tout aussi bien se demander si la jeunesse des pays occidentaux, en se cantonnant dans des activités apolitiques) et en se mettant provisoirement à l'écart de la vie publique, ne se dérobe pas à des responsabilités qu'elle devrait normalement assumer (puisque, en définitive, c'est de son avenir qu'il s'agit), et si ce n'est pas la jeunesse des pays sous-développés, tel l'Égypte, qui, pleinement consciente de l'évolution extrêmement rapide déjà entamée, ne fait qu'user de ses prérogatives en s'y intéressant activement ².

Même si elle pêche par excès de zèle dans sa participation à la vie politique, il est certain qu'en dehors de cette participation, la jeunesse d'Égypte se manifeste fort peu. Dans le schéma de la vie occidentale, la jeunesse n'est pas uniquement une phase du développement physique, mais aussi une étape bien définie dans l'existence sociale. En Égypte, comme dans d'autres pays sous-développés, cette étape est « brûlée ». À la puberté, l'adolescent d'enfant devient brusquement homme, sans connaître cette « joyeuse jeunesse » dont l'image, si surfaite en Occident, répond quand même à une réalité vivante. Par contre, pour brusque que puisse être ce passage d'une « classe d'âge » à une autre, il n'apporte aucun choc à l'enfant devenu adulte. Dès sa plus tendre enfance il a participé en auditeur incompréhensif, mais attentif, aux conciliabules de ses aînés. Tous les faits de la vie quotidienne ont été débattus en sa présence. A mesure qu'il grandit, il se familiarise non seulement avec les problèmes qui intéressent directement ses aînés, mais il se prépare à affronter

¹ « Un professeur occidental en Égypte, citant un collègue, indique comme suit les raisons des manifestations et des troubles si fréquents : Ils se mettent en grève... pour toutes sortes de raison : pour un changement de Ministère ; contre une déclaration faite par le Ministre des Affaires Étrangères égyptien ; contre le pourcentage élevé des échecs aux examens ; contre les salaires bas, payés par l'État aux diplômés d'une institution quelconque ; pour exprimer leur joie ou leur déception à n'importe quelle occasion - en fait, pour n'importe quelle raison possible. Le corps estudiantin se transforme en dictature prolétarienne, et l'année scolaire ou académique se réduit à une affaire de cinq mois de travail et même parfois à moins » (*Communism and Nationalism in the Middle East*, par W. Z. Laqueur, New York, 1956, p. 15). Ces remarques hâtives et superficielles représentent bien pourtant l'effet que produit, à première vue, l'agitation politique des étudiants.

² « L'intérêt politique des étudiants est maintenu constamment au plus haut point, et contraste d'une manière frappante avec le manque d'intérêt pour ces questions qu'on observe dans les universités du monde occidental » (W. Z. Laqueur, op. cit., p. 15).

ceux qui le concernent personnellement. Il observe dans son entourage l'impatience, voire l'anxiété, avec laquelle on attend sa maturité, afin qu'il contribue à porter le fardeau de l'existence commune, cessant d'en augmenter le poids par sa dépendance. Sans nécessairement le brutaliser, on le rudoie, on l'invite à prendre part, en auditeur respectueux, à la vie des « grands ». On lui inspire la vénération de l'âge, le mépris des femmes, des caprices enfantins, de l'incompréhensible frivolité occidentale. Et déjà, bien avant l'âge, il s'évertue à se classer parmi les « grands », mimant leurs gestes, leurs habitudes, leurs goûts, leurs vices, et à s'insinuer dans leurs rangs en affichant leur mépris pour tout ce qui ne porte pas l'empreinte d'une rude masculinité. Ainsi, à l'adolescence, il entre dans la société des hommes qui lui est déjà familière. S'il appartient à une famille pauvre de la ville, il aura déjà commencé à gagner sa vie bien avant d'avoir atteint la puberté. Dans ce cas, il n'aura pas connu de transition brusque entre l'enfance et la maturité, mais sera passé insensiblement de l'une à l'autre. S'il appartient à une famille plus fortunée, dont les économies lui permettront d'entrer dans une école secondaire et de poursuivre ensuite des études universitaires, il écoutera anxieusement ses aînés délibérer sur son sort : pourront-ils pourvoir à ses besoins jusqu'à l'obtention du diplôme, ou sera-t-il contraint de prendre un emploi pour gagner sa vie ? Enfin, s'il est l'aîné d'une famille nombreuse, il sera peut-être le seul à mettre pied à l'université. De toute manière, s'il appartient à la petite-bourgeoisie, comme c'est aujourd'hui le cas de l'immense majorité de la jeunesse estudiantine, il sera hanté par la crainte de devoir interrompre sa carrière universitaire, faute de moyens. Ainsi, dès le début il voit son avenir, déjà douteux et incertain, menacé par l'insécurité du présent. Il ne pourra pas, le cœur léger, remettre les problèmes de la vie à sa sortie de la faculté. Il sera continuellement tenté de saisir la première occasion qui se présentera pour abandonner ses études et s'engager dans la voie qui lui paraîtra la plus profitable. Dans ces conditions, il est aisé de comprendre l'effet que les influences extérieures auront sur lui. Au lieu de concentrer son attention sur ses études dans une atmosphère de calme et de tranquillité, il se trouvera tiraillé et troublé par les tendances les plus diverses. Il ne peut donc ignorer le jeu des forces qui menacent sa situation matérielle, actuelle et future, et il est naturel qu'il essaye d'en changer le cours, même si cela paraît futile, et d'en tirer profit, même si cela doit se révéler illusoire. Or, dans un pays sous-développé comme l'Égypte, ce sont les forces politiques qui agissent directement sur la situation matérielle des familles petites-bourgeoises.

D'autre part, sa formation scolaire et académique lui fait subir, avant les autres couches de la population, le choc des influences idéologiques occidentales et des idées empruntées à des pays plus développés. L'enseignement donné dans les écoles secondaires et dans les universités, inspiré des progrès culturels et des méthodes et programmes pédagogiques venant d'Occident, fait de la jeunesse l'interprète de la culture étrangère auprès du reste du peuple. Mais si cette culture étrangère, avec l'idéologie qui l'accompagne, s'introduit

dans le pays par l'intermédiaire de la jeunesse, l'opération ne procède pas sans heurts, car l'Occident n'est pas uniquement la terre d'où rayonnent une civilisation et une culture supérieures, mais aussi la source du colonialisme qui, sous sa forme britannique, s'est implanté sur le sol égyptien et s'y est maintenu au prix d'une humiliation morale qui a suscité l'animosité du peuple, et, en particulier, de ses éléments les plus éclairés. On conçoit que dans ces conditions les jeunes ne puissent qu'éprouver un sentiment d'ambivalence envers l'Occident, qui leur sert de modèle pour leur progrès, mais dont ils réprouvent en même temps l'envahissement dans tous les domaines. Selon le degré d'intensité qu'elle prendra, cette ambivalence s'exprimera tantôt en ce que l'opinion occidentale taxe de nationalisme fanatique, tantôt (si la balance penche de l'autre côté) en ce qui peut paraître de la soumission et du servilisme. Quoi qu'il en soit, dès qu'il s'agit de sentiment national, il s'agit de politique, et l'on comprendra bien que le jeune intellectuel, dont l'éducation et le contact avec la culture occidentale n'ont fait qu'aiguiser le ressentiment envers ceux qui la représentent dans son pays, se jette tout naturellement dans la lutte politique contre la puissance occupante et ses alliées ¹.

Il suffit d'ailleurs de penser à ce que représente dans la structure sociale d'un pays, non seulement pour l'avenir, mais aussi pour le présent, une jeunesse instruite au milieu d'une population comptant une écrasante majorité d'analphabètes, pour réaliser que rien que par la supériorité que son instruction lui confère, cette jeunesse est appelée à jouer un rôle déterminant dans la vie nationale ². Étant la couche la plus instruite et la plus avancée, c'est dans ses rangs que se recrutent les politiciens professionnels et ceux qui font « l'opinion ». D'ailleurs le système de l'enseignement a été conçu pour fournir des cadres à l'administration gouvernementale, et, dans un sens, la vie politique peut être considérée comme un prolongement organique de la vie universitaire. En effet, l'université a été souvent considérée non seulement comme la voie qui mène aux postes administratifs élevés, mais aussi comme celle con-

¹ « Au moment de la déclaration du Protectorat britannique, en 1915, chaque école est devenue le centre d'une propagande anti-britannique » (*l'Égypte Indépendante* par le Groupe d'Études de l'Islam, Paris, 1938).

² « L'action puissante exercée par les organisations estudiantines sur le mouvement national révolutionnaire au Moyen-Orient (et en Orient en général) a souvent dépassé la compréhension des observateurs occidentaux. Les spectateurs américains et britanniques ou français trouvent difficile à comprendre que les étudiants arrivent à renverser des gouvernements, ou même à les menacer sérieusement. Aux États-Unis, les étudiants des universités disposent de divers moyens pour donner cours à leur excédent d'énergie ; tandis que les étudiants turbulents en Grande-Bretagne n'ont jamais été pris au sérieux, certainement pas par les politiciens de parti. Les étudiants français ont fait preuve d'un plus grand intérêt pour la politique, mais eux aussi se sont plutôt signalés par des échauffourées non-politiques sur le boulevard St.-Michel, et n'ont pas renversé de gouvernement de mémoire d'homme ... Mais le rôle des étudiants des pays du Moyen-Orient a été, et demeure, quelque chose de tout à fait différent. Ce n'est certainement pas un phénomène unique, car on a tendance à oublier que dans les pays arriérés l'intelligentsia est numériquement réduite, et que les étudiants constituent souvent la seule masse organisée, étant donné l'inexistence de partis politiques tels qu'ils sont conçus en Occident » (W. Z. Laqueur, *op. cit.*, p. 13).

duisant aux portefeuilles ministériels et à la direction des partis. Les politiciens, eux-mêmes liés par mille attaches à la masse universitaire, se sont appuyés constamment sur elle, l'utilisant pour toutes sortes de manœuvres et donnant l'occasion aux jeunes aspirants à la politique d'en faire l'apprentissage. Ainsi, en 1946, chaque parti politique possède son détachement d'avant-garde, ses troupes de choc, au cœur des universités égyptiennes, et c'est bien souvent de ces foyers que partiront les initiatives politiques qui s'imposeront à la volonté des dirigeants accrédités.

Bien que la jeunesse ne constitue pas une classe proprement dite, détenant un rôle économique vital dans la vie du pays, elle doit encore son importance au fait qu'en dehors d'elle il existe peu de vie intellectuelle. La vieille génération, qui était la jeunesse de la période suivant la première guerre mondiale, continue à représenter un courant intellectuel, mais ses représentants se sont en grande majorité retirés de l'action politique pour se consacrer à une vie moins mouvementée dans les professions qui se sont ouvertes devant eux au fur et à mesure que l'économie du pays se développait, et qu'un équilibre, relatif et précaire d'ailleurs, s'établissait dans les relations internationales. Les intellectuels égyptiens appartenant à la vieille génération sont représentés par des gens de lettres jouissant d'une réputation acquise avant la deuxième guerre mondiale, mais dont le nombre est si limité que chaque fois qu'on passe en revue les effectifs de *l'intelligentsia* égyptienne, ce sont les mêmes noms qui reviennent à l'esprit. Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale ces écrivains ne peuvent plus prétendre représenter *l'intelligentsia* égyptienne dans son ensemble, ni se targuer d'être les éducateurs et les guides de la nouvelle génération.

En Égypte, comme partout ailleurs, le progrès est marqué par la lutte entre l'ancien et le nouveau. Nous avons parlé ici de vieille génération et de jeunesse, mais il convient de préciser le sens donné à ces mots. Ce que nous appelons aujourd'hui la vieille génération est formé par ceux qui furent jeunes aux alentours de 1919, ceux qui à cette époque ne dépassaient pas les 25 ans, et qui aujourd'hui gravitent autour de la soixantaine. Les jeunes de la période qui suivit la deuxième guerre mondiale sont ceux qui, en 1946, ne dépassaient pas les 25 ans. En 1937, il y avait en Égypte sans doute une jeunesse qui se distinguait de celle de 19 et de celle d'aujourd'hui, mais si forte a été l'empreinte laissée par la jeunesse de 19 sur les années qui suivirent, que tout ce qui a été « jeunesse » depuis lors jusqu'à la deuxième guerre mondiale a été complètement entraîné dans son sillage sans laisser de trace originale. Ce n'est que vers la fin de cette guerre qu'on a pu assister à la poussée d'une nouvelle génération de patriotes pour lesquels les révolutionnaires de 1919 n'étaient plus des exemples à suivre et à admirer, mais des conservateurs à confondre. Or, ces deux dates, 1919 et 1946, ont ceci de commun, que chacune d'elles venant à la suite d'une conflagration mondiale qui a bouleversé l'économie du

pays, a marqué un moment intense de la lutte nationale contre l'occupation étrangère.

Toutefois, 1946 n'est pas 1919. En 1946, les problèmes et les dilemmes de 1919 se posent à nouveau, mais grossis de 35 ans de développement historique. De nouveaux problèmes, surgis dans l'entre-deux-guerres, ont atteint leur maturité avec le deuxième conflit mondial. De plus, la jeunesse de 1946 se trouvant enrichie de l'expérience de la crise de 1919 et de ce qui s'ensuivit, saura en tirer les leçons. Elle fera l'expérience d'une crise bien plus profondément ressentie que celle que dut affronter la jeunesse de 1919 ; mais on peut espérer qu'elle trouvera la voie qu'elle cherche si péniblement, et que demain, lorsqu'elle sera la « vieille » génération, elle ne souffrira pas qu'on lui reproche, comme elle le reproche non sans raison à la génération vieillissante, d'avoir trahi les idéaux et les espoirs de sa jeunesse.

La jeunesse intellectuelle d'Égypte

I

Le sentiment national et son développement idéologique

[Retour à la table des matières](#)

De tous ceux qui se sont penchés sur l'étude du monde arabe, les orientalistes sont sans doute ceux qui ont le mieux réussi à comprendre la mentalité des peuples qui y vivent. En cela, ils n'ont peut-être été dépassés que par quelques rares explorateurs, ou agents politiques, qui se sont assimilés aux populations arabes, ont appris leur langue, adopté leurs coutumes et souvent leur religion. L'avantage des orientalistes provient d'une part de leur connaissance de la langue, et d'autre part de l'étude approfondie de l'Islam et de son histoire, étude qui leur permet de percevoir la courbe historique tracée par ces peuples dans leur évolution, et d'apprécier dans cette évolution toute l'importance du facteur idéologique. En revanche, ils sont peut-être tentés, justement parce qu'ils apprécient mieux que d'autres l'importance de ce fac-

teur, de lui attribuer un rôle prépondérant, souvent même exclusif, dans la détermination de l'avenir des peuples arabes. Toutes les manifestations sociales, au sens le plus large du mot, s'exprimant en termes de l'Islam, il est naturel d'attribuer à ses enseignements, à sa doctrine, l'origine des coutumes et des mœurs des pays islamiques. Or, si l'on s'obstine à vouloir interpréter l'évolution sociale ou politique des pays de l'Orient arabe en la ramenant aux tendances spirituelles ou idéologiques qui se manifestent dans la pensée islamique, non seulement on n'arrivera pas à une interprétation satisfaisante, mais on créera la plus grande confusion dans les idées¹. L'ouvrage de Gibb sur les tendances modernes de l'Islam, par exemple, qui cherche, en définitive, à interpréter le phénomène social à la lumière des divers courants idéologiques qui se sont manifestés soit à la suite d'un développement interne, soit en réaction aux influences extérieures, se heurte, malgré les capacités d'analyse de l'auteur, à des difficultés insurmontables, car, dans la réalité, le phénomène social arabe a été déterminé moins par le jeu des tendances idéologiques, que par le développement de ses conditions économiques. S'il est vrai que les écrits des réformateurs, tels que Gamal et Dine el Afghani et Mohammed Abdou ont exercé une influence considérable sur la pensée islamique, il est absurde d'attribuer à leur école la grande transformation idéologique qui s'est produite au cours de notre siècle chez les peuples de langue arabe. L'évolution de la pensée chez ces peuples, à partir de la deuxième guerre mondiale, ne présente d'ailleurs aucune continuité organique avec la pensée des réformateurs du siècle passé. Et si l'on invoque les influences étrangères, il reste encore à expliquer comment des influences venues du dehors auraient pu s'imposer de manière décisive. Aucune synthèse groupant des facteurs idéologiques hérités du passé et des influences idéologiques provenant de l'extérieur ne peut nous permettre d'escompter l'évolution à venir de la pensée arabe : cette évolution sera déterminée par les forces sociales et politiques libérées par le développement économique de chaque pays.

Ceci dit, notons, en passant, qu'en parlant des pays du Moyen-Orient et des pays asiatiques, il est devenu d'usage de remplacer le terme de « pays attardé » par celui de « pays sous-développé ». Il est possible que cela soit dû au souci de ménager les susceptibilités des ressortissants de ces pays, bien qu'il n'y ait aucune honte à appartenir à un pays attardé ; quoiqu'il en soit, on y trouve une reconnaissance implicite du fait que le retard de ces pays est dû à leur une opinion économie arriérée. C'est précieuse, car une des causes de l'incompréhension témoignée envers l'Orient est la tendance à vouloir le

¹ « Il va sans dire que les idées et les croyances des Arabes d'aujourd'hui diffèrent substantiellement de celles de leurs prédécesseurs des époques révolues, bien que le passé ait projeté des traits caractéristiques sur le présent de diverses manières et à divers degrés. Tel étant le cas, la tendance - si persistante dans les travaux académiques - à dépendre les Arabes sous des formes statiques et stéréotypées est regrettable quand elle n'induit pas définitivement en erreur » (Hazem Zaki Nuseibeh, *The Idea of Arab Nationalism*, New York, 1956, p. VII).

comprendre en termes des valeurs occidentales actuelles, c'est-à-dire en établissant des comparaisons entre l'Orient et l'Occident contemporains. Si une comparaison est nécessaire, c'est plutôt avec l'Europe féodale que la société arabe devrait être comparée.

Jusqu'au 19^e siècle, en effet, la société arabe a conservé sa physionomie féodale : elle n'a pris la voie d'un rapide développement capitaliste qu'au cours du 20^e siècle. Comme le dit A. Bonne, « entre la mentalité orientale et occidentale, il n'est pas de différence fondamentale dans la mesure où cette mentalité reflète l'attitude typique du travailleur à l'époque pré-capitaliste. Dans les deux cas - sauf peut-être dans le monde bédouin - c'est l'acquisition des moyens de subsistance qui détermine le genre de relation avec le travail. L'aversion envers tout effort qui n'est pas nécessaire - du point de vue de la satisfaction des besoins vitaux minima - et la disposition à passer la plus grande partie de la journée dans l'oisiveté et l'inertie, remplacées parfois par des efforts physiques et mentaux considérables à des fins peut-être religieuses, est l'expression de la même différence de valeur que celle qui sépare le monde médiéval de celui du vingtième siècle. »¹ Pour C. E. von Grunebaum, « l'Occidental ne doit jamais oublier que les conditions dans lesquelles les récentes réformes ont eu leur origine témoignent de plus de ressemblance avec l'Europe de 1789 qu'avec celle de 1918 ». ² La révolution française, ajoute-t-il, « transféra une partie du pouvoir au tiers état. C'est précisément ce qui est en train de se produire au Moyen-Orient où les classes moyennes sont graduellement en train de s'affirmer. » Dans l'Europe médiévale, la langue parlée était la langue de l'Église. Les manifestations sociales, politiques, publiques ou privées, étaient imprégnées de l'idéologie religieuse. L'art était un art religieux, les guerres étaient des guerres de religion, et ainsi de suite. Mais si toutes ces manifestations de la vie quotidienne s'exprimaient en termes de religion, nous savons bien aujourd'hui que les mobiles profonds qui poussaient les hommes à agir étaient en définitive dictés par les conditions matérielles de leur existence. Ce n'est qu'au cours du 19^e siècle que la pensée politique s'est laïcisée en Europe et s'est complètement affranchie de la tutelle ecclésiastique, et c'est un phénomène analogue qui se dessine depuis quelque temps dans le monde arabe.

¹ A. Bonne, *State and Economies in the Middle East* (London, 1948), p. 156.

² E. von Grunebaum, *Islam* (London, 1955), p. 75.

1 - Aspect religieux

[Retour à la table des matières](#)

Les tendances modernes de l'islam ne peuvent être comprises que si l'on voit en elles non pas un développement purement idéologique de la pensée traditionnelle sous le choc des idées venues d'Occident, mais un moyen d'expression des revendications sociales et politiques provoquées par l'évolution des conditions d'existence des masses arabes. Vers la fin du 19^e siècle, à l'époque où parurent les écrits de Gamal el Dine el Afghani, de Mohammed Abdou et de Qasim Amine, à l'époque où le monde arabe émergeait encore de son Moyen Age, ces écrivains firent figure de précurseurs de l'âge moderne qui s'ouvrait devant les peuples du Moyen-Orient. Tout en préconisant des réformes sociales et une modernisation de l'islam, ils étaient par dessus tout soucieux de sauver l'intégrité de la civilisation et de la pensée arabes qui se transformaient de fond en comble. Il fallait - affirmaient-ils - retourner à la pureté et à la piété primitives, lesquelles, inspirées par la perfection divine, ne pouvaient qu'être en parfaite harmonie avec le progrès matériel et social accompli par l'Occident. S'il y avait une apparente incompatibilité entre le mode de vie traditionnel des pays islamiques et les exigences de la technique moderne importée d'Occident, cela était dû à une mauvaise interprétation de la doctrine islamique et à sa déformation.

L'idée d'un renouvellement des mœurs dans le sens d'une adaptation au mode de vie moderne, doublée d'un retour à la vraie religion, fut reprise avec enthousiasme par les intellectuels succédant à Mohammed Abdou : elle leur fournissait la sanction morale et religieuse pour la modernisation de leur vie, rendue possible par le développement économique et social de leurs pays. De cette manière, les tendances progressistes furent conçues en termes d'une affirmation de loyauté envers l'islam, et la lutte inévitable qui s'engagea entre les partisans de « l'ancien » et ceux du « nouveau » se transposa sur le plan religieux afin de déterminer quelles étaient les tendances les plus fidèles à l'esprit et à la lettre de l'islam.

Toutefois, dans ce conflit entre les protagonistes d'un ordre nouveau et les défenseurs de l'ancien, l'unanimité se faisait sur la nécessité, sinon sur le devoir sacré, de lutter contre la mainmise étrangère sur l'Orient arabe. Les

puissances occidentales appartenant à une religion différente, il était d'autant plus naturel que l'opposition à leur domination s'exprimât chez les Arabes par une affirmation de loyauté envers l'Islam, leur lien idéologique le plus solide. Comme le fait remarquer G. Kirk, « beaucoup d'entre les jeunes nationalistes sont conscients d'être musulmans uniquement en tant que ceci représente un lien politique avec les masses, et de l'Islam uniquement en tant que cri de ralliement politique contre l'étranger »¹. Pour Bayard Dodge, qui fut pendant longtemps Président de l'Université Américaine de Beyrouth, et eut l'occasion d'observer et d'étudier de près les étudiants venus des pays arabes, la plupart des « jeunes musulmans d'aujourd'hui ne sont pas des érudits coraniques ; ainsi certains d'entre eux ont réagi (face à l'Occident) en faisant de l'Islam un symbole de loyauté politique. Ceci a été particulièrement visible dans les pays sous contrôle étranger... Cette utilisation de l'Islam en tant que protestation, en tant que parti politique, en tant que retour aux anciennes traditions, ou en tant que protection contre de nouvelles menaces, est une tendance puissante - bien plus importante que la rationalisation de la doctrine islamique par les érudits »².

Aux yeux des Occidentaux qui justifient leur mainmise sur l'Orient arabe par les bienfaits que leur civilisation devait dispenser à ses habitants, cette opposition, s'exprimant en ternies de religion et souvent dans des formes violentes ou intransigeantes, n'était autre chose que du fanatisme. Lorsque, plus récemment, les revendications nationales s'exprimèrent comme telles, c'est-à-dire en termes politiques et non plus religieux, à la place du fanatisme religieux on voulut voir le fanatisme nationaliste et xénophobe. En réalité, l'apparent renouveau de ferveur religieuse manifesté par les populations arabes à partir du 19^e siècle, n'était que l'expression du sentiment national s'épanouissant et s'affirmant de jour en jour. L'influence que Gamal el Dine el Afghani a pu exercer provient du fait que - pour employer les mots de Gibb - « il apporta au mouvement pan-islamique une inspiration et un programme populaire en restaurant les bases de la communauté islamique sur un terrain nationaliste »³. Tant que les Arabes se trouvaient sous la domination ottomane, l'Islam ne pouvait constituer le symbole de l'indépendance, et, en effet, la communauté de religion entre oppresseurs et opprimés n'empêcha aucunement les Arabes « de se soulever contre leurs coreligionnaires, les Turcs, et de défier l'autorité du chef spirituel de l'Islam, tandis qu'ils s'alliaient à la Grande Bretagne et aux autres nations chrétiennes »⁴ ; mais à partir du moment où tous les musul-

¹ G. Kirk, *A Short History of the Middle East* (London, 1948), p. 252.

² Bayard Dodge dans *Islam and the Modern World. Fifth annual conference on Middle East affairs* (Washington, 1957), p. 13.

³ H. A. R. Gibb, *Les tendances modernes de l'Islam*, trad. par B. Vernier (Paris, 1945), p. 37.

⁴ Constantine K. Zurayk dans *Near Eastern Culture and Society* (Princeton, 1951), p. 209. On est loin de l'époque où Gamal el Dine el Afghani écrivait : « Les Musulmans ne se préoccupent pas des liens de race ou de nationalité, mais considèrent uniquement le lien

mans se sont trouvés assujettis à des puissances d'une autre confession, l'assertion de leur loyauté envers l'Islam les a unis dans un complexe idéologique qui échappait à toute ingérence spirituelle de l'Occident, et constituait le seul domaine leur appartenant exclusivement.

L'appartenance à l'Islam signifiait automatiquement opposition à l'Occident, mais opposition, du point de vue moral, à partir d'une position de force, puisqu'elle comportait le rejet, sanctionné par la parole divine, des fondements spirituels sur lesquels les Occidentaux prétendaient ériger et imposer leur conduite et leur morale. Autrement dit, si dans les autres domaines, les Arabes se voyaient dépassés par l'Occident, dans le domaine religieux ils se sentaient indubitablement supérieurs dans la mesure où ils étaient fidèles à leur foi. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que « presque tous les livres écrits en anglais ou en français par les auteurs musulmans tournent à l'apologétique, car les auteurs s'y proposent de défendre l'Islam et d'en démontrer la conformité avec ce qu'ils croient être la pensée aujourd'hui »¹. Le ton apologétique que Gibb reproche, à tort ou à raison, aux écrivains musulmans, n'a rien de surprenant, dans le contexte du développement historique de leurs pays.

2 - Prise de conscience politique

[Retour à la table des matières](#)

Si, dans un premier moment, l'Islam a été le cri de ralliement du nationalisme arabe naissant, s'il continuera à l'être dans une certaine mesure, il est néanmoins clair que le sentiment national, destiné à aboutir à la conquête de l'indépendance, devait nécessairement s'affranchir de la tutelle de l'idéologie religieuse. À partir du moment où sont apparues les conditions matérielles et économiques aptes à constituer les bases d'une société nouvelle, l'ancienne idéologie adaptée aux conditions dépassées devenait une entrave au développement de cette nouvelle société. En ce qui concerne l'Égypte, en particulier, à

religieux. C'est pourquoi on trouve que l'Arabe ne s'effarouche pas de l'autorité du Turc, que le Persan accepte la suzeraineté de l'Arabe, et l'Indien se soumet à l'Afghanistanaï. Aucun ne répugne à l'autre... » (p. 48). « Les Européens ont bien compris que le lien le plus solide qui unit les Musulmans c'est le lien religieux » (p. 105). « Les Musulmans n'ont pas d'autre nationalité que la religion... » (p. 150). Ces passages sont pris d'un recueil d'articles parus dans *Al 'Orwa al Wuthqa*, revue que Gamal el Dine et Mohammed Abdou publiaient à Paris en 1884.

¹ *Op. cit.*, p. XXV.

partir du moment où ce pays s'est trouvé engagé dans la voie du développement capitaliste, les revendications d'indépendance politique ne pouvaient plus continuer à s'exprimer dans la phraséologie religieuse, éminemment adaptée à une société féodale. À partir de ce moment toutes les tentatives d'assimiler le conflit avec l'Occident autour de l'indépendance nationale, à la contradiction religieuse entre Christianisme et Islam, ne pouvaient plus servir qu'à semer la confusion dans les esprits, pousser au fanatisme religieux, et créer des diversions à l'élan entraînant les Égyptiens à la lutte pour l'indépendance ¹.

L'agitation religieuse devint ainsi un moyen de diversion destiné à détourner le mouvement national de ses buts légitimes. Les menaces et la démagogie des Frères Musulmans, l'importance de leurs effectifs, leur vaste réseau d'organisation, les explosifs et les dépôts d'armes dont ils disposaient, étaient devenus dans les années d'après-guerre une vive cause d'inquiétude pour les étrangers et les minoritaires. Les Anglais, par contre, dont le souci majeur était de maintenir l'Égypte sous leur tutelle, se rendaient bien compte que leurs positions ne seraient jamais sérieusement ébranlées par une organisation essentiellement religieuse, quelle que fût sa puissance matérielle. Pour les Frères Musulmans, la question nationale était subordonnée à la question religieuse, le but principal de leurs dirigeants étant d'accéder au pouvoir, même avec l'appui de la puissance colonisatrice, afin d'instaurer un régime théocratique. Ils devenaient ainsi les adversaires du Wafd et en particulier des milieux d'avant-garde. La collaboration des Frères Musulmans avec les Anglais fit d'ailleurs l'objet de révélations sensationnelles dans la presse, où les noms des intermédiaires furent publiés, accompagnés d'abondants détails sur les pourparlers. Sans nécessairement attacher foi à l'authenticité des comptes rendus soumis au public, on ne peut cependant leur nier toute valeur de témoignage. De même, il était notoire, en 1946, que Sedky pacha, qui n'appartenait à aucun parti politique, usa des bons offices des Frères Musulmans pour combattre ses adversaires. Enfin, les Frères Musulmans, malgré le caractère confessionnel de leur organisation, ne s'attaquaient pas aux wafdistes ou aux éléments d'avant-garde pour des motifs religieux, comme cela aurait été normal, mais invariablement pour des raisons politiques.

Pour mieux situer le mouvement intellectuel du point de vue de l'évolution idéologique de l'Égypte moderne il conviendra d'y reconnaître trois étapes distinctes.

¹ Ainsi, la tendance à associer les revendications nationales aux anciennes traditions « fait le jeu des ultra-conservateurs, opposés aux institutions occidentales, et empêche le mouvement de laïcisation de gagner du terrain » (Habib A. Kurani dans *Near Eastern Culture and Society*).

La première correspond à la période du capitalisme naissant (l'époque des investissements) qui s'étend jusqu'à la guerre de 1914 et qui est dominée intellectuellement par le mouvement de Mohammed Abdou à caractère religieux, mais au contenu de plus en plus nationaliste et politique.

La deuxième est la période entre les deux guerres, du capitalisme en croissance, dominée intellectuellement par des écrivains tels que el Accad, Taha Hussein, el-Mazni, Tewfik el Hakim, Teymour, Hussein Heykal, se réclamant notamment de Mohammed Abdou. Elle aura un caractère laïque sans être pour autant anti-cléricale. Elle marquera une prise de conscience nettement politique, et sera presque exclusivement orientée vers la réalisation des revendications nationales ¹.

Enfin la troisième période, qui commence vers la fin de la deuxième guerre mondiale, sera celle du capitalisme en plein développement, avec tous les problèmes et les crises qu'il entraîne : concurrence et monopoles, capital national et capital international, organisation syndicale et législation sociale, etc. Cette période verra à ses débuts - c'est-à-dire dans les années 1945-46 - une prise de conscience sociale chez les jeunes intellectuels. Dans les années qui suivront, cette prise de conscience s'étendra aux autres couches de la population, et une lutte idéologique s'engagera sur le plan littéraire entre les jeunes et leurs aînés. Ceux-ci comprendront mal le nouvel esprit se répandant autour d'eux et y demeureront étrangers ; ils s'étonneront de la désaffection d'un public qui, après les avoir élevés au rang de guides et de maîtres, commence à les considérer comme des rétrogrades.

3 - Prise de conscience sociale

[Retour à la table des matières](#)

À première vue, il peut paraître que les événements politiques qui ont secoué le monde arabe pendant les dernières années, et la vague de nationalisme exaspéré qui y a déferlé, soient en contradiction avec notre analyse. En effet, le nationalisme des pays arabes s'exprime avec plus de véhémence aujourd'hui, où leur indépendance est reconnue, que quand elle était encore à

¹ « ... panislamisme et panarabisme laissaient alors pratiquement dans l'indifférence le gouvernement et les élites modernes de l'Égypte. La tâche qui s'imposait à leurs yeux était essentiellement nationale : la libération du pays et l'abolition des capitulations (Note : On observera pendant cette période (1936) le même détachement des divers Cabinets égyptiens à l'égard du Sionisme) » (*l'Égypte Indépendante*, Paris, 1938, p. 58).

conquérir. Comme le dit W. Z. Laqueur, « c'eût été faire preuve d'un optimisme exagéré de s'attendre à ce que le sentiment anti-impérialiste disparût avec l'impérialisme, mais beaucoup d'observateurs prévoyaient une diminution de son intensité. Toutefois, c'est exactement le contraire qui s'est produit : dirigeants et dirigés se mirent à attaquer l'impérialisme et à le tenir responsable de la triste situation qui se présentait (dans le domaine social). »¹ Ce paradoxe s'explique par la prise de conscience sociale dans l'après-guerre. La préoccupation politique majeure avant la guerre était bien la réalisation totale de l'indépendance nationale, mais aucun État arabe (excepté l'Arabie) ne parvint alors à l'achever. Une fois la guerre terminée, les revendications sociales vinrent s'ajouter aux revendications nationales, et il apparut clairement que le progrès social avait pour condition la conquête effective de l'indépendance. Toute limitation à celle-ci devenait du même coup un obstacle au relèvement du niveau de vie terriblement bas des masses. La prise de conscience sociale ne pouvait donc que rendre plus intolérable la moindre limitation imposée à l'indépendance, et intensifier l'hostilité à toute ingérence étrangère, ainsi qu'à tout rapport de dépendance formel. On en vint à confondre revendications sociales et revendications nationales, et à croire que l'exercice de la souveraineté réaliserait *ipso facto* le relèvement social réclamé, alors qu'il n'en est que la condition première². L'urgence des réformes intérieures devait ainsi rendre plus exaspéré et intransigeant le « nationalisme » de toutes les couches de la population. Il n'est donc pas étonnant de trouver, à la tête du mouvement nationaliste, précisément ceux qui par le contact avec l'Europe ont le mieux développé cette conscience sociale. « La jeunesse des pays arabes », écrit Edouard Sablier, « éduquée par l'Europe, nourrie de nos principes, est aujourd'hui à la tête du mouvement nationaliste, tout entier tourné contre l'Occident. Avec nous seuls demeurent les féodaux, les nomades, les vieux turbans. »³

Toutefois, s'il est vrai que la jeunesse des pays arabes est à la tête du mouvement nationaliste, il n'est pas exact que ce mouvement soit « tout entier dirigé contre l'Occident ». La jeunesse s'insurge contre ce qu'elle considère comme un empiètement sur la souveraineté nationale, mais elle est par sa manière de penser certainement plus proche de l'Occident et de la jeunesse occidentale que « les féodaux, les nomades, les vieux turbans », lesquels, s'ils

¹ W. Z. Laqueur, *Communism and Nationalism in the Middle East* (New York, 1956), p. 12.

² « 'Tahrir, takadum' : Libération, Développement'. Ces deux mots, d'un bout à l'autre du monde arabe, résument les aspirations profondes des masses et des élites qui se forment lentement... Les deux objectifs sont liés indissolublement, mais si le choix entre eux devenait inévitable, les Syriens comme tous les Arabes, opteraient sans hésiter pour le premier, avec la ferme conviction d'ailleurs d'accélérer du coup la venue du second » (Edouard Sablier dans *Le Monde*, 22 octobre 1957).

³ *Le Monde*, 3 mai 1957.

sont avec l'Occident dans certains domaines, ne le sont que dans la mesure où cela sert à maintenir leurs privilèges ¹.

Dans le passage que nous venons de citer, Edouard Sablier avait présentes à l'esprit l'Arabie Séoudite et la Jordanie. En Égypte, à partir de 1945, une partie de la jeunesse, son avant-garde, wafdiste et progressiste, s'est trouvée idéologiquement en conflit non pas tellement avec les féodaux et les vieux turbans qu'avec *l'intelligentsia* de l'entre-deux-guerres. Nous disons une partie, et non pas toute la jeunesse, car des jeunes se trouvaient aussi parmi les disciples des vieux turbans (p. ex. les Frères Musulmans) ², et les éléments demeurés fidèles aux maîtres d'avant-guerre.

Or, entre cette avant-garde et ses aînés (c'est-à-dire ceux qui étaient jeunes au lendemain de la première guerre mondiale), il y a une rupture idéologique complète. Alors que ces derniers se considèrent les continuateurs du mouvement de réforme commencé au siècle passé, la jeunesse d'après 1945, non seulement ne se réclame pas de ses aînés, mais considère qu'ils ont trahi la cause à laquelle ils s'étaient dédiés. En 1919, l'union nationale s'était faite autour de Zaghoul ; dans les années qui suivirent, pourtant, les plus grands adversaires du leader national furent ses élèves, comme Sedky pacha et Mohammed Mahmoud pacha, qui ne tardèrent pas à se séparer de lui et de son successeur, Nahas pacha. Aux yeux du peuple, ces défections signifiaient l'abandon de la lutte à outrance pour l'indépendance nationale. Aussi leur refusa-t-il son soutien quand tour à tour ils présentèrent des plate-formes politiques indépendantes et constituèrent de nouveaux partis politiques de compromission avec l'Angleterre, de soutien à la monarchie, de réaction.

¹ Le conflit avec les féodaux, les vieux turbans, les anciens politiciens « réactionnaires » devenait un conflit politique d'autant plus intense que la prise de conscience sociale des jeunes se généralisait. On comprendra bien pourquoi, en lisant le passage suivant de G. Kirk dans un de ses ouvrages sur l'histoire du Moyen-Orient. Parlant des « leaders » politiques au lendemain de la première guerre mondiale, il dit : « La liberté nationale voulait dire pour eux, en tant que membres des plus importantes familles arabes, l'accès à des postes de pouvoir et d'autorité que sous l'Empire Ottoman ils ne pouvaient atteindre qu'en compétition avec des concurrents turcs plus favorisés qu'eux. Il n'y a aucune preuve qu'à ce stade, le désir d'améliorer les conditions économiques et sociales des classes pauvres fût compris dans leur programme ; en effet, étant donné qu'un si grand nombre d'entre eux devaient leurs richesses à leur propriété terrienne, un tel programme, en dérangeant les rapports établis entre propriétaires et locataires, aurait été contraire à leurs intérêts » (Op. cit., p. 124).

² Les disciples des vieux turbans sont « ceux qui n'ont pas accepté l'idée de la suprématie de la culture occidentale, qui s'insurgent contre la puissance plus grande de l'Occident et tout ce qu'elle représente ... Dans leur opposition aux institutions occidentales, ils préconisent un retour aux anciennes coutumes islamiques... Ils favorisent l'adoption de la technique et de la discipline intellectuelles occidentales uniquement en tant qu'arme pour combattre l'Occident et réaffirmer leur supériorité... On les rencontre surtout dans les milieux religieux et théologiques, mais aussi parmi ceux qui n'ont pas été soumis aux influences culturelles occidentales. Ils voient dans la modernisation de leurs pays une menace à leur influence et à leur prestige. On rencontrera aussi parmi eux certains jeunes mécontents qui n'ont pas réussi à s'adapter aux bouleversements économiques actuels » (Habib A. Kurani, op. cit., p. 157).

Ce glissement politique devait s'accompagner d'une tendance rétrograde analogue dans le domaine littéraire. Dans son livre *L'Évolution de l'Égypte*, Marcel Colombe observe qu'en 35-40 « une place de choix fut faite aux biographies du Prophète et des quatre califes ottomans par Husein Heykal, Mahmoud el Accad... » et il ajoute : « Ceci ne va pas sans surprendre sous la plume d'écrivains dont les plus grands avaient dû leur renom aussi bien à leur style qu'à leur esprit libéral, frondeur, parfois révolutionnaire. Leur inspiration, puisée jusqu'ici volontiers dans la littérature étrangère, semblait si peu les désigner à une œuvre d'apologétique religieuse que l'on put parler, à l'époque, d'un retour réactionnaire à la tradition, d'une reprise de l'esprit conservateur d'antan. » En effet, ces écrivains, tout en ayant acquis leur renommée grâce à leurs œuvres littéraires, n'étaient pas que des littérateurs. L'un d'entre eux, Hussein Heykal, dirigeait un grand quotidien politique et était un des leaders les plus importants du parti libéral-constitutionnel, fondé en 1922 par les dissidents du Wafd, et considéré comme le parti de la réaction, notamment le parti des gros propriétaires fonciers. Quant à el Accad, il s'était distingué par ses articles violents contre le Wafd, et avait partie liée avec les divers partis minoritaires.

Le glissement de ces écrivains dans leurs positions politiques explique le « retour réactionnaire » dans leurs œuvres littéraires. Ce retour réactionnaire qui les a amenés à choisir des sujets religieux pour leurs ouvrages confirme notre analyse du rôle de diversion de l'agitation religieuse dans l'évolution du mouvement national.

Le conflit entre l'ancien et le nouveau dans l'Égypte de l'après-guerre s'est fait sentir en premier lieu dans les rangs de la jeunesse intellectuelle. Le nouveau, dont cette jeunesse s'était faite l'interprète, fut d'abord dédaigné, mais ne put être indéfiniment ignoré, et finalement éclata sur les pages de la grande presse.

Les champions de « l'ancien » étaient les hommes d'avant-garde d'autrefois, les Taha Hussein, les Mahmoud el Accad, les Hussein Heykal, qui au lendemain de la première guerre mondiale représentaient le « nouveau » de l'époque, les éléments « frondeurs, presque révolutionnaires. » Si aux yeux d'une jeunesse d'un ardent patriotisme un Hussein Heykal, un Abbas el Accad avaient abandonné des positions et avaient rétrogradé idéologiquement, le cas de Taha Hussein était différent. Bien qu'il n'eût pas cédé aux pressions réactionnaires, qu'il continuât à s'identifier avec les courants modernistes et donnât volontiers son encouragement aux jeunes qui s'adressaient à lui et voulaient bien accepter son patronage, il ne se laissa pas entraîner par les tendances radicales qui se dessinaient parmi eux. Son comportement au milieu des tempêtes politiques, caractérisé par la modération prudente, par la souplesse habile, par le respect de la dignité bourgeoise, prêtait trop à l'équivoque pour

satisfaire les esprits des jeunes, demandant un engagement plus décidé. Il en était de même sur le plan littéraire : les jeunes, tout en lui reconnaissant ses titres à la position éminente qu'il occupait, voyaient en lui un représentant de la vieille école qui avait fait son temps. Autant par la forme de son style, auquel on reprochait la cadence monotone - pour élégante qu'elle fût - et la prolixité, que par les idées qu'il prônait, remplies de sagesse et d'appels à la raison, mais ne répondant plus aux problèmes de l'heure, sa contribution était considérée comme dépassée.

Une nouvelle conception de la critique littéraire se développait en dehors de la vieille génération et contre elle. La valeur des anciennes formules, des anciennes normes, était mise en question. De jeunes écrivains qui n'avaient été que les élèves d'un Taha Hussein ou d'un Accad, qui ne possédaient ni leur érudition ni leur savoir littéraire, qui n'avaient encore rien produit de comparable à leurs œuvres, et qui n'étaient connus que de leur entourage personnel et n'avaient aucune notoriété à l'étranger, s'érigeaient « prétentieusement » en maîtres de la critique pour avoir lu quelques ouvrages étrangers sur la psychanalyse, sur le marxisme ou sur le surréalisme. Ils poussaient « l'impertinence » jusqu'à écrire dans les journaux et à y imprimer leurs opinions peu orthodoxes, du moins pour l'Égypte. Ils commençaient à publier des contes, des poèmes et des soi-disant critiques qui évoquaient un écho dans le public. Il fallait les remettre à leur place, les confondre par quelque réplique cinglante ¹. Et c'est ainsi qu'une controverse littéraire, mais dont les implica-

¹ C'est ainsi que se défendant contre les critiques adressées aux « anciens », Taha Hussein se propose de mettre les « modernes » poliment en place en leur donnant une leçon de morale avec toute l'autorité que l'âge et le mérite littéraire incontesté lui confèrent : « Ils sont nombreux parmi nous », écrit-il, « ceux qui prononcent des jugements à tout hasard, et les sèment à tous les vents, mais sans profondeur et sans circonspection ; car il leur manque les moyens d'atteindre cette profondeur et cette circonspection. Ils ont besoin de connaître la réalité des choses, de réfléchir et d'analyser, avant de prononcer des jugements et avant de tenir dans leurs discours les propos qu'ils tiennent. On trouve parmi eux ceux qui pensent que chez nous la littérature s'est affaiblie et est devenue puéride parce qu'elle est ancienne et a fait son temps ; et parce que les maîtres qui la produisent vivent dans une époque qui leur est nouvelle, qui ne leur est pas familière et qui ne répond pas à leur tempérament ... Ces gens-là ne se disent pas que ces hommes de lettres créaient la nouvelle ambiance lorsque, dans leur production littéraire, ils effectuaient une évolution profonde, devant exercer une grande influence. Ces derniers ne sont pas étrangers à cette ambiance, car elle est leur ambiance, qu'ils ont façonnée de leurs propres mains, et créée pour eux et pour leurs enfants... » (Des problèmes de notre littérature moderne, p. 35). Passant à l'attaque, il dit : « Je veux parler de cette flambée équivoque, générale, qui a commencé à paraître et à se répandre depuis quelque temps, et qui vise des buts qu'elle ne comprend pas et auxquels elle ne connaît pas de bornes. Elle reflète un sentiment obscur d'exaspération et une aspiration obscure vers l'épanouissement. Elle a hâte, donc, de se prononcer avant de s'interroger, et de se prononcer catégoriquement sur les choses avant d'avoir connu leur réalité, et de réclamer ce qu'elle réclame pour que la littérature soit au service de la vie, sans comprendre le sens de ces mots... » (De nouveau sur la littérature et la vie, p. 58). Enfin, il fait une comparaison entre les « anciens » et les « modernes », qui devrait faire un sort aux prétentions de ces derniers : « Que les lecteurs me croient. Les vieux hommes de lettres dans cet âge moderne, et les anciens hommes de lettres dans les siècles qui ont précédé ce siècle connaissaient mieux (que les jeunes modernes) leur devoir envers les lettres, et comprenaient mieux leur devoir envers la société. Ils ne gaspillaient pas leur temps, leurs efforts et leurs énergies à chercher si la littérature doit

tions débordaient le cadre de la seule littérature, fit son apparition dans les pages du Misri. Cette polémique fit couler beaucoup d'encre, et à côté des grands noms de la littérature contemporaine, fit connaître ceux d'obscurs écrivains, qui en d'autres circonstances auraient été ignorés. Le résultat de la controverse, qui rangea immédiatement les anciens d'une part et les nouveaux de l'autre (à une ou deux exceptions près) fut, non pas la déconfiture de ces derniers, mais bien au contraire un gain de popularité qui leur facilita l'accès aux grands organes de la presse. Dans les années suivantes, le public devait se familiariser avec les noms d'auteurs qu'en 1945-46 personne ne connaissait : ils faisaient partie de cette jeunesse qui tâtonnait, qui cherchait sa voie.

être au service de la vie ou au service de la mort ! Ils employaient leur temps et leurs efforts et leurs énergies à lire la littérature, à la comprendre, à l'apprécier... » (La vie au service des lettres, p. 126). Ces passages d'articles de presse sont pris d'un recueil publié à Beyrouth, en 1955, sous le titre Querelles et Critiques (en arabe).

La jeunesse intellectuelle d'Égypte

II

Changements introduits par la deuxième guerre mondiale

[Retour à la table des matières](#)

L'ouverture des hostilités en 1939 n'eut pas de répercussions immédiates en Égypte. Tant que la « drôle de guerre » durait, tant que la Méditerranée restait ouverte au trafic maritime, l'Égypte demeurait dans l'expectative. Huit mois plus tard, avec la chute de la France et l'entrée en guerre de l'Italie, la situation changeait radicalement. Agriculteurs, industriels et commerçants furent les premiers à s'en ressentir. Les huit mois qui venaient de s'écouler avaient enregistré une augmentation dans le volume d'importations en prévision des difficultés de ravitaillement qui allaient suivre, et dorénavant l'Égypte devait se trouver commercialement isolée de l'Europe. Tout commerce avec l'Allemagne et ses alliées était suspendu. Le trafic maritime avec la Grande-Bretagne, le pays qui importait le plus de produits d'Égypte et qui exportait le

plus en direction de ce pays, était fortement réduit, les industries britanniques produisant pour la guerre, et la priorité allant aux armements.

Les conséquences de la profonde perturbation ainsi introduite dans la vie économique de l'Égypte devait avoir pour résultat un puissant essor de l'industrie locale, jusqu'à la cessation des hostilités six ans plus tard. Mais six ans plus tard, même après le rétablissement des relations normales, la situation de l'Égypte n'était plus celle d'avant-guerre. Bien qu'étant toujours un pays sous-développé, en 1946 l'Égypte présentait une toute autre physionomie qu'en 1939.

En 1944, la production industrielle dépassait déjà d'une fois et demie celle de 1939, et pour plus d'une industrie la période de guerre avait été une véritable ère de prospérité. Dans l'industrie cotonnière, par exemple, l'Égypte qui possédait 350,000 broches avant la guerre, en faisait travailler 550,000 en 1945 ; la production des filés de coton passait de 20,700,000 kilogrammes en 1938, à 28,928,000 en 1942, et à 32,102,000, en 1945 ; celle des tissus de coton de 66,250,000 kilogrammes en 1938, à 128,512,000 en 1945, soit à peu près le double. La production de soie et de rayonne doublait, tandis que celle des tissus en laine passait de 100,000 mètres en 1939, à 2,000,000 en 1942. La fabrication des couvertures de laine passait de 400 tonnes en 1939, à 1,300 tonnes en 1946 ; celle des tarbouches (fez) de 70,000 pièces à 750,000, et celle des tricots de 100 tonnes à 1,000 tonnes. L'industrie du lin s'était aussi considérablement développée : de 500 tonnes d'étoupes avant la guerre, sa production annuelle atteignait 4,250 tonnes après la guerre.

Certains produits que l'Égypte importait avant la guerre devinrent des articles d'exportation, comme les articles de cuir. L'Égypte, qui possède la plus grande raffinerie de sucre au monde, produisait 162,054 tonnes en 1939. En 1945 elle en produisait 185,000, et en 1948, 222,505.

La production de l'huile de graine de coton, qui ne dépassait guère 40,000 tonnes par an en 1939, atteignait 100,000 en 1952. La production de superphosphates passait de 30,000 tonnes avant la guerre à 80,000 en 1951, et celle du ciment de 368,000 à 1,130,000 en 1951. La production pétrolière passait de 670 mille tonnes en 1939, à 1,344 mille en 1947, et du pétrole raffiné en Égypte, de 598 mille tonnes à 1,085 mille pendant la même période. Les deux raffineries, dont une appartient à une compagnie privée et l'autre au gouvernement égyptien, furent agrandies pendant la guerre.

Certains de ces chiffres se rapportent à une époque déjà assez éloignée de 1945, mais ils servent à indiquer que, au moins pour certaines industries, la cessation des hostilités ne provoqua aucun arrêt dans leur croissance. En effet, les circonstances de la guerre leur fournirent une sorte de « protection » qui leur permit de se développer à l'abri de toute concurrence étrangère, ce qui fait

qu'aujourd'hui l'Égypte peut se passer de certains produits étrangers, sinon totalement, au moins dans une grande mesure. Pendant les deux premières années qui suivirent la fin de la guerre, seize sociétés augmentèrent leur capital de £.E. 2,000,000, et quinze autres furent créées avec un capital global de £.E. 3,750,000. Enfin, pour obtenir une vue d'ensemble approximative du terrain parcouru par l'industrie égyptienne pendant les années de guerre, on doit se rabattre, faute de mieux, sur les statistiques officielles. On voit alors que le nombre des établissements industriels est passé de 92,021 en 1938, à 129,231 en 1945 (et 134,000 en 1948), tandis que les capitaux investis dans les sociétés par actions qui totalisaient £.E. 16,300,000 en 1938, atteignaient £.E. 28,500,000 en 1945 (et £.E. 56,800,000 en 1950). On peut donc conclure « qu'à la fin de la guerre, la production industrielle atteignait à peu près une fois et demie le niveau de 1939, et que la production actuelle (1952) dépasse des deux-tiers aux trois-quarts celle d'avant-guerre »¹.

L'essor de l'industrie en Égypte ne devait pas diminuer la demande égyptienne pour les produits étrangers ; au contraire, le développement économique du pays, la création de nouvelles industries et l'élargissement des anciennes, devaient créer de nouveaux besoins. En effet, le volume du commerce international de l'Égypte après la guerre n'a fait que s'accroître. Il devait atteindre en 1947 la valeur de £.E. 194,740,000 contre £.E. 101,310,000 en 1945, et £.E. 66,725,000 en 1939. Toutefois, les besoins n'étaient plus les mêmes. Ainsi la production locale des tissus de coton a provoqué une diminution dans le volume d'importation de cet article. De 250 millions de mètres que l'Égypte importait annuellement pendant la première guerre mondiale, elle n'en importait que 60 millions entre 1939 et 1945, et seulement 24 millions en 1947.

Bien entendu, ce développement de l'industrie égyptienne eut lieu dans les conditions les plus favorables à ses promoteurs, qui, pratiquement, jouirent des privilèges du monopole. Or, la croissance rapide de nouvelles industries signifie l'accumulation d'énormes bénéfices que les impôts exceptionnels ne peuvent sérieusement enrayer. Vers la fin de la guerre, ces bénéfices devaient s'exprimer sur le plan social dans le déploiement d'une grande richesse. La fortune, déjà considérable d'une partie de la grande bourgeoisie égyptienne, devait se gonfler encore plus, et des fortunes nouvellement acquises firent leur apparition. Moins avisés que les classes gouvernantes en Occident, enivrés par l'acquisition rapide de fortunes inespérées, riches et nouveaux-riches se mirent à rivaliser en manifestations ostentatoires d'opulence, paradant devant les masses grouillantes qui venaient surpeupler Le Caire et Alexandrie. Les quartiers résidentiels modernes de ces deux villes ne suffisaient plus à contenir la marée montante de ces braves gens « arrivés », et encore moins à contenir

¹ Les données statistiques citées dans ce chapitre sont empruntées au livre de Ch. Issawi, *Egypt at Mid-Century*.

leurs luxueuses automobiles qui stationnaient dans toute leur magnificence le long des trottoirs où les passants sous-alimentés s'arrêtaient pour les contempler (le nombre des voitures privées était passé de 2,500 en 1920, à 28,000 en 1930, à 102,000 en 1951). Cet « exhibitionnisme » exubérant ne devait pas manquer de produire une profonde impression sur l'état d'esprit des spectateurs, moins garnis en billets de banque.

Si sur le plan des profits capitalistes ce développement de l'industrie exprimait une accumulation de richesse, sur le plan humain et social il devait provoquer un immense remue-ménage dans toutes les classes de la population. La création des nouvelles industries et la croissance des anciennes accéléra l'émigration de la campagne vers les villes. Les usines ouvraient leurs portes et attiraient les paysans qu'elles transformaient en ouvriers. Contre 274,000 ouvriers industriels en 1937, les statistiques officielles donnent 458,000 pour 1945, et 578,000 pour 1948. D'après le recensement de 1937, les ouvriers employés dans l'industrie, la production minière et le bâtiment, atteignaient le chiffre de 610,000. En 1947, leur nombre dépassait 830,000.

Cette expansion de l'industrie devait nécessairement entraîner l'élargissement du marché intérieur, et avec l'émigration vers les villes, gonfler dangereusement les rangs de la petite bourgeoisie citadine, elle aussi d'origine paysanne. Dans l'espace de dix ans, la population du Caire devait augmenter de 60% (1,312,096 en 1937 ; 2,100,000 en 1947) et celle d'Alexandrie de 35% (685,730 en 1937 ; 925,000 en 1947). On vit les jeunes Égyptiens s'engager de plus en plus nombreux dans les professions libérales, qui jusque-là n'inspiraient pas la même confiance que les emplois gouvernementaux, lesquels, tout en étant moins rémunératifs, offraient des garanties plus rassurantes aux yeux d'une génération élevée dans la prudente et méfiante ambiance paysanne. Les divers ministères devinrent d'ailleurs plus que saturés par le nombre de fonctionnaires attachés à leur service. La Commission sénatoriale avait estimé en 1950 à plus de 40 % du montant total du budget la part des dépenses revenant aux salariés et aux pensions des retraités, et nul ne conteste qu'une réduction du nombre des fonctionnaires diminuerait considérablement la lenteur et l'inefficacité qui caractérisent la routine gouvernementale. De toute façon, il devient de plus en plus difficile de se tailler une carrière dans le fonctionnarisme, ce qui rend inévitable de chercher des débouchés dans le secteur privé.

Les professions libérales ont attiré un grand nombre d'Égyptiens au cours des années de guerre, et ont également enregistré un développement considérable. Ainsi, entre 1937 et 1947, le nombre de médecins, dentistes etc. est passé de 3,700 à 6,300 ; celui des pharmaciens de 1,200 à 1,600 ; des membres du corps enseignant de 35,350 à 52,100, et d'ingénieurs de 8,400 à 15,800. Le nombre des personnes engagées dans le commerce et les finances était le même en 1927 que dix ans plus tard, en 1937, soit 460,000. En 1947, il

devait atteindre 620,000. Mais les chiffres les plus significatifs sont ceux concernant les écrivains et les journalistes. Ils étaient 1,200 en 1937, et leur nombre atteignit 8,200 en 1947. Ces chiffres trahissent l'immense éveil de conscience qui a eu lieu au cours de cette décennie.

Un développement aussi dynamique dans les rangs de la petite bourgeoisie présuppose une énorme expansion des études, et, en effet, la population estudiantine, qui en 1933 ne dépassait pas un million, atteignit à peu près le double de ce chiffre en 1951.

La cessation des hostilités en 1945 fut suivie d'une perturbation notable dans le domaine de l'industrie. L'apparition de la concurrence étrangère amena un ralentissement dans quelques branches de l'industrie et précipita une crise dans d'autres secteurs, ceux surtout créés par la guerre. Dans son ensemble, l'industrie égyptienne n'a pas cessé de se développer après la guerre, mais le coup d'arrêt porté à certains de ses secteurs plongea dans la crise les membres de la classe moyenne, qui, arrivés trop tard, n'avaient pas eu le temps de profiter de cette exceptionnelle période de prospérité, et voyaient les accès à la richesse se fermer devant eux. Au lieu d'une période de plein emploi, on devait assister après la guerre à une augmentation du chômage dans la classe moyenne et parmi les intellectuels, par rapport aux années d'avant-guerre. En 1937, on estimait à 11,000 le nombre de bacheliers et de diplômés des hautes écoles sans emploi, et ce chiffre n'a cessé d'augmenter depuis la fin des hostilités. Dans la classe ouvrière, à la suite de la fermeture de certaines industries, des centaines d'ouvriers se trouvèrent sans emploi, et leurs rangs devaient encore être grossis par le licenciement des ouvriers jusque-là engagés dans les ateliers de l'armée britannique. A ceci, il faut ajouter que la hausse des salaires pendant la guerre ne fut en rien proportionnée à celle du coût de la vie, et encore moins aux bénéfices tout à fait exceptionnels de l'industrie. Une série de grèves eut lieu dans les années '45, '46, '47 et '48, malgré la forte répression policière, surtout parmi les ouvriers textiles au Caire et Alexandrie, ceux des transports et même dans les rangs de la police. La guerre n'avait fait « qu'élargir le fossé entre riches et pauvres, les travailleurs non-qualifiés devaient endurer de grandes privations, tandis que les classes moyennes, dont le revenu avait très peu augmenté, furent impitoyablement écrasées. »

« Au cours de l'été 1950 », écrit le sociologue irakien Ali el Wardi dans son ouvrage *Moralistes du Pouvoir*, « j'étais de passage à Alexandrie, le grand port égyptien. J'y ai constaté un si profond abîme séparant les classes sociales, que j'en ai été écoeuré. Alors que sur les plages, la richesse s'étalait dans toute sa vulgarité, excitant l'envie et provoquant l'impiété, à quelques pas de là, dans ce qu'on appelle les quartiers populaires, j'ai vu les formes les plus pitoyables de la misère. Je compris alors qu'une explosion révolutionnaire était inévitable. »

C'est dans cette ambiance trouble et contradictoire, de prospérité soudaine chez les uns, et de misère accrue chez les autres, que la jeunesse intellectuelle d'Égypte devait grandir et mûrir. Le développement du pays semblait être plein de promesses pour l'avenir, mais sur dix personnes qui arrivaient à trouver un emploi stable et rémunérateur, cent voyaient toutes les issues fermées et devaient se contenter de travaux aléatoires.

Nous avons vu que le nombre de journalistes et d'écrivains était passé de 1,200 en 1937, à 8,200 en 1947. Dans l'intervalle de la guerre, ce nombre a donc plus que sextuplé, tandis que les autres professions libérales n'ont pas enregistré une augmentation proportionnelle. Cette anomalie apparente est symptomatique. Elle nous permet de mesurer quantitativement l'étendue prise par l'effervescence morale parmi les intellectuels d'après-guerre. Ce chiffre de 8,200 toutefois doit être considéré en même temps comme inférieur et supérieur à la réalité. Le métier de journaliste dans un pays où la presse jouit d'une influence et d'un prestige extraordinaires, exerce une attraction irrésistible sur les jeunes intellectuels, quelle que soit leur vocation professionnelle. Une telle attraction est due aux mêmes raisons qui animent leur ardeur politique, et, en effet, par une action réciproque qui va en augmentant, la presse qui joue un rôle primordial dans l'excitation politique qu'elle provoque, se trouve obligée d'entretenir cet état d'excitation afin de répondre aux exigences d'un public dont l'appétit pour la polémique politique ne cesse de croître.

Il n'est guère d'intellectuel tant soit peu énergique, qui n'ait à un moment donné tenté de faire publier ses opinions dans les pages d'un journal. Pendant les années de guerre et celles qui suivirent, on devait assister à de violentes polémiques politiques dans les colonnes des journaux, et l'on peut dire qu'à l'exception de deux ou trois quotidiens qui, sans cacher leurs sympathies politiques et sans se dérober à la polémique, faisaient office d'organes d'information, quotidiens et hebdomadaires avaient pour but la propagande et l'agitation politiques bien plus que la diffusion des nouvelles et l'information du public. Chaque bureau de rédaction devenait en quelque sorte un lieu de rencontre où militants, partisans et vagues sympathisants de la tendance ou du parti de l'organe en question, se réunissaient, à défaut de clubs politiques. Les contacts entre les politiciens de carrière et les jeunes étudiants se faisaient bien souvent dans ces lieux : là, des nouvelles confidentielles s'échangeaient, des subsides se versaient, des mots d'ordre étaient communiqués et plus d'une intrigue s'amorçait. Par ce moyen, entre la presse et la jeunesse s'établissait un contact humain et direct. Les étudiants étaient encouragés à exprimer leurs opinions dans les pages des journaux, et ils ne demandaient pas mieux que de le faire. Une masse flottante de jeunes intellectuels se mit ainsi à graviter autour des divers bureaux de rédaction. Un certain nombre d'entre eux furent amenés à collaborer régulièrement à la presse, quelques-uns embrassèrent définitivement la carrière journalistique, mais la plupart, après une période plus ou moins courte d'activité « journalistique » qui coïncidait avec celle de

leur action militante que tout jeune intellectuel doit traverser, se retiraient, pris par d'autres activités. Dans plusieurs cas, ceux qui ne voulaient pas s'inféoder à un journal de parti, qui n'approuvaient pas sans réserve sa politique, ou refusaient les compromissions nécessaires pour parvenir à se faire publier, ou simplement qui voulaient jouir d'une indépendance administrative totale et s'assurer la possibilité d'écrire régulièrement sans se limiter au domaine politique, se constituaient en petit comité dans le dessein de prendre en charge et à leurs frais la publication de quelque revue obscure et virtuellement en faillite, généralement de province. (Pour un groupe indépendant il était exclu de faire paraître un périodique sous un nouveau titre. D'après les lois en vigueur, il fallait l'autorisation du Ministre de l'Intérieur pour le lancement d'une nouvelle revue. La Constitution reconnaissait théoriquement à tout citoyen le droit de publier des journaux, à condition que le respect de l'ordre public fût assuré. Or, les autorités compétentes se prévalaient infailliblement du prétexte que cette condition n'était pas garantie, pour refuser l'autorisation requise à ceux qui n'étaient pas de fervents et loyaux partisans du gouvernement au pouvoir.) Cette pratique, qui se réduisait en somme à la location du titre d'un périodique, a été souvent exercée.

D'anciennes publications, totalement inconnues du public, paraissaient avec une « nouvelle rédaction », se maintenaient pendant quelques mois, puis disparaissaient. Leurs tirages étaient d'ordinaire extrêmement restreints, les fonds nécessaires provenant des maigres économies de leurs promoteurs et des cotisations de leurs amis, et tôt ou tard, le groupe se désagrégeait, soit à cause du manque de ressources, soit à cause des difficultés administratives qui s'accumulaient, ou encore - et c'est ce qui arrivait le plus souvent - en raison des obstructions occultes de la police politique à la diffusion du journal. Ces revues éphémères qui ne cessaient de disparaître et de réapparaître sous de nouvelles formes, faisaient constamment appel à des contributions littéraires et politiques de la part des lecteurs et des amis, et attiraient, elles aussi, un certain nombre d'intellectuels dans l'orbite du journalisme. Si l'on ajoute à ceci le développement de l'édition, qui accompagna celui de la grande presse, on comprendra comment le nombre de ceux qui se rangeaient sous l'appellation d'écrivains et de journalistes a pu être si important.

Des rédactions de ces petits journaux émanaient des idées, des projets politiques ou littéraires, qui se répandaient et finissaient par atteindre tous les milieux intellectuels. Or, si l'activité de ces groupements de journalistes-amateurs et d'amateurs-politiciens eut un écho considérable et sans proportion avec les effectifs réels dont ils disposaient, c'est que la jeunesse d'après-guerre se trouvait en pleine effervescence et ne se contentait plus des formes traditionnelles de l'action politique et partisane. Les mots d'ordre traditionnels des anciens partis, leur conservatisme formel qui pouvait satisfaire la jeunesse de 1922 à 1939, étaient devenus trop étroits pour la jeunesse de 1945, qui voyait le monde se transformer autour d'elle à un rythme accéléré. Elle avait besoin

de s'affirmer à sa manière, d'avoir ses journaux, ses moyens d'expression, ses organisations, ses plate-formes, ses clubs, loin de tout contrôle extérieur, et tout ceci lui faisait défaut. La presse lui offrait la seule possibilité, pour aléatoire qu'elle fût, de faire entendre sa voix, grâce aux quelques intellectuels assidus et obstinés qui fréquentaient inlassablement les rédactions des grands journaux, imposaient leur présence aux journalistes, gagnaient leur confiance, réussissaient à faire publier leurs articles et à exprimer leurs points de vue, et finissaient par devenir en quelque sorte les porte-paroles des jeunes dans la grande presse. Une grande effervescence avait gagné la jeunesse : elle constituait un fait nouveau, un des effets de la guerre, inséparable du développement prodigieux de la presse.

Ainsi, si les conditions de paix se rétablirent en Égypte en 1945, elles étaient très différentes de celles de 1939. De grands changements avaient eu lieu dans l'économie nationale, dans les mouvements de population, dans les rapports entre couches sociales. Et bien que l'Égypte soit resté un pays essentiellement agricole, c'est surtout au développement industriel survenu pendant la guerre qu'il faut faire remonter les transformations sociales qui ont déterminé le caractère et la physionomie de la jeunesse intellectuelle issue de cette période.

La jeunesse intellectuelle d'Égypte

III

Situation objective de la jeunesse intellectuelle

1 - Situation économique

[Retour à la table des matières](#)

L'Égypte est un pays de grande richesse et de grande misère. Deux peuples s'affrontent mais ne se rencontrent jamais, même pas sur les bancs de l'école. Sur les bancs de l'école, ou plutôt sur les bancs de l'université (car encore très récemment les enfants des riches fréquentaient les écoles étrangères) il y a bien des riches et des pauvres qui se côtoient, se parlent, se lient d'amitié et frayent ensemble ; mais les « pauvres » de l'université ne sont pas les pauvres du peuple.

Les pauvres du peuple, eux, sont les paysans analphabètes, occupés à labourer leurs champs, que l'étranger, malgré sa curiosité, remarque à peine de la fenêtre de son train. Ou encore, ce sont les va-nu-pieds, les mendiants et les

vendeurs ambulants qu'il rencontre dans les rues du Caire et d'Alexandrie au fur et à mesure qu'il s'éloigne du luxueux hôtel qui l'héberge. Ces gens « qui ne comptent pas » constituent l'immense majorité du peuple. Pour eux, le monde des possédants, des « grands » (*kibar*) et des « importants » (*'izam*) et même le monde des petits fonctionnaires, des employés et des intellectuels modestement logés, est un monde à part. En Égypte, la distance qui sépare la petite bourgeoisie citadine des classes populaires est plus grande qu'en Occident, bien que certaines couches du prolétariat en train de se développer aient tendance à se confondre avec les couches inférieures de la petite bourgeoisie. À l'université, donc, la distinction qui se fait entre riches et pauvres est toute relative, puisqu'aux yeux des masses populaires les étudiants les plus pauvres sont déjà des privilégiés. (Une exception doit être faite cependant en ce qui concerne l'université de l'Azhar, qui touche des subsides de l'État, et reçoit les étudiants de toutes les classes sociales.)

Ainsi, tandis qu'un ouvrier agricole était payé en 1945 l'équivalent de 100 frs. par jour, c'est-à-dire moins de 3,000 frs. par mois, un employé de banque touchait l'équivalent de 20,000 à 25,000 frs. A la même époque, un ouvrier industriel touchait de 6,000 à 12,000 frs. Il est clair que seules les familles petites-bourgeoises, vivant au dessus d'un niveau économique minimum, pouvaient se payer le luxe d'envoyer leurs enfants à l'université. Les familles riches, dont le revenu dépassait les 500,000 frs. par mois, inscrivaient aussi leurs enfants aux universités égyptiennes, quand elles ne les envoyaient pas poursuivre leurs études à l'étranger.

En général, ces étudiants au portefeuille bien garni se mêlaient peu aux activités bruyantes et mouvementées de leurs camarades : ils préféraient mener la grande vie, la vie des « fils à papa » et des seigneurs, tout en faisant parfois preuve de prodigalité et de générosité envers leurs compagnons d'étude. Si, politiquement, ils n'exerçaient pas d'influence sur ces derniers, socialement, par contre, ils représentaient, bien que très imparfaitement, l'exemple vivant le plus proche du mode de vie de la bourgeoisie occidentale. Moins éloignées des milieux occidentaux que les classes moyennes, les familles grandes-bourgeoises, par leurs multiples contacts avec les étrangers, par leurs voyages en Europe et en Amérique, par leur soif de profiter des moyens de confort et de luxe que la production occidentale mettait à leur portée, par leur souci de se moderniser, d'être « à la page », de se montrer égales aux Occidentaux les plus « civilisés » et les plus « raffinés », commençaient par imiter le mode de vie occidental par ses côtés les plus ostentatoires et superficiels ; mais elles finissaient aussi bien souvent par apprécier les avantages réels de ce mode de vie, et par apprendre à en discerner les aspects positifs et même esthétiques. La grande bourgeoisie était en avance sur les autres classes sociales, et, se trouvant aux échelons supérieurs de la hiérarchie,

se posait en modèle quant à la façon de vivre ¹. En dépit des résistances des milieux conservateurs, qui voyaient dans cette européanisation une atteinte aux valeurs traditionnelles et un relâchement des mœurs dignes et austères d'un passé hautement vénérable, ce processus d'européanisation - surtout après la guerre - n'a cessé de progresser à vue d'œil et de se développer dans les couches petites-bourgeoises.

Un écrivain européen d'Égypte, frappé par les changements qu'il a vu se réaliser sous ses yeux, s'exprimait ainsi en 1946 : « Parcourez en été les plages d'Alexandrie, et allez voir ensuite un film arabe. Jeunes gens et jeunes filles, étudiants et étudiantes, toute cette nouvelle petite bourgeoisie qui s'américanise est de nature à donner bien de chocs à ceux qui pensent encore à l'Égypte telle qu'elle était au temps de Bonaparte. » ²

Dans les universités, la masse des étudiants venant des petites villes et des villages, fils d'une petite bourgeoisie plus timide et conservatrice, s'initiaient, pour ainsi dire, au mode de vie occidental par le contact avec leurs camarades plus riches, et non plus seulement par les films américains (et les films égyptiens imitant trop souvent ces derniers) qui les introduisaient à l'intérieur des somptueux appartements de millionnaires. Cette prise de contact avec le mode de vie occidental, dont ils n'apercevaient que le côté fastueux, ajoutée naturellement à d'autres influences, ne pouvait manquer de troubler profondément les esprits en suscitant un sentiment de malaise et de frustration. Le laisser-aller familial et confortable, la chaleur dans les rapports humains, le mélange de courtoisie cérémonieuse et de cordialité sans-gêne qui caractérisent la vie orientale, font totalement défaut, aux yeux d'un Oriental, dans la manière des Occidentaux. Il constate chez ces derniers que les rapports sont froids et la cordialité artificielle. Le souci de respecter les règles de l'ordre, de l'organisation, de l'emploi du temps, de l'aménagement rationnel des choses, impose à la vie une mécanique inhumaine qui lui ôte son charme et sa douceur. Par contre, il trouve dans la vie occidentale une richesse d'expression esthétique dont il sent la présence, même s'il ne peut toujours en apprécier la valeur, ou en faire la critique nécessaire. Il y voit surtout le moyen d'élargir le champ de ses expériences, d'ajouter à son confort et à ses commodités matérielles, d'embellir son existence, de s'exprimer plus complètement en développant des facultés demeurées jusqu'ici latentes. Mais - et c'est ici que commencent ses difficultés - il sent que si l'évolution sociale le pousse infailliblement vers l'adoption de ce mode de vie d'importation étrangère, les moyens économiques de se mettre au pas lui font totalement défaut. L'attitude qu'il prendra en conséquence, et qui sera soit d'amertume et d'hostilité envers un Occident qui le tente par ses appâts et les met hors de sa portée, soit de révolte contre les conditions sociales qui le rétrogradent, et dont il tient les Britan-

¹ V. aussi *l'Égypte Indépendante* (Paris, 1938), p. 363.

² Carlo Suares dans « l'Islam et l'Occident », *Cahiers du Sud*, 1947, p. 27.

niques pour responsables, soit, enfin, de retranchement farouche et fier dans les traditions religieuses et sociales du passé, cette attitude dépendra du jeu des multiples influences qui le tiraillent de tous côtés, et de l'effort qu'il fera pour en tirer le parti le plus salubre.

2 - Le cadre domestique

[Retour à la table des matières](#)

On a beau citer les statistiques et insister sur les conditions de pauvreté dans lesquelles se débat la jeunesse d'Égypte, on ne peut commencer à les comprendre, et encore moins à les sentir, si l'on n'a pas pénétré à l'intérieur du cercle familial, dans les logis mêmes où cette jeunesse vit et grandit.

La maison type d'une famille petite-bourgeoise se compose généralement de trois à cinq pièces de dimensions moyennes, disposées autour d'une entrée de même grandeur, et de laquelle part un couloir conduisant à la salle d'eau et la cuisine. Toutes les pièces, à l'exception d'une, servent normalement de chambre à coucher, car si la famille n'est pas nombreuse, elle se trouvera quand-même à l'étroit à cause de la présence d'une grand'mère, d'une tante, d'un parent, L'entrée servira de salle à manger et de salle de séjour. La pièce réservée sera le salon ou la « chambre des hôtes », comme on l'appelle. Elle restera fermée la plupart du temps.

La maîtresse de maison (avec ses filles, si elle en a), assistée d'une servante de treize ans, s'occupera de la cuisine, de l'entretien de la maison, du linge et des vêtements de son mari et de ses fils. Pour ces derniers, il serait honteux et au-dessous de leur dignité de s'occuper un tant soit peu des soins du ménage. Si le père est décédé ou la mère divorcée, c'est le fils aîné qui régnera en maître suprême et qui fera la loi. Souvent, il tyrannisera ses frères cadets et ses sœurs. C'est lui qui, en l'occurrence, représentera pour nous le jeune intellectuel récemment sorti de l'université, ou sur le point de recevoir son diplôme. Dans sa chambre, on verra une table couverte de journaux et de cahiers, une armoire contenant des livres arabes et étrangers, une autre pour ses vêtements, un grand lit en fer, deux chaises, Au milieu de l'entrée, on verra une grande table, très simple, mais solide, entourée de chaises, un canapé appuyé contre le mur avec une radio au bout, et peut-être une étagère. Le salon sera la pièce privilégiée. Le sol sera recouvert d'un tapis, des chaises

dorées et des sofas s'aligneront en bon ordre le long des murs, un ou deux guéridons instables serviront à poser les cendriers. Sur les murs on verra quelques photographies de famille prises dans des occasions solennelles. Le salon se trouvera près de la porte d'entrée. Dans certains cas, il aura une porte supplémentaire donnant sur le palier, de sorte que les invités pourront y accéder sans pénétrer dans l'appartement. Ceci est un détail important dans les milieux où l'on observe encore la séparation des sexes, et où les femmes ne paraissent pas devant les invités du maître de la maison.

La salle d'eau sera une petite pièce au carrelage rouge foncé, incliné vers un coin contenant la bouche d'écoulement. Elle contiendra deux robinets et une douche, et servira aussi pour laver le linge. Le lavabo, très petit, se trouvera dans le couloir menant à la salle d'eau et à la cuisine. La cuisine aura un évier, une ou deux tables, un garde-manger et de petits tabourets. La préparation du repas se fera à l'aide de réchauds à pétrole fort dangereux et au bruit assourdissant (les réchauds silencieux coûtent plus cher). Ces réchauds serviront aussi, en hiver, à chauffer l'eau pour se laver. Un bain est une entreprise collective. Une fois par semaine, on remplit d'eau quelques vieux bidons d'essence qu'on pose sur les réchauds, et chacun à son tour passe prendre son bain.

L'Occidental pénétrant dans une maison semblable (qui dans les conditions de logement des Parisiens peut paraître, à la description, trahir une certaine aisance) sera frappé par le délabrement qui s'offrira à sa vue. Il verra un mobilier réduit à sa plus simple expression (à part le salon qui contrastera étrangement avec le reste), très vieux et ayant grand besoin de réparations : des poignées manqueront aux portes, le plâtre du plafond sera en voie de s'effriter, les murs nus seront lézardés et déshonorés par des taches et des trous, les armoires branlantes, sur le point de s'écrouler sur ceux qui les ouvrent. Notre Occidental s'étonnera peut-être de voir les occupants insensibles à cette décrépitude lente et enveloppante, et s'y accommodant dans l'insouciance. Et sans doute le laisser-aller oriental y sera pour quelque-chose, ainsi que l'absence de culture de la génération vieillissante ; mais le vice fondamental doit être cherché dans la pauvreté de cette petite bourgeoisie pressurée, car le même visiteur n'aurait qu'à pénétrer chez les familles un peu moins accablées pour y constater la différence que produisent des conditions économiques plus favorables.

La pauvreté n'est pas un vice ni une honte ; mais elle trahit l'impuissance et la vulnérabilité. En privant sa victime de tout prestige social, elle l'expose à des servitudes et à maintes humiliations. La pauvreté qui serre de près le jeune Égyptien est de celles qui ne paraissent pas, à première vue, d'après les signes extérieurs. Il se serrera la ceinture, mangera peu, vivra mal, mais soignera son aspect, son habillement, et se dépouillera de ses derniers sous, s'endettera même, afin de pouvoir inviter ses amis. Le matin, il se contentera (comme les

autres membres de sa famille) d'un plat de fèves et d'une tasse de thé très fort ; à midi d'un plat de riz ou de macaroni, de quelques légumes, peut-être d'un morceau de viande et d'un fruit de saison ; et le soir, d'un morceau de fromage blanc salé et de quelques olives noires. Il mangera à sa faim, mais les aliments les moins chers, et qui seront toujours les mêmes.

Le jeune intellectuel, absorbé par la politique, à l'affût de l'information révélatrice, est un lecteur vorace de journaux¹. Un système « D » fonctionne entre les lecteurs impécunieux et les camelots qui leur prêtent, le matin, pour quelques piastres, toutes les publications du jour, pour les reprendre, le soir, et les rendre avec les invendus. Ceci permet aux jeunes gens de se mettre au courant, à peu de frais, des opinions émises par la presse, et d'être en mesure de discuter et de commenter, à leurs réunions du soir, les articles parus pendant la journée.

La lecture des livres est bien moins répandue. Bien que l'édition se soit développée pendant et après la guerre, les ouvrages originaux de valeur sont trop coûteux pour être à la portée des poches des jeunes intellectuels. En 1947, le nombre de nouveaux livres publiés ne dépassait pas 550, dont plus de 70 étaient des traductions. De temps en temps, un livre s'impose, quelqu'un l'achète, et il passe de main en main. Pour surmonter la difficulté du prix, les grandes maisons de publications commencèrent à publier, sur papier journal, des éditions de poche d'ouvrages étrangers traduits et résumés, paraissant mensuellement à des prix très bas. Ces éditions bon marché eurent un très grand succès, et bientôt des romans originaux en arabe, des brochures, des pamphlets et des revues mensuelles plus ou moins spécialisées parurent sous cette forme. Il est à noter, d'ailleurs, que leur distribution fut confiée non pas aux libraires mais aux vendeurs de journaux.

En conclusion, quiconque voudra se hasarder à porter un jugement sur la jeunesse intellectuelle d'Égypte, devra tenir compte avant tout des étroites limites économiques dans lesquelles elle vit.

¹ Les auteurs de *l'Égypte Indépendante* font observer que « l'intervention active et prolongée de la jeunesse dans la vie politique dénote tout d'abord un trouble grave de l'équilibre familial » (p. 80). Or, si nous reconnaissons l'existence d'un tel trouble, nous ne saurions le considérer comme la cause principale, ou même une cause secondaire, de l'intervention de la jeunesse dans la vie politique. Il ne constitue qu'un facteur émotif qui donne à l'action politique un ton particulier. D'autre part, pour les auteurs de l'ouvrage cité, ce « trouble » proviendrait du conflit entre générations à l'intérieur du cercle familial. On ne voit pas comment un trouble de ce genre pourrait expliquer la passion que met la jeunesse dans la lutte politique. Les causes de cet intérêt pour la politique doivent être recherchées, en premier lieu, dans les conditions économiques et dans les circonstances de la lutte nationale.

3 - Problèmes de famille

[Retour à la table des matières](#)

C'est dans le cadre physique décrit plus haut que les intellectuels de la petite bourgeoisie citadine passent leur enfance et leur adolescence. Pendant toute la durée de leur enfance, ils demeurent presque exclusivement attachés à leur mère, et sont aussi plus rapprochés de leurs oncles maternels que de leurs oncles paternels (la distinction faite dans le langage entre les deux lignées souligne leur différenciation)¹. C'est aussi pendant cette période de leur vie qu'ils font, sans le savoir, leurs plus dures expériences, expériences qui expliquent, en partie, le caractère fébrile, orageux et en même temps romantique, aventureux, idéaliste et sentimental qu'ils manifesteront plus tard : c'est ce qui explique aussi l'ambivalence d'une psychologie où des traits d'affirmation masculine prononcée et agressive se mélangent à une sensibilité très aiguë qui laisse entrevoir l'influence de l'attachement maternel. Nous voulons parler des conséquences sur l'enfance du taux extrêmement élevé des divorces, et de ses incidences, non seulement du point de vue psychologique et moral, mais aussi, et de nouveau, du point de vue économique.

Dans une certaine mesure, l'inégalité entre les sexes, le fait que la femme est généralement reléguée dans son intérieur, protège les enfants contre les douloureux conflits découlant de la séparation des parents. Très récemment encore, les unions matrimoniales étaient décidées exclusivement par les familles. La fille était fiancée de préférence au cousin paternel, mais de toute manière, dès qu'un jeune homme était en âge de se marier, c'était ses aînés qui lui choisissaient la compagne leur semblant la plus indiquée. À l'époque où le port du voile était de rigueur, le jeune homme n'était pas censé voir sa fiancée avant la cérémonie devant les unir. Aujourd'hui le voile a disparu, la vie des grandes villes permet les rencontres de jeunes gens et de jeunes filles. À l'université, ils se parlent, se fréquentent, se connaissent. La jeune fille égyptienne s'est émancipée, elle travaille, se spécialise. La première conséquence de cet état de choses est que les jeunes ne sont plus aussi passivement disposés que par le passé à laisser le choix de leurs futurs conjoints au jugement trop souvent intéressé de leurs parents.

¹ V. Hamed Ammar, *Growing up in an Egyptian Village* (London, 1954), p. 50, pour les coutumes qui réglementent les rapports entre les divers membres de la famille dans le milieu rural.

Par une évolution semblable à celle qui a eu lieu en Occident, mais infiniment plus rapide, les rapports affectifs, rendus possibles par des relations sociales qui diminuent la distance entre les deux sexes, tendent à remplacer les considérations purement économiques ou paternalistes, ou, du moins, à s'ajouter à celles-ci. Mais cette émancipation de la femme et de la jeunesse en général, est loin d'avoir atteint toutes les couches de la petite bourgeoisie. Si ce ne sont plus les parents qui choisissent les fiancés de leurs enfants, leur conseil, leur intervention sont encore sollicités, leur consentement est recherché et considéré comme moralement obligatoire. Il ne faut pas en déduire pour autant que par le passé les unions étaient imposées aux jeunes contre leur gré, surtout en ce qui concerne les jeunes filles. Au contraire, le plus grand souci de celles-ci était de se marier le plus tôt possible et de cesser d'être une charge pour les leurs. L'annonce qu'on leur avait choisi un mari constituait pour les jeunes filles en même temps un soulagement et une joie.

Il en était à peu près de même pour le fiancé. En se mariant, il devenait son propre maître, il résolvait le problème sexuel, il obtenait à son service une personne soumise à sa volonté pour s'occuper de sa personne, pour veiller sur son confort, tandis qu'il continuait de jouir d'une entière liberté d'action. À part l'obligation de pourvoir au logement, à la nourriture et à l'habillement de sa femme, il n'avait que des droits et pas de devoirs.

Pour les Occidentaux, le trait distinctif de la famille orientale, musulmane, c'est la polygamie. Dans la vie réelle, toutefois, les problèmes familiaux ne découlent pas, en majorité, de la polygamie, car peu de gens peuvent se payer le luxe d'avoir plus d'une femme à nourrir, alors que les riches seraient honteux d'adopter une attitude déconsidérée dans les mœurs occidentales.

La plupart des conflits et des drames qui déchirent les familles ont leur source dans la haute incidence du divorce. C'est le fait de voir leurs parents se séparer pour se remarier, chacun de son côté, parfois plusieurs fois de suite, et d'être ballottés entre différents ménages, qui rend la vie des enfants excessivement troublée et difficile. Dans un jeune ménage, formé sous l'impulsion de la sympathie et de l'attirance réciproques, des liens d'affection, ou pour le moins, de bienveillante tolérance s'établiront entre époux, liens que l'atmosphère familiale, la vie et les intérêts communs renforceront ; par contre, la différence dans le niveau culturel entre époux (différence bien plus appréciable par le passé qu'aujourd'hui), la liberté totale dont jouit le mari, la facilité du divorce, les multiples influences centrifuges agissant sur l'homme dans une société en transformation vers un avenir moins paternaliste et plus individualisé, soumettent les liens matrimoniaux à des tensions auxquelles ils ne peuvent pas toujours résister. Et, comme partout dans pareils cas, ce sont les enfants qui payent.

Ce qui atténue, dans une certaine mesure, le choc qu'entraîne la séparation des parents, est le fait que déjà, au sein du foyer conjugal, les enfants se trouvaient dans la dépendance quasi-totale de leur mère ¹. Les mêmes éléments qui rendent précaire l'union entre les parents, renforcent l'attachement des enfants envers la mère, car la division réelle et profonde des intérêts intellectuels, des activités pratiques, des rapports sociaux et des distractions entre conjoints, place les enfants du côté de la femme. Lorsque survient le divorce, il ne se pose pas de problème de conscience. Les enfants au-dessous de sept ans suivent automatiquement la mère. Ils continuent leur vie avec elle comme auparavant. À l'âge de sept ans ils peuvent être réclamés par le père, et c'est alors que les problèmes se posent. Mais le plus souvent, ceci n'a pas lieu, ce dernier s'étant remarié avec une femme de son choix, et s'occupant parfois avec plus de zèle des enfants d'un premier lit de celle-ci, que de ses propres enfants qu'il a délaissés.

Cependant, si le divorce ne provoque pas toujours chez les enfants un déchirement douloureux, la situation morale qui l'aura immédiatement précédé, et la situation économique qui le suivra, laisseront en eux une impression profonde et durable. Que le divorce soit l'aboutissement d'un éloignement progressif de l'homme, ou la suite de querelles de ménage de plus en plus fréquentes et violentes, il consacrera un état de tension, caractérisé chez la mère par un sentiment de mortification et d'amertume, sentiment qui ne manquera pas de se communiquer aux enfants. Une fois le divorce accompli, ce sera la détérioration visible dans les conditions de vie, la perte d'un foyer, l'incertitude du lendemain, le secours difficile et irrégulier des proches parents, les changements successifs de logement, et peut-être le remariage de la mère, avec tout ce que cela comportera d'efforts de réadaptation. Une enfance passée dans ces conditions renferme tous les éléments nécessaires pour produire des caractères tourmentés, fortement ambivalents et émotifs, sujets à des transports imprévisibles. On ne peut affirmer, sans doute, que toute une génération a passé par des épreuves de ce genre. Le divorce ne vient pas dissoudre la grande majorité des familles ; mais celles qui, tout en évitant cet écueil le frôlent de près, sont fort nombreuses. Il suffit donc de remonter aux expériences de l'enfance pour y trouver un facteur qui, bien que n'étant pas le plus important, joue un rôle déterminant dans la formation du caractère de toute une génération d'adultes.

À titre d'exemple des ravages que produisent sur la conscience enfantine ces drames de la vie domestique, nous citerons l'expérience faite par un professeur de dessin du Caire auprès de ses petits élèves.

¹ « Il est notoire que l'enfant depuis son enfance jusqu'à l'âge de raison passe sa vie parmi les femmes. Il est toujours entouré soit de sa mère, de sa sœur, de ses tantes paternelles et maternelles, de leurs servantes et de leurs amies, et ne voit son père que rarement » (Qasim Amin, *L'Émancipation de la Femme*, Le Caire, 1899 [en arabe], p. 49).

Simple instituteur dans une école primaire gouvernementale dans le quartier populaire de Sayeda Zeinab, Nazir est un jeune peintre qui délaissa sa propre vocation pour s'adonner entièrement à l'enseignement du dessin. Se penchant avec une réelle sympathie sur ses petits élèves, les encourageant à traduire en couleurs les expériences de leur vie enfantine, ne mettant point d'entraves méthodiques ou critiques à leur spontanéité et à leur liberté d'expression, Nazir obtint de ses écoliers des résultats surprenants qu'il soumit au public au cours d'une exposition organisée aux « Amitiés Françaises » pendant l'hiver 1953-54. Cette série de pastels, œuvres de garçonnetts entre 8 et 13 ans, est pleine d'intérêt du point de vue artistique, mais nous ne retiendrons ici que les aspects psychologiques que ces documents de première main nous révèlent.

Un petit élève, au caractère mélancolique et renfermé, se refusait pendant longtemps à dessiner. Un jour, sur le thème « Portrait de mon père », il exécuta un visage féminin, cadavérique, peint en tons noirs, gris et violets, d'une sinistre beauté. Il apparut que c'était le visage de sa mère, morte empoisonnée - du moins le croyait-il - par son père, monstre grinçant des dents, qu'il représenta ensuite dans des couleurs rouges avec des taches noires, en une série d'images également effrayantes. À mesure qu'il s'épanchait ainsi, sa tristesse paraissait s'alléger.

Un autre petit garçon, sur le thème « une fête de mariage », peignit toute la scène en noir, car les noces étaient celles du second mariage de son père.

En général, d'après Nazir, ces enfants mal nourris, mal logés, vivant dans des milieux familiaux sans harmonie, aux prises avec une dure réalité, sont des anxieux, des angoissés, doués d'un tempérament beaucoup plus riche, et de capacités d'expression artistique beaucoup plus puissantes que les enfants des milieux privilégiés.

Ces représentations morbides, œuvres d'enfants au-dessous de treize ans, se réfèrent toujours aux mêmes thèmes : désaccord entre parents, effondrement du foyer, désertion du père, et font ressortir la crainte, l'anxiété, la haine, dans lesquelles la dissolution des liens familiaux les plonge - sentiments qu'ils refoulent dans leur inconscient mais qui à l'occasion s'extériorisent, soit dans l'expression artistique, comme dans le cas des élèves de Nazir, soit, plus tard, sous l'effet de l'excitation politique ou religieuse, dans des actes de violence qui trahissent une exaspération longtemps contenue. Si telle a été l'enfance, tourmentée et douloureuse, d'une fraction considérable de la population, on est en droit d'y voir une cause perturbatrice susceptible d'agir sur toute une génération.

Quoi qu'il en soit, la jeunesse intellectuelle de l'après-guerre est beaucoup plus différenciée que celle d'autrefois. Les changements accélérés qui se sont

opérés en Égypte ont accentué les différences, créé des fossés entre les diverses tendances. Ils ont inspiré des orientations intellectuelles et morales opposées, ont imprimé des impulsions inégales. Somme toute, *l'intelligentsia* égyptienne d'après-guerre présente un aspect bien plus complexe et moins homogène que celle de 1920, et si, dans son ensemble, elle se pose les mêmes problèmes, les réponses qu'elle leur apporte varient considérablement d'un milieu à l'autre. D'ailleurs, le jeune intellectuel reconnaîtra avoir évolué plus ou moins rapidement d'une tendance à la tendance opposée, tant dans le domaine de la politique que dans celui de la religion.

Les expériences matrimoniales de nombre de jeunes témoignent de cette évolution. Des mariages contractés sous l'influence de l'entourage familial seront amèrement regrettés plus tard, quand nos intellectuels, et notamment les intellectuels d'avant-garde, se trouveront dans une ambiance plus émancipée. Comment résoudre ce problème ? Bien que moins attachés que leurs aînés aux coutumes, aux traditions, aux conventions du passé, ils seront en revanche dotés d'une plus grande conscience sociale, et par conséquent d'un sens de la responsabilité qui faisait défaut à ceux-là. Examinons, cueilli à la vie même, un de ces cas.

B..., instituteur, par exemple, est marié à une femme d'instruction modeste, avec laquelle toute communion intellectuelle est impossible, mais qu'il ne peut songer à répudier parce que dans des moments difficiles elle fit preuve de grand courage, d'abnégation et de loyauté. Bien qu'il soit loin d'être riche, en la répudiant il la mettrait dans la plus grande gêne. De plus, il lui est attaché. Or, B. a connu une institutrice de son niveau intellectuel, qu'il a fini par prendre comme seconde femme. Mais tout ne s'arrête pas là. Pendant les années d'intense activité et d'agitation politique qui suivirent la guerre, les idées du professeur évoluèrent considérablement, et son activité extra-professionnelle l'amena à fréquenter de nouveaux milieux. Sa seconde femme ne partageait pas son intérêt pour les questions brûlantes qui le passionnaient. Sans s'en séparer, il se maria donc une troisième fois. Et pourtant B serait le dernier à défendre la polygamie en tant qu'institution. Les circonstances l'ont mis dans une situation qui lui est maintenant d'autant plus intolérable qu'il s'est détaché de l'emprise traditionnelle du passé, et c'est justement parce que par cette libération morale il s'est acquis une conscience sociale, qu'il ne peut opter pour la voie facile de se dégager de ses responsabilités matérielles en répudiant ses deux premières épouses.

Ce cas est sans doute assez exceptionnel, mais il n'est pas surprenant dans un pays où les idées évoluent encore plus rapidement que les rapports sociaux. L'évolution idéologique procédant à un rythme inégal, selon les circonstances de la vie de chaque personne, elle engendre des différenciations morales plus ou moins prononcées qui bouleversent continuellement les relations personnelles. Les individus se détachent du milieu qui les groupait à une époque de

leur vie, forment de nouvelles associations avec d'autres éléments venus d'autres milieux et partageant momentanément leur manière de voir, puis de nouveau s'en séparent et ainsi de suite. Ce phénomène est présent dans toutes les sociétés, mais dans les conditions de l'Égypte, il prend un aspect beaucoup plus dynamique et significatif que là où les conditions sont relativement stables. Les mariages contractés avant que les époux n'aient, pour ainsi dire, pris position sur toutes les questions que pose la vie, sont très fréquents. Les conséquences de ce fait ne seraient pas sérieuses dans le cas d'une lente évolution progressive et linéaire vers un état de stabilité définitive ; mais des revirements imprévisibles, d'une attitude ou d'une position donnée, à une autre qui lui est diamétralement opposée, ou, du moins, qui lui est totalement étrangère, mettent à une dure épreuve la bonne entente des conjoints. Ces difficultés ne se font pas sentir avec la même acuité dans toutes les couches de la population, mais elles se font quand même sentir partout, en raison de l'inégalité culturelle et économique qui oppose l'homme à la femme, et qui, dans les conditions de la vie moderne n'est plus tolérable, et d'autant moins par des intellectuels aux idées avancées.

Ceci pour les hommes mariés. Quant aux célibataires qui ont évité l'écueil des unions prématurées, le mariage pose des problèmes souvent insolubles. Nous ne parlerons pas des difficultés d'ordre économique, que l'on rencontre dans tous les pays et dans tous les milieux, mais uniquement de celles provenant des différences de mentalité et de niveau culturel entre les deux sexes. Dans un pays comme l'Égypte, caractérisé par la séparation des sexes, il était inévitable que l'émancipation sociale, stimulée par le contact avec l'Occident, commençât dans les rangs les plus avancés de la population masculine (notamment dans la grande bourgeoisie). Ce contact avec l'Occident, dont le trait le plus saillant pour l'Oriental se manifeste dans l'égalité entre les sexes et la place que la femme occupe dans la vie publique, l'a familiarisé avec une conception de la femme dont il ne trouve pas le modèle vivant autour de lui. Gardons-nous toutefois de dire que la femme européenne représente la figure idéale à ses yeux. Sans doute il la comprendra mieux qu'elle ne le comprendra ; mais parce qu'il ne trouvera pas chez elle cette compréhension dont il a besoin, il n'en voudra pas comme épouse. Il ne voudra pas non plus de l'Égyptienne, complètement européanisée et reniant ses origines orientales. En réalité, attaché par mille liens affectifs à ses souvenirs d'enfance, à son passé (pour pénible qu'il fût), à son milieu traditionnel, et aspirant en même temps au progrès, à la vie moderne, seule pourra lui convenir la femme qui, tout en parlant son langage, demeurera fidèle à l'image héritée du passé, la femme qui revendiquera en théorie ses droits d'égalité, mais ne les exercera pas dans la pratique, qui réclamera son indépendance, mais lui sera toujours soumise. Or, si les jeunes filles pouvant remplir ces conditions sont encore rares aujourd'hui, elles l'étaient encore davantage en 1945. Pour un jeune homme en âge de se marier, il était difficile de rencontrer la femme qu'il souhaitait.

Mais même si, en dépit de ces difficultés, un jeune homme parvenait finalement à la rencontrer, il devait encore surmonter un nouvel obstacle, cette fois d'ordre moral et psychologique. En 1945, la jeune fille moderne et émancipée constituait une anomalie. Aux yeux des « conservateurs », elle était sur la pente fatale qui devait irrémédiablement la précipiter dans la débauche. L'exemple des jeunes filles riches, vivant à l'européenne, n'était pas d'ailleurs fait pour les rassurer. Celles-ci, s'inspirant de la vie des millionnaires américains, telle qu'elles la voyaient sur l'écran, des scandales des milieux aristocratiques, dont elles savouraient les détails dans les revues européennes, se faisaient une conception de la vie occidentale tout à fait unilatérale, et mettaient tout leur zèle à l'imiter. Leur frivolité et leur extravagance représentaient, en Égypte, l'image de la grande vie occidentale, et si leur conduite ne justifiait pas les invectives de la vieille génération contre tout ce qui était « occidental » et « moderne », elle refroidissait quand même l'ardeur de la jeunesse la plus avancée à marcher sur les traces de l'Occident. Le jeune homme sur le point d'épouser la jeune fille moderne et émancipée qu'il avait souhaitée « en théorie », était, dans la pratique, assailli par mille doutes. Le fait qu'elle eût pu s'émanciper, ne prouvait-il pas qu'elle avait cédé à des influences corruptrices ?, que sa famille était de moralité douteuse ?, que la fille elle-même avait fait preuve de légèreté en mettant sa réputation en jeu ?¹ Il pouvait se demander si cet esprit d'indépendance et de conscience de soi-même qu'il avait souhaité trouver ne lui réserverait pas des surprises désagréables dans leur vie commune. Enfin comment s'assurer que sa fiancée, ayant échappé au contrôle jaloux de ses parents et de ses frères, se présenterait à lui, pure et immaculée ? Ce qu'un jeune homme ne peut souffrir c'est d'être considéré par son entourage comme ayant été dupé par sa fiancée, et il court le risque d'éveiller ce soupçon, même infondé. Or, la crainte de s'exposer au ridicule exerce une action paralysante bien plus puissante que la plus sévère des sanctions.

Il est intéressant de signaler les cas quand-même assez fréquents de mariage avec des étrangères. Souvent, les étudiants égyptiens poursuivant leurs études supérieures en Europe ou en Amérique, rentrent chez eux mariés à des femmes étrangères. Bien entendu, ces mariages mixtes ne sont pas vus d'un œil très favorable par leurs familles, mais dans ce cas c'est pour une autre série de considérations. On se méfie des étrangères aux mœurs et aux habitudes

¹ Dans un livre où il donne ses impressions d'un voyage au Moyen-Orient, le journaliste-romancier américain Maurice Hindus fait remarquer qu'une fille iranienne « de bonne famille » ne se montrerait pas en pleine rue avec un compagnon du sexe masculin, bien qu'elle le connaisse, si elle n'est pas escortée de son frère, de son père ou d'un proche parent.

« Vous n'iriez même pas au cinéma avec un homme qui ne vous est pas apparenté ? » - « Même pas au cinéma. » - « Même pas avec votre fiancé ? » - « Même pas avec lui. Si je le faisais, les gens se mettraient à jaser et à dire que je suis gâtée et immorale, et de tels discours ne sont pas bons pour une jeune fille » (In *Search of a Future*, New York, 1949, p. 7). Cette mentalité, bien qu'en voie de disparition, se retrouve dans tous les pays du Moyen-Orient, dans les familles chrétiennes aussi bien que musulmanes.

différentes de celles du pays, mais on les accueille avec hospitalité et on les « accepte » facilement. On ne les juge pas d'après les normes qui sont appliquées aux filles du pays ; au contraire, on leur manifeste une grande tolérance, et on admettra de leur part une conduite qui, de la part d'une Égyptienne, serait considérée comme choquante.

Les mariages de jeunes intellectuels avec des étrangères appartenant à des familles déjà établies en Égypte, et en général connaissant la langue et les coutumes du pays, sont relativement moins fréquents, et - il nous semble - moins réussis. Ceci tient à plusieurs raisons. La jeune fille étrangère se trouve en général dans une ambiance familiale imbue de préjugés racistes. L'opposition à un mariage mixte viendrait donc du côté des parents de la jeune fille, à moins qu'ils n'y trouvent un avantage matériel appréciable. Ces faits seront toujours présents à l'esprit de la fille et de son époux, et dans les moments difficiles qui suivront leur mariage, la jeune femme se demandera si elle n'a pas eu tort d'ignorer les avertissements de sa famille, et le mari, s'il n'a pas sous-estimé les difficultés d'adaptation qu'elle aurait à affronter en s'introduisant dans un milieu différent du sien. En tout cas, de telles unions sont rares : les jeunes filles de souche étrangère vivant en Égypte ne sont pas sensibles au côté romantique et mystérieux de l'Orient qui frappe l'imagination des habitantes d'outre-mer. En général, elles partagent le mépris de leurs aînés pour tout ce qui est « local » (des êtres humains aux objets manufacturés) et regrettent le sort qui les a fait vivre en terre d'Égypte plutôt que dans la capitale de leur pays d'origine.

4 - Problèmes sexuels

[Retour à la table des matières](#)

Dans le passé, un jeune homme ne trouvait de solution au problème sexuel que dans le mariage. Le mariage ne constituait pas alors une entreprise difficile, car à peine passé l'âge de la puberté, il trouvait sa future épouse l'attendant en la personne d'une cousine germaine ou d'une autre parente désignée par sa famille.

La grande révolution sociale qui devait transformer le pays à partir de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e, en substituant à l'ancienne économie agricole et statique, par la pénétration du capitalisme étranger, une économie marchande et industrialisée, porta atteinte à l'ordre établi dans la mesure où

une petite bourgeoisie citadine fit son apparition et augmenta rapidement en nombre. Pour les jeunes gens appartenant à cette nouvelle classe, les coutumes de l'ancien milieu rural ne correspondaient plus aux exigences de leurs nouvelles conditions de vie. Tandis que par le passé, par exemple, la maison paternelle, plus d'un ménage pouvait s'accommoder des nouvelles conditions obligeaient le jeune homme à s'assurer un gagne-pain adéquat avant de songer à fonder un foyer. Comme conséquence, les mariages se firent à un âge de plus en plus avancé. Comment, dans de telles conditions, le jeune homme allait-il résoudre son problème sexuel pendant les longues années qui devaient s'écouler entre sa maturité et son mariage ?

Ce problème, auquel fait face la jeunesse égyptienne depuis bien des années, ne peut être ignoré par un faux sens de la pudeur. Il est réel et constitue un facteur important dans la détermination non seulement de son caractère, mais aussi de ses réactions vis-à-vis de l'Occident. L'émancipation sexuelle de la femme en Occident, suivant de près son émancipation économique, ne peut se produire en Orient où son émancipation économique n'a pas eu lieu. Cette condition n'étant pas réalisée, l'exemple de la femme occidentale apparaît à l'Oriental comme une abomination. Sans doute, de nombreux Égyptiens vivent de plus en plus l'européenne, et, à part une minorité en voie de disparition, les Égyptiennes ont aujourd'hui abandonné le voile ; mais on ne voit pas souvent jeunes gens et jeunes filles se promenant ou s'amusant ensemble, ou allant danser. Or, c'est dans ce domaine - le domaine des rapports avec l'autre sexe - que les jeunes gens les plus avancés manifestent encore des réticences. S'ils aspirent sincèrement à faire leurs conquêtes sociales et matérielles de l'Occident, sous ce rapport ils hésitent encore, se montrant profondément timorés ou troublés ¹. Et c'est en jouant sur ces hésitations, en faisant état de l'immoralité de l'Occident, que les éléments ultra-conservateurs remportent encore le plus de succès dans leur lutte contre tout progrès en général.

Nos jeunes gens se rendent bien compte que des rapports entre les sexes, compris à la manière occidentale, atténueraient considérablement le poids du problème sexuel, ne serait-ce que par les multiples voies de sublimation qu'ils leur ouvriraient ; mais le refoulement qui leur a été imposé depuis leur jeune âge, l'absence d'expérience romanesque au cours de leur adolescence, la conception de la femme comme objet légitime de concupiscence, acquise de leur entourage, peuvent bien leur faire croire que ces aspirations ne sont que des prétextes pour parvenir à satisfaire leurs désirs charnels. L'inégalité entre les sexes, qu'on rencontre dans les pays d'Orient, est non seulement la marque de leur retard, mais aussi un des plus grands obstacles à leur rapide progrès

¹ Se trouvant pour la première fois assis près d'une jeune fille sur les bancs de l'université, un jeune étudiant rapporte que, pendant les premiers temps il en était si troublé qu'il se mettait à transpirer et se trouvait incapable de suivre les conférences de ses professeurs.

social. Dans le cadre de cette inégalité, la morale pratique reconnaît à l'homme tous les droits de l'exercice sexuel, et n'en reconnaît aucun à la femme en dehors du rapport matrimonial. En Égypte, dans les milieux ruraux, on exige aujourd'hui encore, la preuve de la virginité de la nouvelle mariée. Dans ce but, on a parfois recours à la défloration artificielle, et quel que soit le procédé employé, on montre fièrement aux invités le linge taché de sang, preuve irréfutable de sa pureté ¹.

Cette coutume, pour étonnante qu'elle puisse paraître à ceux qui n'en ont jamais entendu parler, n'est pourtant pas une particularité orientale ou musulmane, et on la rencontre chez de nombreuses races. Elle remonte aux pratiques magiques et rituelles des temps primitifs qui sont communes à l'humanité entière ². La ténacité avec laquelle elle se maintient est due au caractère patriarcal fortement prononcé de la société. Le mariage étant une institution essentiellement économique, là où la société est patriarcale, l'épouse devient virtuellement la propriété de son mari, et pendant toute sa vie ne peut disposer de sa liberté sexuelle en dehors du contrat matrimonial. Ses parents ou sa famille se feront donc forts de la livrer intacte à son mari (pour ne pas dire à son acheteur) afin d'en augmenter la valeur marchande. Ainsi, cette condition de chasteté pré-nuptiale (de même que l'obligation de fidélité conjugale après le mariage) devient dans l'esprit des gens un point d'honneur sur lequel ils sont d'une extrême susceptibilité, et rien ne pourrait leur causer de plus grande indignation que d'en attribuer l'origine à des motifs économiques.

D'après la conception psychologique qui en résulte, le rôle de la femme, à part celui d'assurer la reproduction de la race, est de satisfaire l'appétit sexuel de l'homme. Ce serait là sa seule et unique valeur d'utilité. Et c'est pourquoi la conception occidentale qui place la femme, non pas au même rang que l'homme - on n'en est pas encore arrivé à ce degré d'évolution - mais presque au même rang, est considérée en Orient par la vieille génération comme enfantine, à certains égards. Les diverses formes de rapports entre les sexes que connaît l'Occident, comme la camaraderie, la danse, le flirt platonique, sont

¹ Dans le village d'Égypte qu'il a visité en 1953, Jacques Berque rapporte que « la nuit de la consommation, *lilt ed-duhûl*, n'isole l'époux et l'épouse qu'une fois que l'époux, en présence des femmes de la famille, et de la traditionnelle *mâchta*, a rompu l'hymen. Le linge ensanglanté fait l'objet d'une exhibition joyeuse et presque processionnelle » (*Histoire Sociale d'un village égyptien au XXe Siècle*, Paris-La Haye, 1957, p. 43).

² La clitorisectomie est aussi pratiquée en Égypte. Elle remonte aux pratiques magiques et rituelles des temps les plus reculés, mais se maintient avec ténacité dans les couches les plus « hautes » de la société égyptienne aussi bien que chez les paysans pauvres les plus arriérés. Un des gynécologues les plus en vue du Caire, malgré son refus d'effectuer ce genre d'intervention, se voit constamment sollicité par les familles riches d'Égypte pour pratiquer la circoncision des filles. L'explication donnée à cette pratique, comme celle qui attribue les interdits alimentaires chez les Juifs et les Musulmans à des raisons d'hygiène, est clairement une rationalisation. L'opération aurait pour but d'atténuer une ardeur qui pourrait être aussi dangereuse pour le maintien de la chasteté pré-nuptiale qu'embarrassante après le mariage. V. aussi Hamed Ammar, *op cit.*, p. 118.

considérées par l'Oriental de la vieille école comme autant de moyens puérils pour substituer des jouissances frivoles et sans portée à l'intérêt purement sexuel que l'homme réaliste à la recherche du vrai plaisir devrait trouver dans la femme. On en arrive de la sorte au raisonnement suivant : la liberté accordée à la femme européenne est une chose immorale, car elle devrait normalement donner lieu à des abus ; que ces abus ne se vérifient pas dans la mesure prévue est chose incompréhensible. Au lieu de profiter de la liberté de la femme pour satisfaire ses instincts, l'Occidental s'amuse à des diversions, comme un enfant ¹.

Parmi les intellectuels, dans la grande et la petite bourgeoisie et parmi les lettrés, cette façon de penser n'existe presque plus ; mais elle a laissé des traces et elle persiste parmi les classes rurales et paysannes encore illettrées. C'est pourquoi on ne peut l'ignorer si l'on désire comprendre le mécanisme des inhibitions que ressentent les jeunes intellectuels égyptiens devant les problèmes posés par l'émancipation de la femme. Aux difficultés économiques et domestiques, aux conflits politiques et à ceux des partis, aux problèmes sociaux provoqués par les contradictions entre l'ancien et le nouveau, enfin à l'état de tension et d'angoisse entretenu par la lutte nationale, vient s'ajouter l'anxiété sexuelle, toute personnelle et intime, mais qui accentue le caractère fébrile, nerveux, explosif du comportement soit individuel soit collectif des jeunes Égyptiens qui trouvent dans l'activité et l'excitation politiques un débouché au refoulement auquel ils sont astreints.

Ainsi, pour la jeunesse intellectuelle d'Égypte, le problème sexuel demeure entier. Sexuellement refoulée, cette jeunesse est excessivement sensible aux excitations venant de l'extérieur, de quelque nature qu'elles soient. Dans l'exaspération où la place l'apparente insolubilité de ses multiples problèmes, chaque influence extérieure semble offrir la possibilité d'une solution extraordinaire. Cette jeunesse ne peut donc demeurer insensible à ces influences, et est au contraire portée à leur donner une importance démesurée. C'est pourquoi les réactions parfois étonnamment violentes des jeunes Égyptiens sont si souvent incompréhensibles aux observateurs occidentaux. C'est pourquoi on reproche à l'Oriental d'être ridiculement susceptible et chatouilleux, d'être « compliqué » dans sa manière de voir, de ne pas prendre les choses tout simplement comme elles se présentent, mais de leur trouver des ramifications imaginaires et recherchées.

¹ « J'ai observé chez l'homme à qui manque l'habitude de fréquenter les femmes que, se trouvant au milieu d'une assemblée féminine, il ne se rassasiera pas, à moins qu'une éducation solide ne lui assure la maîtrise de soi, de les dévorer des yeux et de contempler leurs appâts au mépris de toute convenance. Peut-être même aura-t-il recours à des subterfuges lui permettant de les frôler des mains ou de les toucher de l'épaule, et prononcera-t-il des paroles et fera des gestes choquants, croyant, en effet, qu'il n'y a pas de sens à ce qu'un homme et une femme se réunissent sans que chacun d'entre eux n'assouisse sa passion avec l'autre » (Qasim Amin, op. cit., p. 95).

Le problème sexuel étant ce qu'il est, sa solution dans le mariage est souvent la cause d'unions précipitées se terminant dans le divorce. Faut-il en conclure que le problème est insoluble ? Il n'est pas plus insoluble que les autres problèmes que l'Égypte affronte. Il n'existe pas de solutions particulières à des problèmes particuliers. Tous les problèmes se rencontrent dans le retard social et économique de l'Égypte face à l'envahissement du monde moderne. Et la crise de la jeunesse intellectuelle d'Égypte marque l'effort qu'elle doit fournir pour libérer le pays du joug du passé ¹.

5 - La politique dans les écoles et les universités

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons déjà signalé l'énorme intérêt que la jeunesse estudiantine porte à la vie politique, et nous en avons brièvement indiqué les raisons principales. Toutefois, il y a lieu de revenir sur cette question, ne serait-ce que pour souligner que le fait que la politique envahit le domaine des études doit être reconnu comme constituant une caractéristique de la vie égyptienne, comme une des manifestations naturelles et même nécessaires, pour ne pas dire institutionnalisées, de la société égyptienne en évolution. On aurait donc tort d'y voir une sorte d'anomalie, de phénomène extraordinaire, ne devant normalement pas figurer dans l'histoire du pays, et jailli de causes étrangères à ses institutions politiques et sociales. Au contraire, l'activité politique de la

¹ Si la question sexuelle et du mariage est sérieuse pour les jeunes gens, elle est grave et souvent dramatique pour les jeunes filles. L'éducation qu'on donne à celles-ci ne les prépare pas à savoir choisir et décider librement et à savoir lutter pour imposer leur volonté. Bien rares sont celles qui ont en perspective un avenir de travail indépendant du mariage ; et sur ce mariage, dont dépendra leur vie entière, elles ont bien peu à dire. Si la jeune fille a le courage et l'énergie de refuser le prétendant recommandé par la famille, il ne lui sera pas facile de le remplacer avantageusement, avant d'arriver à l'âge où on la considérera « immariable ». Si une amourette s'ébauche, elle devra avoir recours à toutes sortes de subterfuges pour éluder la surveillance de ses parents et celle, généralement plus tyrannique encore, de ses frères. Dans l'atmosphère de clandestinité et de fièvre ainsi créée, un mariage dit « d'amour » est une aventure hasardeuse, risquée par deux êtres qui se connaissent fort mal. En voyant la vie souvent malheureuse de leur mère et de leur parentes, les filles d'Égypte acquièrent une méfiance profonde envers les hommes. La double menace de la polygamie du mari et du divorce pèse sur elles. Ainsi, le Caire, Alexandrie et ces tristes villes, grandes ou petites, que les Européens appellent « villages », regorgent de femmes mal mariées, mécontentes de leur sort. Mais on y trouve aussi de nombreuses filles auxquelles une amère sagesse, l'expérience de leurs mères ou quelque malheureuse histoire d'amour, a fait préférer une solitude sans joie aux risques du mariage.

jeunesse estudiantine est un phénomène inhérent au développement même de l'Égypte, elle fait partie intégrante de la vie sociale du pays, et on ne saurait apprécier à leur juste valeur les causes profondes de l'évolution qui s'est accomplie en Égypte, sans indiquer en même temps que l'activité politique de la masse estudiantine devait nécessairement en découler. Il a été dit récemment qu'une « situation semblable existait en Russie avant la révolution, et en Chine. À partir de l'époque des grandes grèves en 1899 ... les étudiants se sont trouvés à l'avant-garde du mouvement révolutionnaire (dès 1850, étudiant était devenu en Russie, de même qu'il l'est devenu aujourd'hui au Moyen-Orient, synonyme d'agent révolutionnaire). »¹ Il y a là un phénomène « nécessaire » qui tient à des conditions sociales, économiques et politiques similaires dans divers pays.

Il n'est toutefois pas facile d'analyser ce phénomène à cause du caractère extrêmement fluide que présente la masse estudiantine. En effet, de prime abord, il doit paraître inexplicable qu'une masse de jeunes gens inexpérimentés, ne jouant aucun rôle dans les institutions économiques du pays, ne constituant pas une classe, que cette masse qui se dissout et disparaît complètement pendant les vacances d'été, ait pu parvenir à déferler dans les rues de la capitale, à ébranler sérieusement la position du gouvernement au pouvoir, et même à provoquer sa chute. Cependant, cette puissance disproportionnée de la jeunesse estudiantine s'explique par un fait que l'on oublie trop facilement : le fait que les étudiants n'étaient pas que des étudiants, et que les établissements d'enseignement n'étaient pas que des institutions académiques. Les étudiants étaient aussi les porte-paroles des classes sociale auxquelles ils appartenaient, les représentants, en l'occurrence, de la petite bourgeoisie égyptienne, avec ses aspirations à l'indépendance, condition de son développement économique. Écoles secondaires et universités constituaient de grands centres de rassemblement, d'embrigadement et d'organisation. Si les principaux édifices de l'université du Caire sont séparés de la capitale par les eaux du Nil, de sorte qu'en ouvrant les ponts les Nouachi et les Sedky pouvaient empêcher les manifestants venus de l'Université de pénétrer dans les divers centres de la ville et de faire appel au peuple, ils sont quand même suffisamment proches pour que l'agitation des étudiants se communique aux autres couches populaires. Quant aux écoles secondaires, elles sont éparpillées dans les divers quartiers du Caire, et constituent autant de petits centres d'effervescence.

En l'absence de partis politiques disposant de l'appareil d'organisation nécessaire, en l'absence d'organisations, même apolitiques, susceptibles de rassembler les masses, en l'absence de sérieuses organisations professionnelles ou syndicales réellement indépendantes et intelligemment dirigées, les établissements scolaires étaient devenus les seuls centres de rassemblement où les

¹ W. Z. Laqueur, *Communism and Nationalism in the Middle East*, p. 14.

manifestations populaires pouvaient s'organiser¹. Ainsi, si dans l'histoire moderne de l'Égypte, c'est presque invariablement aux étudiants qu'est revenue la tâche de prendre l'initiative des démonstrations populaires, c'est parce qu'ils étaient les seuls représentants de la nation capables de le faire à une échelle numériquement appréciable. La portée de leur action provenait ainsi du fait qu'ils devenaient les représentants des classes sociales dont ils étaient issus, et qu'ils défendaient non pas leurs revendications estudiantines particulières mais des revendications nationales. Si les gouvernements au pouvoir semblaient s'incliner devant leurs vociférations et leurs menaces, en réalité ils ne faisaient que céder à une pression populaire beaucoup plus forte, dont les étudiants n'étaient que les agents visibles².

Tel était l'état de choses déjà bien avant la dernière guerre, et si des organisations politiques, comme les Frères Musulmans et « Misr el Fatat » et des syndicats ouvriers, ont depuis fait leur entrée bruyante sur la scène politique, ces nouvelles formations, loin de diminuer l'importance du rôle politique des étudiants, l'ont augmentée, en faisant des écoles et des universités un champ de recrutement et d'apprentissage. Il faut cependant signaler qu'après la guerre l'accroissement numérique de la classe ouvrière et sa concentration, surtout dans les usines textiles aux portes du Caire, ont introduit sur la scène politique une force considérable, dépassant de loin celle des masses estudiantines, mais une force qui (pour une multiplicité de raisons que nous ne pouvons analyser ici) n'a pas pesé de tout son poids dans la balance politique du pays. La crise économique de l'industrie textile au lendemain des hostilités (V. chap. II, p. 31), dont la classe ouvrière s'est ressentie, a provoqué une série de grèves revendicatives qui finissaient souvent par prendre un sens politique. Les pouvoirs publics se trouvaient ainsi assaillis par l'agitation politique dans des centres qualitativement distincts : d'une part dans les centres scolaires, et d'autre part dans les centres industriels. Les mesures répressives auxquelles ils avaient recours étant essentiellement les mêmes dans les deux cas, bien que plus violentes et sévères envers les ouvriers, elles ne pouvaient manquer de rapprocher ces derniers des étudiants. Aux facteurs de mécontentement politique et économique, qui déjà les poussaient les uns vers les autres, vint s'ajouter la nouvelle conscience sociale qui se répandait parmi les étudiants pendant les dernières années de la guerre, et qui les entraînait à faire cause commune avec la classe ouvrière.

Nous avons cité plus haut les propos d'un auteur comparant le rôle politique des étudiants au Moyen-Orient à celui des étudiants russes dans la

¹ « L'Université de Guizeh, au Caire, fut dès sa création ce qu'elle est restée aujourd'hui avec ses cinq mille étudiants : un énorme foyer d'agitation » (Marcel Colombe, *L'Évolution de l'Égypte, 1924-1950*, Paris, 1951, p. 60).

² «... toutes les crises ministérielles, quand elles n'ont pas été provoquées par la volonté du roi ou par celle de la Grande-Bretagne, ont eu leur point de départ dans les manifestations de la rue » (*ibid.*, p. 275).

seconde moitié du siècle dernier. Or, si dans les deux cas cette participation de la masse estudiantine à la vie politique a été due à des structures sociales analogues, les problèmes politiques dans chaque cas se sont présentés dans un contexte totalement différent. En Russie, il s'agissait de réforme et de révolution sociales. En Égypte, le problème principal était celui de l'indépendance, de la libération nationale. Quand l'agitation populaire n'était pas dirigée contre les Britanniques, elle se retournait contre les dirigeants égyptiens en termes de lutte nationale, attaquant ces derniers soit pour leur collusion ouverte ou cachée avec l'occupant, soit pour leur faiblesse, leurs hésitations, leur couardise dans la lutte anti-britannique, ou encore pour leur vénalité et leur corruption.

Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, l'agitation estudiantine atteignit des proportions particulièrement violentes, reflet de l'état d'âme de l'ensemble de la population égyptienne. Comme toujours, ce furent les étudiants qui, par leurs actes, exprimaient les sentiments de la nation, et l'année scolaire 1945-46 fut pour eux une année de lutte nationale et politique intense, les occupations scolaires passant au second plan. On jugera par le bilan de l'année en question de l'importance qu'eut pour la nation, et non seulement pour les étudiants, l'action politique de ces derniers.

1945	6 octobre	Rentrée des classes - manifestations.
	16 octobre	Meetings politiques à Alexandrie.
	17 octobre	Meetings politiques au Caire.
	21 octobre	Meetings politiques au Caire - bagarres.
	1 novembre	Grève à l'occasion de l'anniversaire de la déclaration Balfour sur la Palestine.
	4 novembre	Grande manifestation estudiantine de protestation contre les agressions racistes perpétrées la veille par certains groupements contre les synagogues bagarres et blessés.
1946	5 janvier	Assassinat, par un étudiant, d'Amin Osman pacha (considéré comme l'homme de paille des Anglais).
	9 février	Manifestations rassemblant 10,000 étudiants - cernés sur le pont Abbas (qui relie les quartiers universitaires à la capitale), ils furent sauvagement attaqués par la police - plusieurs morts, noyés, etc. - manifestations à Alexandrie et Mansoura.
	10 février	Incidents au Caire - un étudiant tué - la police armée patrouille les rues de la capitale - à Alexandrie, les ouvriers se joignent aux étudiants dans des manifestations massives.
	16 février	Manifestations dans toutes les écoles.
	18 février	Manifestations au Caire - des étudiants y trouvent la mort
	19 février	Manifestations.
	21 février	Incidents au Caire à la Place Ismail entre étudiants et soldats britanniques - on compte des morts - manifestations à Alexandrie - l'anniversaire de cette journée de lutte contre l'impérialisme devait être célébré au cours des années suivantes.
	23 février	Meetings d'étudiants.

28 février	Manifestations à Alexandrie.
4 mars	Incidents - des étudiants sont tués - manifestations à Khartoum - étudiants tués à Alexandrie.
30 avril	Manifestations - on compte des blessés.
2 mai	L'armée (blindés et troupes) occupe l'université.
novembre	L'inquiétude des autorités fait ajourner la date de la rentrée au 16 novembre - les forces de police cernent les universités.
18 novembre	Meetings à la Faculté de Médecine du Caire.
23-24 novembre	Incidents violents avec la police pour rompre le cordon autour de l'Université du Caire ; on compte un mort et plusieurs blessés - des grenades sont lancées - les blindés patrouillent dans les quartiers universitaires.
25 novembre	Manifestations violentes devant les hôtels – des vitrines sont brisées, etc.
26 novembre	Trois étudiants tués au cours de manifestations à Abbassia et Choubra, au Caire - des patrouilles de police sont expédiées aux divers ponts pour y monter la garde - agitation à Alexandrie.
27 novembre	Les cours des écoles et des universités sont suspendus jusqu'au 1er décembre.

Ce bilan est celui d'une période particulièrement agitée, et ne concerne que l'activité de la masse estudiantine. Il serait plus chargé si l'on devait y inclure les incidents et les manifestations mettant en cause d'autres couches de la population. Sans doute, les autorités prenaient des mesures préventives pour empêcher les troubles ; mais ces mesures, loin de calmer les esprits, constituaient autant de provocations.

6 - La politique dans la cité

[Retour à la table des matières](#)

Jusqu'à la chute de la monarchie en 1952, l'Égypte était dotée d'un régime parlementaire calqué sur le modèle des constitutions en vigueur en Europe occidentale. La Constitution égyptienne garantissait théoriquement le respect des libertés démocratiques, mais avec des réserves qui, en pratique, les limitaient au point de permettre aux hommes au pouvoir de gouverner despotiquement.

Sans tenter d'analyser ici le jeu des forces en conflit qui amenaient au gouvernement une coalition de partis minoritaires, ou qui provoquaient la chute d'un ministère jouissant de l'appui de la majorité de la nation, il suffira de

rappeler que le parti au pouvoir, quel qu'il fût, imposait sa volonté par la force, et n'hésitait pas à user de l'arbitraire pour réprimer une opposition devenue trop menaçante. Il faut pourtant souligner que ce mépris des droits démocratiques ne tient pas, comme on le croit trop souvent, à une prédilection de la psychologie orientale pour la forme absolue d'autorité. Les peuples d'Europe occidentale étaient-ils foncièrement anti-démocratiques parce qu'ils subirent pendant des siècles l'esclavagisme imposé par les Romains, et ensuite l'absolutisme de leurs rois ? Sans doute, un régime anti-démocratique s'efforce d'imposer une idéologie qui le rendra acceptable aux masses ; mais cette idéologie, de même que le régime qui l'impose, sont issus, en définitive, des conditions sociales existantes et du développement historique antérieur, et sont condamnés à disparaître dès l'instant où ces conditions se transforment. En Égypte, ne l'oublions pas, non seulement les conditions de l'indépendance n'étaient pas réalisées, mais les forces sociales ayant intérêt à un régime démocratique n'avaient pas encore atteint un développement suffisant pour imposer aux gouvernants le respect des principes garantis par la constitution.

Il est d'ailleurs faux de prétendre que le peuple d'Égypte, pour avoir subi la domination étrangère depuis des siècles, est incapable d'exercer et même de comprendre la pratique démocratique. Si depuis l'occupation britannique et, ensuite, depuis l'adoption d'une constitution parlementaire, les principes démocratiques n'ont jamais été pleinement observés par les autorités, et si le peuple n'a pas créé des organisations assez puissantes pour empêcher les abus de pouvoir, les causes de ces carences ne doivent pas être recherchées dans le caractère populaire égyptien, comme ont tendance à le faire les milieux européens d'Égypte. Si, au cours des cinquante dernières années, et en dehors de cas isolés, on a rarement assisté à des manifestations d'inspiration nettement démocratique, il faut en chercher les raisons dans les méthodes de l'impérialisme. La technique de la puissance occupante de gouverner par l'intermédiaire de personnalités nationales plaçait celles-ci dans une situation fort glissante. Pour accéder au pouvoir, elles devaient infailliblement consentir à toutes sortes de compromissions. La porte était ainsi ouverte à une corruption envahissante qui gagnait tous les échelons de l'appareil administratif, se répandait dans tous les domaines de la vie gouvernementale et se communiquait aux membres d'une *intelligentsia* encore numériquement faible. L'avancement qui s'offrait à ces derniers sur la voie des compromissions, les détournait, au bout d'un certain temps, des idéaux de libération et de démocratie qu'ils s'étaient engagés à servir, et provoquait la démoralisation des masses qui leur avaient prêté confiance pour n'en récolter chaque fois que des déceptions. Cette démoralisation est une des raisons pour lesquelles l'Égypte devait être si souvent la scène d'attentats et de complots fomentés par des groupements terroristes, forme exaspérée de lutte politique qui trahit la perte de confiance dans la lutte organisée, conduite avec patience et persévérance.

Un tel état de démoralisation était déjà discernable bien avant la dernière guerre. Si, à cette époque, le climat politique n'était pas aussi chargé et électrisé qu'après 1945, c'est, d'une part, parce que les relations anglo-égyptiennes s'étaient embourbées dans la voie d'interminables négociations (conclues en 1936), et, d'autre part, parce que les rapports de force entre États n'étaient pas mis en question avec violence, comme ils le furent après 1945. Mais même pendant cette période relativement calme de l'avant-guerre, les tendances terroristes exerçaient un attrait certain, renforcé d'ailleurs par l'exemple des régimes fascistes d'Allemagne et d'Italie. En revanche, si après la guerre les attentats et les actes de terrorisme devaient se multiplier, un courant positif et constructif commençait à se manifester parmi la jeunesse à la suite des exemples de la résistance que les peuples vaincus avaient opposée avec succès aux occupants nazis. La défaite finale et catastrophique de cette forme insurpassée d'oppression nationale que fut l'hitlérisme ne pouvait manquer de servir de leçon salutaire aux aspirants fascistes égyptiens. Un grand nombre des militants les plus actifs du Parti de la Jeune Égypte, fondé avant la guerre et s'inspirant ouvertement de l'exemple de Hitler en Allemagne, de Mussolini en Italie, et de Sir Oswald Mosley en Angleterre, quittaient ce parti, entraînant avec eux leurs camarades, et en prenant, selon les différents cas, des positions libérales ou nettement socialistes. Ce processus finit par pousser contre son gré le chef du parti, Ahmed Hussein, dans la même voie, et l'obligea par la suite à modifier sa plate-forme politique (mais non ses procédés) et à nommer son parti « Parti Socialiste Égyptien » afin de se mettre au pas avec les nouvelles tendances qui se répandaient, et d'arrêter les défections dans les rangs de son groupement.

La marche victorieuse des Alliés après la débâcle nazie à Stalingrad souleva une vague d'enthousiasme. Les événements de la guerre avaient pris un tournant décisif, et l'on vivait des heures historiques. Ceux qui s'étaient laissés prendre à la démagogie fasciste et au dénigrement systématique des institutions démocratiques revenaient discrètement sur leurs positions. Ils constataient qu'après tout la démocratie n'était pas un vain mot, malgré ses défauts et ses équivoques. Moins spectaculaire dans son aspect civil que l'apparat resplendissant des dictatures bruyantes, elle offrait la preuve qu'en puisant ses forces dans les masses populaires elle en tirait une puissance accrue. Il fallait donc se tourner vers les masses, les éduquer, leur inculquer une conscience sociale, leur donner confiance en leur rôle créateur. Et l'on assista, vers les années 1943-45, à l'apparition d'une multitude de petits groupes d'intellectuels de toutes les tendances, allant du républicanisme le plus modéré à la gauche extrême, qui se constituaient pour étudier les conditions du pays sur une base scientifique, pour débattre et préciser leurs opinions, pour discuter de l'avenir national, pour, enfin, parvenir à se tracer une politique à suivre, libérée et de l'influence des anciens partis en faillite, et du fanatisme et de l'obscurantisme qui animaient certaines organisations rétrogrades.

Au début, ces petits groupes n'étaient que des réunions amicales amorcées au hasard de rencontres fortuites, de sorties en commun, de visites improvisées, où l'on parlait de tout, mais où l'on se passionnait surtout pour les discussions politiques. Graduellement, ces réunions acquirent une certaine régularité : on se séparait pour se revoir à une date fixée et reprendre la discussion. Le caractère superficiel de ces rencontres céda le pas à quelque chose de plus sérieux, et, en fin de compte, après avoir parlé il fallait bien passer à l'action. Mais que faire ? Ces jeunes gens d'avant-garde, très conscients du retard de leur pays, étaient suffisamment éclairés pour ne pas se laisser choir dans un complexe d'infériorité, pour ne pas se replier sur eux-mêmes ni s'abriter contre les influences progressistes du dehors en les dénigrant systématiquement au profit d'une conception et d'un style de vie dépassés.

À la faveur, d'une part de la régénérescence des principes démocratiques, d'autre part de l'extrême faiblesse numérique de ces groupes, qui leur permit de passer inaperçus des autorités policières, étudiants et intellectuels purent se constituer en petits noyaux plus ou moins organisés, et discuter librement sans s'attirer les foudres des pouvoirs publics pour lesquels tout ce qui se faisait en dehors d'eux était fait nécessairement contre eux (réaction normale d'une mauvaise conscience). Dans les années 1945-46, le pouvoir était entre les mains des partis minoritaires, généralement détestés et considérés comme les moins aptes à défendre les revendications nationales. Ne jouissant d'aucun soutien populaire, ils ne pouvaient se maintenir au pouvoir qu'en faisant violence aux libertés démocratiques qu'ils se targuaient de défendre. Les critiques qui, dans les petits cercles de libre discussion, s'élevaient contre les dirigeants de la politique égyptienne, devaient inévitablement être de plus en plus pertinentes et de plus en plus âpres. Au début, ces groupements étaient dédaigneusement ignorés en raison de l'absence de personnalités éminentes dans leurs rangs ; mais bientôt l'activité intense qu'ils déployaient réussit à créer un courant nouveau dans l'opinion publique. La répression ne tarda pas à venir : surveillance d'abord, vexations administratives et policières ensuite, puis perquisitions, arrestations préventives etc., et, enfin, internement des éléments les plus actifs et fermeture des clubs et des comités rédactionnels de ces groupements. En 1946, Sedky pacha, « l'homme fort » par excellence, qui venait de remplacer Nocrachi pacha, mena une offensive de grand style contre l'opposition wafdiste en prenant pour prétexte les activités de ces petits groupements auxquels le Wafd aurait été mêlé. Les groupements furent dissous, un certain nombre de revues et de journaux suspendus, y compris les organes les plus militants de la presse wafdiste. Cette offensive, avec les mesures répressives qui l'accompagnèrent, créa une diversion et permit, en paralysant l'opposition, de consolider temporairement la position du gouvernement. Deux ans plus tard devait éclater la guerre avec Israël qui, à son tour,

était destinée à préparer l'entrée de l'armée dans l'arène politique et la chute de la monarchie en 1952.

7 - Rapports avec les autres couches sociales - avec les étrangers

[Retour à la table des matières](#)

La grande masse des étudiants universitaires et des intellectuels appartenant à la petite bourgeoisie rurale et urbaine, avait naturellement les mêmes rapports avec le reste de la population que la classe dont ils étaient issus, sauf en ce qui concerne la classe ouvrière. Une bonne part de la démagogie des partis politiques était adressée à celle-ci pour s'attirer sa sympathie et gagner son appui ; mais un des premiers à faire le compte du rôle social et politique qu'elle serait appelée à jouer à l'avenir, fut un membre de la famille royale, le nabil Abbas Halim. D'une part, en raison de son origine sociale, d'autre part à cause de ses manières quelque peu excentriques, il ne fut jamais pris au sérieux, et pendant longtemps il fut considéré comme un « original ». Au cours des années 1945-46, les idées d'avant-garde, comme nous l'avons vu, avaient fait du chemin parmi les intellectuels. La classe ouvrière commençait à revêtir une importance nouvelle à leurs yeux. Pour eux, qu'ils fussent libéraux, démocrates ou socialistes, il n'était plus question d'ignorer ou de sous-estimer le rôle de la classe ouvrière dans la détermination de l'avenir du pays. Ceci les poussa tout naturellement à étudier et à suivre de près les questions ouvrières, à faire de réels efforts pour surmonter les obstacles qui les séparaient des ouvriers, à se rapprocher d'eux autant que possible afin de faire cause commune avec eux dans leur opposition à la politique gouvernementale.

Nous avons signalé plus haut que la répression sévissant en même temps contre les étudiants et contre les ouvriers fut un des facteurs immédiats les plus importants de leur union. Cette union devait être formellement consacrée par la constitution d'un Comité Mixte d'Étudiants et d'Ouvriers en 1945-46, comité qui se chargea de coordonner et de diriger l'agitation et les manifestations publiques des étudiants et des ouvriers. Ce comité, soustrait à l'influence directe des partis politiques, eut un immense succès, bien que relativement de courte durée. La pénétration des étudiants dans la classe ouvrière,

malgré les vexations des autorités, eut un tel succès que le gouvernement fut amené à encourager les Frères Musulmans à déployer une activité similaire auprès des ouvriers afin de contrebalancer l'influence du Comité.

Pour les raisons décrites plus haut, les rapports entre les intellectuels égyptiens et les étrangers étaient presque inexistantes. Si, en raison de leurs activités industrielles et commerciales, les grandes communautés étrangères établies en Égypte entraient en contact avec la population égyptienne, ce contact ne sortait guère du cadre de ces activités. En dehors de ces rapports d'affaires, Égyptiens et étrangers ne se rencontraient pas. Par conséquent, il ne pouvait y avoir de contacts entre intellectuels et étudiants égyptiens d'une part, et Européens ou étrangers de l'autre, exception faite d'une poignée d'intellectuels étrangers s'intéressant activement à l'évolution du pays. De leur côté, les diverses communautés étrangères étaient isolées l'une de l'autre, et repliées sur elles-mêmes. À l'intérieur de chaque communauté, il existait une vie sociale assez intense, bien plus intense probablement que dans leurs pays d'origine. Mais ces barrières que les étrangers érigeaient entre eux n'étaient en rien comparables à celles qui les séparaient des Égyptiens.

Sans nous livrer à une analyse détaillée de cet état de choses, nous pouvons dire qu'il était dû, en définitive, à deux raisons principales. En premier lieu, les étrangers manifestaient pour la population indigène un mépris qu'ils ne se donnaient pas la peine de cacher (il serait même plus exact de dire qu'ils se faisaient un devoir de l'afficher, comme pour hausser leur propre prestige). Ce mépris n'était pas nouveau, mais au fur et à mesure que l'instruction se répandait parmi les Égyptiens, il leur devenait de plus en plus difficile de le tolérer. Il provoqua tout naturellement un sentiment d'animosité dans la population ; mais ce sentiment, bien que justifié, ne se manifestait qu'en de rares occasions. L'accusation de xénophobie, dont la population était continuellement l'objet, était donc profondément injuste. Bien au contraire, la population égyptienne dans son ensemble s'est montrée extraordinairement courtoise, hospitalière et amicale envers ceux qu'elle appelait ses « hôtes étrangers », au point que cette courtoisie était souvent incomprise par ces derniers qui y voyaient un signe de servilisme justifiant le mépris ! Cette courtoisie et la franche cordialité qui l'accompagne ne se rencontrent pas en Occident. Les étrangers en Égypte n'ont pas manqué d'acquérir ces qualités, inhérentes en quelque sorte à la physionomie sociale du pays dont ils étaient les hôtes, au point d'en remarquer l'absence chez leurs concitoyens à leur retour dans leur pays d'origine. Même dans les périodes de troubles et d'agitation anti-britannique, la population égyptienne (à part certains milieux) s'est rarement dressée contre les étrangers vivant sur son sol, bien que ces derniers ne se soient pratiquement jamais rangés du côté où se trouvaient les intérêts nationaux égyptiens.

La seconde raison de l'absence de contact social entre Égyptiens et étrangers provenait de leurs mœurs différentes. La ségrégation sexuelle dans la vie sociale égyptienne créait un obstacle insurmontable à un mélange intime de populations d'origines différentes qui pourtant se côtoyaient quotidiennement. La jeunesse intellectuelle égyptienne a beaucoup souffert de cette séparation des sexes - plus qu'elle ne s'en est jamais doutée - et bien que l'émancipation de la femme ait marqué un pas décisif avec l'abolition du port du voile au lendemain de la première guerre mondiale, ce n'est qu'à la suite des grands changements sociaux survenus un quart de siècle plus tard, et de la participation croissante de l'élément féminin aux divers domaines de la vie publique, que cette séparation a commencé à disparaître.

8 - Les loisirs de la jeunesse intellectuelle

[Retour à la table des matières](#)

Les distractions et les moyens de divertissement de la jeunesse intellectuelle offrent peu de variété. Nous avons signalé leur absence, au début de cette étude, en faisant remarquer que, dans le sens qu'on a l'habitude de donner au mot « jeunesse » en Occident, on pouvait dire qu'il n'existait pas de jeunesse en Égypte. En effet, à part quelques groupements sportifs, il n'existe pas de divertissements organisés pour la jeunesse égyptienne. Les jeunes gens doivent improviser eux-mêmes leurs propres distractions. En pratique, celles-ci se réduisent, dans les villes, à la fréquentation des salles de cinéma, à des réunions amicales « chez soi », aux promenades du soir dans les rues illuminées du Caire ou d'Alexandrie.

Le cinéma, il faut le dire, constitue une très grande ressource. Les Égyptiens sont des « couche-tard » en raison de la latitude géographique du pays. En Égypte, on déjeune entre 13 et 14 heures. On dîne vers 20h.30 heures ou 21 heures. Les cinémas n'offrent pas de spectacles permanents, mais tiennent trois séances par jour, la « soirée » commençant à 21 h. 30. Après l'interruption de midi, la journée de travail se termine généralement vers 18h.30. La question que deux camarades se rencontrant pendant la journée se poseront, sera : « Où veilles-tu ce soir ? », c'est-à-dire, entre 21 heures et minuit ou une heure. Ces habitudes sont imposées par les grandes chaleurs de l'été. Pendant la longue saison chaude, les bureaux gouvernementaux ferment

à partir de 14 heures. On déjeune très tard, la vie commerciale est considérablement ralentie, et si elle reprend l'après-midi, c'est à partir de 16 heures. Tout le monde se voit contraint de faire la sieste après le repas de « midi », et les heures de sommeil ainsi gagnées pendant le jour prolongent les veillées nocturnes où l'on jouit d'une fraîcheur réparatrice. En été, on a l'habitude de se coucher entre 1 et 2 heures du matin.

Ces détails, apparemment insignifiants, ont pourtant leur importance parce qu'ils déterminent le caractère des loisirs, non seulement de la jeunesse mais de l'ensemble des habitants, Égyptiens aussi bien qu'étrangers. Avec ses salles « air-conditionnées » qui offrent une atmosphère plaisante, le cinéma en est le grand bénéficiaire, et il constitue la principale distraction de tout le monde. Les prix étant à la portée des bourses modestes, il arrive qu'un grand nombre de jeunes Égyptiens aillent au cinéma jusqu'à trois fois par semaine. Nous devons insister ici sur la très grande place qu'occupe le cinéma - et non pas la cinéma égyptien, mais bien le cinéma étranger - dans la vie de la jeunesse, et de plus en plus dans celle de la population citadine. Son influence, nous en sommes convaincus, a énormément contribué à familiariser les Égyptiens avec l'idéologie et le mode de vie occidentaux, et s'il leur a en même temps faussé les idées en présentant certains aspects particuliers et déformés de l'Occident, il n'en demeure pas moins vrai qu'il représente un moyen direct pour faciliter la compréhension du monde qui s'étend au delà de leurs frontières.

Le plus souvent, toutefois, les jeunes cherchent à se distraire dans la compagnie les uns des autres. Le soir ils se rencontrent chez l'un d'entre eux pour bavarder autour d'une tasse de café, ou bien ils se promènent par petits groupes dans les principales artères de la capitale ou au bord du Nil. Ces réunions continuelles favorisent tout naturellement les discussions, et il n'a pas échappé à certains milieux que l'engouement pour le cinéma était un dérivatif « utile » et à encourager dans le dessein de détourner la jeunesse des passions politiques.

Le cinéma égyptien, en dépit de son développement, exerce assez peu d'attrait sur la jeunesse instruite, qui le trouve en général inférieur à la production américaine ou européenne. Les films italiens et certains films français ont connu un vif succès pour leur réalisme, et ont fait baisser la cote des productions d'Hollywood, qui, jusque vers la fin de la guerre, étaient considérées comme le dernier mot de l'art cinématographique. Si la production égyptienne a connu un grand essor, sa clientèle se recrute surtout parmi ceux qui jusque là avaient fréquenté rarement les cinémas, et qui ne sont plus de première jeunesse ¹.

¹ D'après Ch. Issawi, écrivant en 1954, « le nombre de cinémas en Égypte en 1951 était de 260, avec une capacité totale de 255,000 personnes. Ceci témoigne d'une augmentation sensible par rapport à 1949, où les chiffres correspondants étaient de 194 et 190,000. Près de 20% du temps de projection est consacré aux films égyptiens, 55% aux films

La jeunesse intellectuelle d'Égypte

IV

Psychologie de l'intellectuel d'après-guerre

[Retour à la table des matières](#)

L'observateur occidental qui se penche sur la jeunesse intellectuelle égyptienne d'après-guerre est en général perplexe devant ses réactions. L'image fixe et statique qu'il se fait normalement de l'Oriental, ou de l'Égyptien, formée d'après ses lectures diverses et des contacts passagers, est celle en général du personnage que l'Occident a eu le temps et le loisir d'observer et d'étudier entre les années 1918 et 1939. Mais cette observation et cette étude ont-elles rendu l'Oriental, l'Égyptien en particulier, plus compréhensible à

américains et 25% aux films anglais, français et italiens. Des 450 films importés en 1950, 405 étaient américains ou anglais, et 40 français ou italiens. 80% des cinémas ne projettent que des films égyptiens » (op. cit., p. 189). Que 20% du temps de projection soit consacré aux films égyptiens, tandis que 80% des salles de cinémas ne projettent que des films égyptiens, s'explique du fait que les films étrangers sont projetés surtout dans les grandes villes comme le Caire, Alexandrie et Port-Saïd, où les cinémas sont beaucoup plus vastes que dans le reste du pays, et où se tiennent trois séances au moins par jour. Les films arabes sont aussi projetés dans certaines grandes salles du Caire et d'Alexandrie, mais un grand nombre de petits cinémas ont ouvert leurs portes dans les petites villes de province où ils tiennent une ou deux séances par jour. Souvent, ces séances ne sont pas quotidiennes, et un très grand nombre de cinémas (les cinémas à ciel ouvert) sont fermés en hiver.

l'Occidental ? Dans un article fort intéressant, *L'Islam et l'Occident*, François Bonjean a souligné avec force l'existence des « Causes d'Incompréhension » entre l'Occident et l'Orient : ¹ en venant en contact avec l'Orient, l'Occidental chercherait, et naturellement trouverait, ce qui, confirmant son point de vue sur l'Orient, le satisferait ; mais l'incompréhension n'en demeurerait pas moins réelle ².

Devant le comportement de la jeunesse d'après-guerre, cette incompréhension doit se faire encore plus profonde. Et pourtant la psychologie, la mentalité, le comportement de l'Arabe ou de l'Égyptien d'aujourd'hui ne sont en rien plus énigmatiques, plus impénétrables que la psychologie, la mentalité, le comportement de l'Occidental. Dans les deux cas, on se trouve devant le produit d'un développement historique connaissable, et dans les deux cas il faut joindre à l'observation directe l'analyse de ce développement.

À notre époque, la différence de mentalité entre l'Orient et l'Occident répond à une différence dans leur évolution économique. Le monde occidental a accompli sa révolution capitaliste grâce à ses propres forces, par son développement interne. Il a dû élaborer, par ses propres efforts, l'idéologie nécessaire à l'accomplissement de cette révolution matérielle, et la faire triompher sur l'idéologie féodale qui a dominé le Moyen Age.

En Orient, par contre, la révolution capitaliste a été introduite du de hors ³. Dans la mesure où les rapports économiques et le développement de l'industrie ont supplanté les anciens rapports féodaux, ils ont favorisé le triomphe de l'idéologie capitaliste, de la mentalité occidentale importée d'Europe avec les machines et les capitaux européens. Par la force des choses, l'Orient se trouvera dispensé de l'effort pénible et laborieux de se donner une nouvelle idéologie, puisque celle-ci lui sera servie toute prête. Cette différence historique entre l'avènement du capitalisme en Occident et en pays d'Orient entraînera d'autres. Du fait que l'économie capitaliste et la mentalité qui l'accompagne n'auront pas été élaborées par le développement interne des pays du Moyen-Orient, que ces pays n'auront pas vécu subjectivement une révolution capitaliste entièrement conçue et élaborée dans leur sein, cette révolution, bien qu'ils l'aient réellement subie, aura beaucoup plus de peine à oblitérer les vestiges matériels et idéologiques du passé. Des survivances d'un passé révolu persisteront avec vigueur dans toutes les couches de la population, dans leur vie matérielle, dans leurs coutumes, dans leurs habitudes, dans leurs mœurs, dans leur caractère et leur manière de penser. Elles persisteront non seulement

¹ *Cahiers du Sud*, 1947.

² *Op. cit.*, p. 63.

³ « Les nouvelles méthodes ont été en un sens surimposées du dehors ; elles n'ont pas jailli d'habitudes intérieures, lentement et graduellement édifiées par des générations qui auraient vécu l'évolution de ces nouveaux modes de pensée » (H. A. R. Gibb, *op. cit.*, p. 91).

dans les couches les plus arriérées, mais aussi chez les intellectuels d'avant-garde qui en seront conscients. Elles donneront à l'Orient (et à l'Égypte en particulier) cette physionomie empreinte d'anachronisme qui ne manque jamais de frapper le visiteur occidental par ses contrastes ahurissants.

Le fait que la révolution capitaliste a été introduite du dehors, explique la rapidité et l'irrégularité avec lesquelles elle s'est accomplie en Égypte. Les nouvelles techniques et les nouveaux procédés capitalistes se sont superposés aux anciens rapports de production et d'échange en les évinçant progressivement, mais sans les oblitérer tout à fait, de sorte que ces derniers persisteront dans tous les domaines de l'économie bien plus vigoureusement que les survivances féodales en Europe. On comprendra donc que dans le domaine idéologique (où les survivances du passé sont les plus tenaces) les habitudes de pensée héritées du passé se soient maintenues encore plus obstinément et aient opposé une longue et sourde résistance à la manière de penser occidentale, individualisée et « rationalisée », si l'on peut dire, par l'organisation industrielle de l'économie capitaliste.

Pour l'Orient, pour l'Égyptien, bien plus que pour l'Occidental, le passé est encore vivant dans les coutumes, la façon de vivre, la façon de penser. Nous avons parlé plus haut des trois étapes, plus ou moins distinctes, que l'Égypte aurait connues dans son évolution récente, et dont chacune a été caractérisée par une psychologie propre. Or, dans l'Égypte contemporaine, ces trois psychologies ont chacune ses représentants dans le peuple, qui se côtoient quotidiennement. Nous disons trois dans un effort de schématisation nécessaire pour classifier les nuances idéologiques qui vont des conservateurs enragés aux intellectuels les plus avancés. Selon le milieu que l'on fréquente et la distance qui sépare ce milieu des deux extrêmes idéologiques, on rencontrera la psychologie qui lui correspond. Tous ces milieux sont familiers aux intellectuels avancés, qui se mouvront avec aisance d'une ambiance à l'autre sans même s'apercevoir des contrastes et des incompatibilités qui les séparent, car tous ces milieux qui s'entrecroisent et s'interpénètrent constituent « leur » milieu naturel.

Au mois de Ramadan, les veillées s'allongent tard dans la nuit et atteignent parfois le petit matin. Dans divers quartiers de la capitale, les habitants se rassemblent pour écouter un azhariste réciter le Coran. La chose la plus naturelle au monde pour un groupe de jeunes intellectuels est d'assister à un film américain de jazz, et de se joindre tout de suite après à une assemblée de fidèles écoutant le Coran dans le plus grand silence. Ils apprécieront, tout aussi bien que les plus fervents des croyants, la cadence et la sonorité de la diction, ils suivront en silence et avec attention la récitation des versets qu'ils connaissent par cœur, et se prononceront sur la technique et la qualité de la voix de l'azhariste avec la même sévérité que les plus orthodoxes de l'assistance. Le film de jazz fait partie de la vie quotidienne aussi bien que les

discussions sur les thèmes coraniques. En Occident, le public venu à une conférence rationaliste ira aussi écouter une musique religieuse du 16^e siècle ; mais alors qu'en Occident ce qui vient du passé est perçu dans sa perspective historique, en Orient ce n'est pas le présent qui tourne ses regards vers le passé, mais le passé qui se prolonge dans le présent et en fait partie intégrante et vivante. La psychologie de l'intellectuel égyptien est ainsi un composé de plusieurs niveaux historiques à travers lesquels son moi se déplace. Les contradictions entre les standards moraux, esthétiques ou intellectuels, correspondant à ces différents niveaux historiques, lui susciteront des difficultés subjectives, créeront un état de tension permanent et donneront à son comportement le caractère, fougueux, irrationnel, imprévisible qui ne cesse de déconcerter l'observateur occidental à la mentalité plus disciplinée, habitué à ranger ses impressions dans des catégories bien définies.

Ce qui rend l'Oriental encore plus difficile à comprendre, c'est le fait que dans ses rapports personnels avec l'Occidental - rapports qui, on pourrait croire, devraient faciliter la compréhension de l'un par l'autre - il se présente involontairement autre qu'il n'est réellement (l'Occidental aussi, d'ailleurs). S'imaginant à sa manière la conception que l'Occidental se fait des peuples d'Orient, il s'attend à rencontrer à l'égard ce qui touche l'Orient du mépris, ouvert ou caché. Si notre Égyptien est un conservateur de la vieille école, il fera valoir par mille insinuations la supériorité de ses traditions, faisant écho au ton naguère adopté par Gamal el Dine el Afghani. Si, par contre, il est de la génération dont la mentalité s'est formée entre les deux guerres, il acceptera implicitement les mesures et les standards de son interlocuteur, mais s'efforcera de le convaincre, d'une manière toutefois indirecte, que d'après ces normes, l'Égyptien a été mal compris et calomnié, et qu'il n'est pas tel que l'Occidental le croit être. C'est là le personnage « apologétique » que l'Occidental aura rencontré le plus souvent, et qu'il considérera comme souffrant d'un complexe d'infériorité¹. Enfin, si notre interlocuteur appartient à la nouvelle génération d'intellectuels, nous l'entendrons mettre en question sans ambages les normes d'après lesquelles l'Occident se permet de juger l'Orient.

Cependant, même une analyse exhaustive de ce qui différencie la mentalité de l'Oriental de celle de l'Occidental n'épuise pas la question de tout ce qui les sépare. En dehors du conditionnement intellectuel, il faut tenir compte de l'aspect affectif, de la personnalité, du tempérament, du caractère. Une certaine nonchalance, un laisser-aller, une absence d'initiative, un contentement de soi tirent l'Oriental en arrière. L'effort soutenu pour atteindre un but éloigné, l'amour de l'ordre, de la symétrie, de l'organisation, de l'exactitude et de la précision dans les actes et dans les idées, de l'expérimentation et de la

¹ C'est aussi le personnage auquel s'appliquent les paroles suivantes de François Bonjean : «... des hommes qui s'estiment à l'avant-garde de leur temps et de leur pays sont gênés vis-à-vis de l'Européen, par tout ce qui risque d'apparaître à celui-ci comme entaché de superstition ou de primitivité » (op. cit., p. 40).

recherche physique et mécanique, de la perfection et du « fini » dans le travail, de l'esthétique dans la vie pratique, lui font encore défaut. La ponctualité, le sens de la valeur du temps lui manquent totalement. En revanche, beaucoup moins individualisé que l'Occidental, moins guindé que lui, ses rapports avec ses semblables sont plus faciles, plus humains, plus détendus, plus amicaux, plus spontanés, plus ouverts. Il a plus de libéralité dans ses gestes, plus de chaleur, plus de sociabilité. L'être économique n'existe pas pour lui. Certes, il désire l'argent et la fortune tout aussi ardemment sinon plus que l'Occidental, mais il ne connaît pas l'économie, l'épargne pour les mauvais jours ou la vieillesse. Les intellectuels qui touchent un salaire ont vite fait de dépenser ce qui leur en reste une fois remboursées les dettes du mois écoulé, et ils s'endettent de nouveau à partir de la moitié du mois.

Ces différences de caractère tiennent aux mêmes raisons que nous avons indiquées plus haut. L'Occidental a acquis le comportement qui répond à sa civilisation capitaliste. L'Oriental qui a reçu les institutions capitalistes du dehors conserve un comportement conditionné par le passé rural et féodal de son pays, encore plus difficile à modifier que les idées et la manière de penser.

Dans l'évolution du capitalisme européen, le sentiment de culpabilité entretenu par la doctrine chrétienne, a fourni le « ferment spirituel » qui semble avoir manqué à l'Orient¹. Ce sentiment n'a jamais été aussi puissant en Europe qu'à l'époque du capitalisme naissant, atteignant à un véritable paroxysme avec le puritanisme anglo-saxon². Le sens de culpabilité qui, pour assurer le salut de l'âme, péchait dans son essence, exaltait l'austérité, le mépris des plaisirs charnels, l'abnégation, l'inflexibilité de caractère, la fidélité absolue aux principes établis, la force de volonté, la discipline intérieure et la mortification de la chair, développait du même coup les traits psychologiques nécessaires à assurer le triomphe de la nouvelle société en gestation³. Les pays où le capitalisme se développa rapidement adoptèrent le protestantisme, dont le contenu idéologique servait le mieux l'évolution économique⁴.

¹ Plus exactement l'Orient sunnite. On ne peut dire que ce « ferment spirituel » ait manqué de la même manière chez les chi'ites, comme l'atteste le développement de la mystique parmi eux.

² « Tel l'homme qui s'efforce, par une activité ne connaissant aucun répit, d'exorciser le démon qui le hante, de même le Puritain, dans l'effort de sauver son âme, met en action toutes les puissances du ciel et de la terre. Par la seule énergie de son esprit, il se recrée, non seulement son caractère, ses habitudes, sa façon de vivre, mais tout aussi bien, famille, église, industrie, cité, institutions politiques et ordre social » (R. H. Tawney, *Religion and the Rise of Capitalism*, New York, 1952, p. 199).

³ Pour le Puritain, « Les vertus cardinales sont celles précisément qui trouvent dans les rouages ardues de l'industrie et du commerce leur expression la plus naturelle » (R. H. Tawney, *op. cit.*, p. 251).

⁴ Dans les pays où l'essor du capitalisme ne connut pas un développement aussi intense au rapide, le catholicisme se maintint ; mais les demandes idéologiques du capitalisme affaiblirent considérablement l'éthique catholique. « L'action anti-capitaliste de l'Église qui fut très intense aux 15^e et 16^e siècles était encore... en plein essor au 18^e siècle ; néanmoins on ne peut dire qu'elle fut couronnée de succès ... Les forces du capitalisme

En pays d'Islam, l'avènement du capitalisme n'a pas entraîné une scission religieuse comparable à celle que produisit la Réforme en Europe. « Les bases théologiques fondamentales de l'Islam », comme le fait observer Mahmoud Hassan el Zayat, représentant de l'Égypte à la Cinquième Conférence Annuelle sur les affaires du Moyen-Orient, tenue en 1951, « sont peu nombreuses. Être musulman signifie croire et proclamer qu'il n'existe qu'un seul Dieu, et que la parole de Dieu à l'adresse de l'humanité a été interprétée par son porte-parole, Mohammed. Les sectes sunnites et chiites doivent leur origine à des différends d'ordre politique et non pas théologiques. »¹ Après avoir reconnu l'influence des pensées iranienne, hellénique et chrétienne sur la pensée islamique, il ajoute : « Cependant, on peut dire que les quelques principes fondamentaux de l'Islam n'ont pas été sujets à une révolution ou à une évolution d'importance, provoquées par l'influence laïque occidentale, ou par toute autre influence occidentale. » Sans nécessairement partager ce point de vue, il faut reconnaître que l'histoire de l'Islam n'a rien connu de comparable aux querelles et aux controverses qui secouèrent la chrétienté au cours du Moyen Âge. « L'Orient », observe François Bonjean, « pourrait se définir, dans son ensemble, le continent du Rite. » En tout cas, la simplicité inhérente à la doctrine musulmane a eu pour effet d'épargner aux intellectuels les problèmes de doctrine angoissants qu'imposent aux catholiques et aux protestants leurs scrupules religieux. Comme le dit très justement Ch. Issawi, « la prédestination, le rejet de la doctrine affirmant que l'homme est pécheur par son essence, et l'opinion que Dieu ne peut vouloir la souffrance de ses élus, ont libéré les Musulmans de toute tendance morbide à un degré remarquable », mais les ont en même temps « privés d'un puissant ferment spirituel »².

Des observations similaires ont été faites par d'autres auteurs. « On ne sait pas généralement que les Musulmans nient tout péché originel »,³ écrivait S. M. Zwemer en 1915, et G. E. von Grunebaum fait remarquer en 1955 que « jusqu'à ce jour, la conception du Dieu qui souffre, de même que les conceptions complémentaires du péché originel et de la rédemption du péché, sont demeurées étrangères à l'Islam au point d'être inintelligibles »⁴. « L'Islam », déclare Abbas el Accad, « ne reconnaît pas la doctrine de la transmission du

finirent par l'emporter et les nouvelles idées transformèrent la société. À partir de ce moment - entre le 18^e siècle et les débuts du 19^e - l'influence de l'éthique catholique s'affaiblit considérablement... », (A. Fanfani, *Catholicism, Protestantism and Capitalism*, trad. de l'italien, London, 1938, p. 145).

¹ Dans *Islam and the Modern World* (Washington, 1951).

² Ch. Issawi, *Egypt at Mid-Century* (London 1954), p. 14. « L'angoisse, on le sait, n'a jamais été au centre brûlant de cette foi, elle ne lui a jamais conféré son dynamisme comme elle l'a fait au monde chrétien » (J. et S. Lacouture, *l'Égypte en Mouvement*, Paris, 1956, p. 411).

³ S. M. Zwemer, *Childhood in the Moslem World* (New York, 1915), p. 115.

⁴ Op. cit., p. 3.

péché à l'homme avant sa naissance »¹. Or cette absence du sens de culpabilité - car c'est bien de cela qu'il s'agit - se trouve à la base de ce qu'on appelle, en donnant à ce mot un sens péjoratif, la mentalité orientale. Les traits de caractère que l'on considère comme typiquement orientaux, la résignation, la spiritualité contemplative, la soumission et l'abandon à la destinée, sont dus, plus qu'aux enseignements de l'Islam (qui peuvent leur être tout à fait opposés) aux conditions matérielles de la société féodale qui a dominé l'Orient arabe pendant des siècles, et à l'absence du sens de culpabilité qu'on rencontre dans la chrétienté.

Ce sentiment de culpabilité qui place l'homme devant ses responsabilités morales, devient sous le capitalisme l'aiguillon qui accélère son individualisation et le pousse à se surpasser. Il fournit le « ferment spirituel » qui manque au caractère oriental, et auquel se substitue à l'heure actuelle l'intensité du sentiment national.

Quoi qu'il en soit, le caractère de l'Égyptien gardera pendant longtemps encore l'empreinte du passé ; et il est souhaitable non seulement qu'il en conserve toujours certains aspects, mais qu'il puisse les valoriser à l'heure de son épanouissement national pour son bonheur propre et pour le profit des autres. Certains de ces aspects d'ailleurs le distinguent autant de ses voisins des pays arabes que des Occidentaux. Ils découlent de ses rapports directs avec son habitat si particulier, et l'on est en droit de penser que, comme ils ont survécu aux envahisseurs arabes, ottomans et britanniques, ils survivront aux bouleversements du présent et aux transformations sociales à venir.

Cet héritage du passé est essentiellement celui du lien qui retient l'homme à la terre : héritage paysan, féodal, paternaliste, mais aussi celui de la contrainte qui lui a jusqu'ici bouché toutes les perspectives de se sortir de la misère et de l'ignorance où il s'est trouvé englouti. Mais il est soutenu « par une plantureuse volonté de vivre. La dureté économique, la pesée de l'étranger, la contrainte politique, les disgrâces sociales peuvent l'envelopper de toutes parts... »² cette volonté sourde, organique trouvera toujours le moyen de le cuirasser contre les forces qui l'accablent. Insensibilité ? Inconscience ? On l'a dit pour calmer des consciences inquiètes, mais rien ne serait plus faux. L'Égyptien attaché à la terre est endurci : il s'est fait une raison de ses privations, de ses malheurs, de ses souffrances, qui sont des phénomènes naturels comme la crue du Nil et la grossesse des femmes, et qui entrent dans l'ordre

¹ Abbas Mahmoud el Accad, *L'Islam au XXe Siècle* (en arabe) (Le Caire, 1954, p. 30).

« Le Juif et le Chrétien sont voués au rôle d'accusé : Dieu est, en permanence, leur juge. Une constante présomption de faute pèse sur eux, au sein d'un monde infesté par le péché. Un juriste dirait que c'est à eux qu'il incombe de faire la preuve de leur innocence. Et c'est précisément cette permanente soif de rachat, cette angoisse et cette volonté de rédemption qui semblent conférer aux deux univers chrétien et juif le sens de l'effort, le dynamisme et le déséquilibre créateur » (J. et S. Lacouture, op. cit., p. 18).

² Jacques Berque, op. cit., p. 87.

des choses. Sa femme se meurt ?, il aura vite fait de lui trouver une remplaçante. Son fils aussi ?, il l'enterrera et poursuivra sans interruption sa marche quotidienne. La vie est ainsi faite, et à chacun sa part, son « lot » de misère et de joie. Ainsi, si son âme refoule une profonde tristesse qui s'échappe dans ses chansons plaintives, il cherchera l'hilarité bruyante et non simulée dans la compagnie de ses semblables, la force et le réconfort dans l'entraide, le besoin et le devoir de vivre dans la solidarité communautaire. Il sera à la fois impulsif et circonspect, rude et plein de prévenances, agressif et prêt à payer généreusement de sa personne. Ces éléments bruts de la nature paysanne se retrouvent chez l'intellectuel éloigné à peine de la terre par l'intervalle d'une ou de deux générations. Ils se retrouveront considérablement adoucis et atténués par l'ambiance citadine, l'instruction, les préoccupations intellectuelles et abstraites ; mais ils détermineront toutefois son tempérament, ses goûts, ses caprices, ses prédilections. Ils seront renforcés par ses difficultés économiques, morales, sexuelles, ses activités politiques ou culturelles ; mais ils seront « bridés » ¹ à leur tour par une volonté raisonnée et instruite. Par contre, les côtés passifs de cet héritage paysan ne seront surmontés qu'à l'aide de stimulants continuels, et ils transparaîtront toujours à travers son comportement.

Sur ce fond de passé paysan, on comprendra donc la trame de son caractère et certaines ambivalences qui s'y manifestent. Bien qu'en révolte contre son passé, l'intellectuel égyptien tient à ce profond sentiment de famille, ou plutôt d'appartenance gentilice au clan, à la communauté, qui fournit la base de sa sociabilité, et qui au fond constitue le seul vrai refuge des économiquement faibles et socialement opprimés. Aussi, les formules d'expression et de conduite qui resserrent les rapports entre les hommes ont été développées au plus haut point, et tout un système d'étiquette régleme le geste et la parole. La courtoisie, ainsi institutionnalisée, favorise l'indulgence, et, en effet, cette indulgence envers ses semblables est une des caractéristiques frappantes de l'homme. Ses défauts, qui exaspèrent l'Occidental, l'inexactitude, le manque du sens de la valeur du temps, le goût de l'exagération, le laisser-aller, le désordre sont tolérés comme autant de faiblesses profondément humaines. Aimant à l'excès la jovialité confraternelle, l'Égyptien, paysan ou intellectuel, sait mal entretenir la haine avec l'assombrissement intérieur qu'elle comporte. La haine qu'il témoigne envers ceux qu'il considère comme ses ennemis sera une haine abstraite qui ne résistera pas à la chaleur du premier contact personnel, direct et ouvert. Aussi, que de fois n'a-t-il pas fait l'expérience de la duperie et de la trahison à la suite des déclarations d'amitié prodiguées par les seigneurs de la terre ! Non pas qu'il soit naïf ou crédule ; mais il refuse de se laisser aigrir par les déceptions successives, et bien

¹ Ce conflit entre sentiment et raison, entre l'affectif et le rationnel, a été déjà pressenti par la génie de la langue. Le mot '*aql*' en arabe (esprit, raison) vient du verbe '*aqala*', qui signifie attacher, lier, tenir en laisse, brider.

qu'avisé, et sans illusions, il fera volontiers de nouveau confiance, quitte de nouveau à être trahi.

S'il arrive enfin moralement à survivre, c'est que l'intellectuel égyptien, malgré l'âme paysanne, romantique et sentimentale, qu'il promène, est aussi un être endurci par les conditions matérielles de sa vie. Il aura connu, en plus d'un début d'existence rude et impitoyable, des avanies de toutes sortes, les conflits de famille, l'humiliation sociale, la renonciation à une carrière profitable. Mais il restera fidèle à sa vocation politique ou littéraire.

Il peut paraître paradoxal que ces intellectuels d'après-guerre, urbanisés et occidentalisés, orientés vers l'avenir dans leurs actes et leurs pensées, se penchent, dans leurs écrits, sur ce passé dont ils s'efforcent de se « déconditionner », si l'on peut dire. C'est que si, intellectuellement, leur pensée appartient au monde moderne, leur cœur n'a pas oublié le village de leur enfance, et dans la ferme résolution d'aller en avant vers le progrès, ils ne craignent pas de faire vivre sous leur plume, non sans nostalgie toutefois, le passé poussiéreux condamné à disparaître.

La jeunesse intellectuelle d'Égypte

V

La crise de la jeunesse intellectuelle

[Retour à la table des matières](#)

C'est le propre de la jeunesse de se trouver en état de crise : crise *physique* de croissance, crise *psychologique* de conscience, crise sociale d'adaptation. Dans les pays à civilisation avancée, la jeunesse, malgré ses prétentions et sa suffisance, peut-être à cause de ces défauts, jouit des droits découlant de son inexpérience et de son exubérance. Encadrée par ses aînés, soutenue et dirigée par eux, elle trouvera son équilibre et s'assimilera à la société qui l'enveloppe. Mais elle cessera, à ce moment-là, d'être une jeunesse.

En Égypte et, en général, dans les pays sous-développés, la situation ne présente pas un tableau aussi simple. La société entière, qui devrait constituer le cadre stabilisateur de la jeunesse, est elle-même dans un état de crise permanente. Non seulement elle n'a ni les moyens ni le loisir d'élever ses jeunes,

mais la crise qu'elle subit se rapproche par divers aspects de la crise qui est propre à la jeunesse. S'il ne s'agit pas, en ce qui concerne la société, de crise de croissance au sens biologique du mot, il s'agit quand même d'une crise de transformation profonde, plus aiguë encore et plus intense qu'une crise de croissance, passagère par définition.

Ainsi, la jeunesse égyptienne, qui faisait en 1945 l'expérience d'une évolution rapide, au lieu de trouver dans l'organisation sociale qui l'entourait l'appui capable de l'épauler jusqu'à ce qu'elle eût atteint sa maturité, y voyait un désarroi se confondant avec les incertitudes qui lui étaient propres. À l'inverse de la « jeunesse » des pays occidentaux, qui constitue une catégorie n'ayant pas encore atteint le niveau général de la société, la jeunesse d'Égypte se trouvait devoir prendre l'initiative de résoudre les problèmes sociaux qui s'identifiaient avec ses propres problèmes, pour pouvoir résoudre ces derniers. C'est là l'explication de la participation active de la jeunesse à la vie publique, de ce que « l'activité politique de la jeunesse estudiantine est un phénomène inhérent au développement même de l'Égypte et fait partie de la vie sociale du pays ».

Mais si, pour beaucoup de ces jeunes gens tiraillés entre des tendances diverses et opposées, la crise était un état chronique, pour d'autres elle avait fini par déboucher sur un choix. Nous avons parlé dans les chapitres précédents des trois étapes de l'évolution idéologique de la pensée égyptienne à partir du siècle passé ; et nous avons indiqué qu'à chacune de ces étapes correspondait, *grosso modo*, la manière d'agir, de penser, de se comporter d'une partie de l'élément intellectuel du pays. En général, les observateurs étrangers se sont bornés jusqu'ici s'intéresser aux courants intellectuels représentatifs des deux premières étapes qu'ils ont caractérisés dans les formules bien usées de « anciens et de nouveaux », de « conservateurs et de libéraux », de « réactionnaires et de progressistes », de « vieux turbans et de modernistes », etc. Il va sans dire que leurs sympathies allaient vers les défenseurs du modernisme lesquels, en effet, à un moment donné, représentaient tout ce qui était progrès en Égypte en face de l'opposition butée et bigote des éléments rétrogrades.

1 - La crise de la vieille génération

[Retour à la table des matières](#)

Ce que les modernistes veulent, écrit Marcel Colombe en citant Taha Hussein, « c'est trouver une issue à la 'situation extrêmement contradictoire' dans laquelle se débat le monde arabe contemporain, 'poussé par les conditions de la vie moderne à adopter la civilisation occidentale', et 'pourtant très attaché à la tradition, très épris d'idéal religieux' ... Leur but : jeter un pont entre le passé et le présent... Leurs écrits doivent faire naître une 'tradition renouvelée, rajeunie' ... qui puisse permettre au monde arabe musulman ... de calmer ses appréhensions en face de la vie moderne qui sème ... dans les âmes pieuses l'angoisse et la crainte d'encourir la colère divine. » ¹

C'est que ces écrivains sont eux-mêmes en proie aux incertitudes et aux doutes que crée « une situation extrêmement contradictoire », et qu'une « tradition renouvelée, rajeunie », leur est personnellement nécessaire pour calmer leurs propres doutes et leurs propres appréhensions, et leur permettre de retrouver un « climat de sereine tranquillité ». Ils s'efforcent ainsi de la faire naître par leurs travaux, mais en cherchant la voie d'issue à leurs conflits dans la conciliation d'opposés inconciliables, ils aboutissent, comme le fait remarquer notre auteur, « à rendre plus difficile l'implantation de 'cette civilisation libérale' au triomphe de laquelle la plupart d'entre eux avaient pourtant consacré le meilleur de leur jeunesse » ².

En faisant leurs les normes et les valeurs morales prônées par les Occidentaux, ces Égyptiens se trouvaient involontairement en train d'évaluer du point de vue occidental leur propre mode de vie, leur comportement, leur façon de penser, leurs croyances religieuses, leurs normes de jugement. Bien qu'animés par un réel désir de se mettre au diapason de la civilisation moderne, ils tenaient à certaines valeurs sociales, morales ou religieuses qu'ils savaient méprisées ou rejetées par l'idéologie occidentale, et qu'ils se trouvaient obligés de condamner maintenant à leur tour. Situation humiliante qui se manifestait en un complexe d'infériorité et qui explique le contenu et le ton apologétiques de leurs écrits. C'est là, bien plus que dans les problèmes

¹ M. Colombe, « L'Islam dans la vie sociale et politique de l'Égypte contemporaine », *Cahiers de l'Orient Contemporain*, XXI (1950), p. 21.

² Article cité, p. 23.

purement matériels que pose la situation contradictoire créée par le choc de deux civilisations, qu'il faut chercher l'origine des troubles, des doutes, de la crise intérieure que subissent ces intellectuels des pays sous-développés. Ils feront certes une critique de l'idéologie occidentale, ils ne l'accepteront pas inconditionnellement, ni intégralement ; mais un système d'idées, de valeurs se tient par mille liens psychologiques subtils au mépris des exigences de la logique, et dès qu'on lui apporte des correctifs tout son équilibre se trouve compromis. Les efforts déployés avec une sincérité zélée pour adapter l'idéologie occidentale à certaines valeurs que par son développement historique elle ne peut que repousser, sont condamnés à manquer leur but, alors que leurs auteurs, insatisfaits, reviennent inlassablement à la charge, toujours avec le même résultat négatif.

Nous voulons parler ici en premier lieu du problème religieux. À l'époque où l'idéologie occidentale achève sa propre laïcisation, il n'est pas question de pouvoir lui infuser un contenu islamique afin de la rendre acceptable à l'Orient musulman ¹. L'intellectuel musulman suppose souvent qu'en s'occidentalissant il rend hommage à une religion rivale de la sienne ; en réalité, et sans le savoir, il s'engage sur la voie de la laïcisation pure et simple de sa pensée.

Les écrivains modernistes, s'ils ne s'expriment plus avec la véhémence d'un Gamal el Dine el Afghani, défendent la thèse de la compatibilité de l'Islam avec les exigences du monde occidental. Quant à Taha Hussein, il reprend le problème à sa base historique en trouvant à l'Islam. et au Christianisme un dénominateur commun dans la pensée gréco-latine. « L'essence de l'Islam et sa source sont aussi l'essence du Christianisme et de sa source. La relation entre l'Islam et la philosophie grecque est aussi la relation entre le Christianisme et la philosophie grecque » ². Il n'y a donc pas de différence essentielle entre mentalité européenne et mentalité égyptienne. Le mot d'Ismail, que l'Égypte faisait partie de l'Europe, n'est pas original, car « l'Égypte a toujours fait partie de l'Europe, dans tout ce qui a rapport à la vie culturelle et intellectuelle, et dans les domaines les plus variés » ³. S'occidentaliser, pour un Égyptien, n'est, d'après notre illustre auteur, que se reconnaître, se débarrasser de la croyance qu'une différence idéologique ou mentale le sépare de l'Occident moderne. L'opposition de religions qui suscite tant de

¹ C'est exactement le contraire de la conclusion de H. A. R. Gibb. « Il faut », dit-il, « restituer les droits, non pas d'une orthodoxie figée et extérieure, mais de la raison intérieure de l'Islam. C'est de cette façon, et de cette façon seulement, que la pensée musulmane pourra se rétablir dans ce siècle de révolution technique, pour imposer ses propres valeurs aux institutions nouvelles de la vie sociale. C'est là une entreprise de longue haleine, et c'est à peine si l'on a commencé à y mettre la main. Mais on a commencé et jusqu'à ce que cette entreprise soit menée à son terme, il n'y aura aucune solution des problèmes sociaux et culturels du monde arabe » « La réaction contre la culture occidentale dans le Moyen Orient », (*Cahiers de l'Orient Contemporain*, XXIII, 1951).

² Taha Hussein, *L'avenir de la culture en Égypte* (en arabe) (Le Caire, 1944), p. 25.

³ Article cité, p. 27.

bruit est fictive et artificielle. Une telle thèse contient une grande part de vérité, et l'Égypte appartient sans doute plus à la Méditerranée qu'à l'Afrique. Mais l'auteur dévoile le caractère personnel de sa position. Ce qu'il veut, plus que faire œuvre d'historien, c'est trouver à ses lecteurs une voie de sortie de l'état d'infériorité où ils se placent vis-à-vis de l'Occident. « Je désire », dit-il, « de même que le désire tout Égyptien cultivé, aimant sa patrie, jaloux de sa dignité, que lorsque nous affrontons l'Européen, nous ne ressentions pas entre lui et nous des distinctions lui permettant de nous regarder de haut et avec dédain, et nous obligeant à nous mépriser et à reconnaître qu'en nous manifestant sa hauteur et son dédain, il ne commet envers nous nulle injustice »¹.

Nous parlons ici, ne l'oublions pas, des intellectuels de la génération passée ; les conflits qui les travaillaient se répercutaient sur ces jeunes pour lesquels ils étaient demeurés des guides spirituels et des exemples à suivre. Cette jeunesse s'efforce de résoudre ses contradictions « libéralement », en conservant le « mieux » de ce qui vient de l'Orient, et en prenant le « mieux » de ce que l'Occident a à lui offrir. Formule pleine de sagesse, mais pure formule, car la crise tourne précisément autour de l'évaluation de ce « mieux ».

Cet aspect de la crise de la jeunesse égyptienne va donc de pair avec son occidentalisation. Les conservateurs, les partisans de la vieille école, les rétrogrades y ont échappé, car ils se sont refusés au dilemme que pose la confrontation de l'ancien et du nouveau, en se retranchant derrière des positions intransigeantes, et en proclamant leur hostilité envers les courants modernistes. Si ces passésistes appartenaient surtout aux milieux « religieux et

¹ Article cité, p. 11. Un autre auteur, M. M. Mosharrafa, affirme encore plus catégoriquement qu'une « analyse de la situation sociale, culturelle et économique de la nation égyptienne aujourd'hui, montre que l'occidentalisation a atteint la limite qui fait qu'il n'est plus valable de parler de l'Égypte en tant que d'un pays oriental... Étant donné que l'éducation, les services sociaux, l'industrie, le système commercial, la culture et les vices sociaux sont tous principalement occidentaux, il semble qu'il est illogique de parler de l'Égypte moderne comme si elle était différente de l'Europe, de l'Amérique ou même de toute autre région où le système capitaliste est établi... » Le fait que les Européens sont conscients de la différence qui les sépare des Égyptiens serait dû « à la différenciation dans le degré d'industrialisation ». De même que l'homme d'affaires à New York se différencie du fermier dans le Middle West, le commerçant égyptien se différencierait du fellah égyptien.

Cet auteur, dont les thèses originales et audacieuses méritent d'être lues attentivement, oublie que l'idéologie héritée d'un passé pré-capitaliste persiste longtemps après l'apparition de nouveaux rapports économiques et sociaux, et que ses conflits avec les nouvelles idéologies (elles-mêmes importées) doublés du conflit avec la puissance occupante, confèrent à la nation un caractère particulier, bien qu'il soit transitoire. Dans le souci de démontrer que c'est le facteur économique et non le facteur psychologique qui détermine en dernière analyse le caractère social etc. d'une nation, notre auteur oublie que cette « détermination » s'effectue à travers des données psychologiques dont il faut tenir compte. Il ne nous paraît pas tout à fait exact de dire que psychologiquement, le commerçant égyptien est au fellah égyptien ce que le businessman de New York est au fermier du Middle West. En faisant abstraction des facteurs psychologiques qui interviennent dans la détermination d'un caractère national, on aboutit à des conclusions dont le désaccord avec la réalité risque de discréditer les thèses que l'on défend. (M. M. Mosharrafa, *Cultural Survey of Modern Egypt*, II, London, 1948, p. 56).

théologiques, ils comprenaient aussi d'autres personnes qui n'avaient pas été soumises aux influences culturelles occidentales »¹. Nous ajouterons qu'ils comprenaient aussi un grand nombre de jeunes intellectuels et d'étudiants qui avaient été soumis aux influences occidentales mais avaient réagi contre elles avec violence. L'orientation politique que prit le mouvement des Frères Musulmans leur permit d'y trouver une organisation militante prête à les encadrer, à les enrégimenter et à leur fournir une activité, une mission religieuse à accomplir justifiant leur prise de position idéologique. C'est ainsi que, malgré le caractère « occidental » et laïque des universités du Caire et d'Alexandrie, près d'un tiers des étudiants étaient embrigadés dans les cellules et les organisations des Frères Musulmans, ou suivaient leurs directives².

2 - Les influences occidentales : française et anglaise

[Retour à la table des matières](#)

Le sentiment d'infériorité que l'on rencontre si souvent dans les pays sous-développés est inspiré surtout par la manière dont la pénétration idéologique occidentale s'est accomplie. Il faut, toutefois, souligner que l'Égypte, bien qu'elle ait été occupée par les troupes britanniques pendant soixante-dix ans, que sa vie politique, administrative et économique ait été inféodée à la Grande-Bretagne, et qu'elle ait subi son influence colonisatrice, ne devint

¹ Habib A. Kurani, op cit., p. 157.

² Les Azharistes n'étaient pas acquis aux idées des Frères Musulmans. Bien que ne subissant que de très loin les influences occidentales, nombre d'entre eux s'efforçaient de se poser les problèmes de leur temps avec un souci réel d'objectivité. Ali Abdel Razek et Taha Hussein furent des étudiants de l'Azhar, de même que Khaled Mohammed Khaled, l'auteur de *Min huna nabda* (« D'ici nous commençons »). Comme le fait remarquer Hazem Zaki Nusaibeh, « il existe un parallèle entre la révolte de Ali Abdel Razek en faveur du régime constitutionnel, laïc, il y a un quart de siècle, et la révolte de Khaled Mohammed Khaled en faveur d'une organisation économique laïque, en 1950 » (op. cit., p. 199). Les auteurs de *l'Égypte en Mouvement* ont aussi remarqué le fait, à première vue surprenant, du nombre important des Frères Musulmans à l'Université : « Autre Bastille des Frères Musulmans : l'Université. Non pas dans la vieille université coranique de l'Azhar... parmi les jeunes cheikhs qui éprouvent une méfiance instinctive pour tout ce qui ressemble à une confrérie ... C'est au contraire, l'université laïque ou moderne du Caire qui compte un important parti de jeunes Frères Musulmans ... Mais alors que parmi les masses, l'Association prenait parfois l'allure d'un mouvement prolétarien, à l'Université elle avait un caractère nettement réactionnaire... » En réalité, les Frères Musulmans ne rencontraient pas un grand succès auprès du prolétariat, sauf dans ses couches arriérées. Ils se recrutaient surtout dans la petite bourgeoisie (*l'Égypte en Mouvement*, p. 234).

jamais une colonie au vrai sens du mot. Les influences étrangères agissant sur elle pendant cette période, lui parvenaient par d'autres voies que celles de la puissance occupante. Il est vrai qu'en s'introduisant en Égypte, en s'y maintenant, l'Angleterre, ne l'oublions pas, avait agi au nom des autres puissances européennes, et (malgré les rivalités qui surgirent par la suite) de ce fait toutes les nations européennes étaient compromises aux yeux des Égyptiens, et faisaient figure d'opresseurs. Leurs ressortissants jouirent pendant longtemps de grands privilèges, et ne cachaient pas leur désir de voir l'occupation britannique se prolonger afin de bénéficier de la « protection » qu'elle leur accordait.

Si dans le domaine administratif et gouvernemental la haute autorité revenait à l'Angleterre, dans les autres domaines de la vie publique, comme le commerce, les finances, les professions libérales, l'enseignement, l'Égypte présentait plutôt l'aspect d'un pays cosmopolite, d'un territoire international, ouvert à toutes les influences étrangères, que celui d'une colonie reproduisant jusque dans les moindres détails la physionomie de la puissance colonisatrice. Produits grecs, italiens, français, anglais, allemands, envahissaient pêle-mêle le marché local. Les colonies les plus nombreuses étaient la colonie grecque et la colonie italienne ; mais les établissements scolaires les plus nombreux étaient les établissements français, et la langue usitée par les ressortissants de toutes les nationalités dans leurs rapports personnels, dans leur correspondance commerciale, n'était ni l'arabe - trop difficile - ni l'anglais, mais le français.

Les rapports commerciaux et économiques, qui faisaient pénétrer l'influence occidentale parmi toutes les couches de la population, ne pouvaient pas toutefois avoir sur la pensée des Égyptiens l'effet qu'exerça l'action culturelle à travers l'enseignement de la langue, de l'histoire et de la littérature. Ceci revient à dire que quand on parle d'influences occidentales culturelles ou idéologiques en Égypte, c'est de l'influence française et anglaise qu'il s'agit, l'action culturelle des autres pays étant comparativement négligeable.

Pour l'année scolaire 1942-43, la répartition des étudiants égyptiens dans les établissements étrangers était la suivante : ¹

Établissements	français	23,000	élèves et étudiants
Établissements	américains	8,07	élèves et étudiants
Établissements	anglais	5,52	élèves et étudiants
Établissements	italiens	4,51	élèves et étudiants
Établissements	grecs	51	élèves et étudiants

¹ Dr Roderick Mathews and Matta Aqrabi, *L'éducation au Moyen-Orient*, trad. en arabe par A. Boktor (Le Caire, 1949), p. 42.

Plus de 55% des Égyptiens ayant opté pour une culture européenne étaient donc inscrits dans des établissements français. Mais l'enseignement anglais reprenait du terrain dans les collèges gouvernementaux, dans les écoles secondaires et dans les universités, où l'anglais était la langue la plus favorisée. C'est ainsi grâce surtout à leur connaissance, si imparfaite fût-elle, de cette langue que la pensée occidentale s'est ouverte aux jeunes intellectuels de l'après-guerre.

L'influence culturelle française en Égypte date de l'expédition napoléonienne, et ce n'est que graduellement, et bien après l'occupation, que l'influence anglaise a commencé à se faire sentir. Dans les années d'après-guerre, elle a visiblement supplanté l'influence française en se doublant de la pénétration américaine ¹.

Cette évolution peut d'ailleurs être suivie dans la politique des missions scolaires envoyées à l'étranger, en consultant le tableau de la p. 82 ². Signalons enfin les moyens indirects par lesquels la pensée anglaise s'est infiltrée en Égypte : influences de la presse, de la présence des troupes impériales pendant deux guerres, des organisations de propagande culturelle, tel le British Institute, des missions protestantes.

L'écrasante majorité des établissements français d'enseignement étant des établissements confessionnels, l'Égyptien qui y était éduqué subissait en premier lieu l'influence d'une pensée religieuse ayant peu de sympathie pour les tendances laïcisantes et les traditions révolutionnaires et républicaines de la France. Ce ne seront certes pas les ouvrages des écrivains et des hommes de lettres d'avant-garde qui y seront étudiés. Ces établissements, en raison de leur caractère confessionnel, représenteront « la vie occidentale sous un angle étroit, entaché parfois de tendances doctrinales extrémistes... » ³ Ils présenteront « une image déformée et incomplète de la civilisation occidentale ».

Associée à une idéologie religieuse inacceptable pour l'étudiant musulman, la culture qui lui est ainsi administrée lui demeurera, dans son ensemble, inassimilable, et du fait qu'il est en même temps obligé ⁴ de reconnaître la

¹ « La présence de l'Occident en Orient prend une nouvelle forme avec l'entrée en scène des Américains. Les États-Unis d'Amérique ont les yeux fixés sur le Moyen-Orient ... L'implantation américaine dans la région est en train de s'effectuer sur une très grande échelle... » (Mgr. J. Maroun, *Bulletin International des Sciences Sociales, documents relatifs au Moyen-Orient*, V, No. 4, 1953).

² M. M. Mosharrafa, *op. cit.*, p. 5. Ces statistiques sont basées sur les chiffres officiels du Contrôle des Missions du Ministère de l'Éducation.

³ R. Mathews and M. Aqrabi, *op. cit.*, p. 740.

⁴ « La plupart des écoles appartenant aux missions religieuses s'efforcent d'obliger les élèves d'assister et aux leçons de religion et aux services religieux » (*ibid.*, p. 733).

supériorité de ses valeurs intellectuelles, elle développera en lui un sentiment d'infériorité.

Étudiants envoyés en missions scolaires de 1813 à 1936			
Mohammed Ali (1813-1848)	France	230	34,0%
	Angleterre	95	14,3%
	Autres pays	339	
Jusqu'à l'occupation britannique (1848-1882)	France	176	37,9%
	Angleterre	9	1,9%
	Autres pays	279	
Jusqu'à la révolution de 1919	France	57	9,9%
	Angleterre	231	40,0%
	Autres pays	289	
Jusqu'au traité anglo-égyptien de 1936	France	229	8,6%
	Angleterre	1,000	37,3%
	Autres pays	1,450	

Quant à la culture anglaise, elle est mise à la portée des jeunes Égyptiens en vertu de la préférence accordée à l'enseignement de la langue anglaise dans les écoles gouvernementales, et de l'adoption dans l'enseignement supérieur du système d'enseignement anglais. L'enseignement n'étant pas dispensé par un établissement confessionnel, l'association entre culture occidentale et christianisme ne sera pas aussi fortement soulignée. Par contre, l'étudiant établira une autre association troublante, car il ne pourra oublier que cette culture « à la source de laquelle il s'abreuve », pour employer une expression qui lui est familière, est celle de l'opresseur.

Il est vrai que la haine qu'il nourrit envers la puissance occupante, bien que réelle et farouche, est une haine abstraite. Au contact personnel et amical de ses professeurs anglo-saxons, qui expriment souvent leurs sympathies pour les aspirations nationales égyptiennes et s'élèvent contre certains aspects de la politique de leur pays, il se sentira désarmé¹. Le Britannique hautain se rencontre dans d'autres domaines de la vie, parmi les représentants officiels, les hommes d'affaires, les agents des grandes firmes anglaises. C'est le « colonialiste à abattre » dont il a entendu parler depuis son enfance et qu'il ne connaîtra que rarement dans sa vie, mais suffisamment pour entretenir son amertume contre l'occupant. Comment concilier son appréciation de ses

¹ Cependant cette attitude amicale sera souvent accueillie avec suspicion. Elle sera considérée comme une sorte de provocation, et les professeurs d'anglais comme des agents de l'Intelligence ou en rapport avec ce service.

professeurs avec l'humiliation que lui inflige la vue des représentants de Sa Majesté Britannique se comportant en maîtres dans son pays ? Ces derniers ont élaboré avec un art consommé un style du comportement où le geste - et encore davantage la raideur - la parole prononcée - et plus encore le mot sous-entendu - impliquent si naturellement une supériorité innée, que leur interlocuteur non anglais en est tout aussi naturellement mortifié. De nouveau, donc, ambivalence et conflits intérieurs. Plus l'Égyptien pénétrera la mentalité des colonisateurs et apprendra à voir les choses à leur manière, plus il sera poussé à partager avec eux leur mépris pour lui-même et pour ses compatriotes ! Situation de suicide psychologique dont le complexe d'infériorité sera l'expression inévitable et dont il ne pourra se libérer qu'en adoptant, à la place de la conception raciste de la prétendue supériorité ou infériorité innée des peuples, l'analyse historique des conditions qui ont forgé leur mentalité à travers leurs expériences ¹.

3 - La jeunesse libérée

[Retour à la table des matières](#)

Pour résoudre les conflits qui le paralysent, l'Égyptien devra faire la critique et des institutions que lui ont léguées ses ancêtres, et des institutions occidentales qui ont pris racine dans son pays avant sa naissance. Il devra chercher une issue à ses problèmes en dehors de l'antithèse étroite de ses aînés, en dehors de l'éternelle contradiction entre monde islamique et monde chrétien, entre civilisation orientale et civilisation occidentale, ancien et nouveau, etc. Il devra procéder à une confrontation générale de toutes les idées, de toutes les valeurs, en remettant tout en question. Il est superflu de dire que seule une minorité peut se soumettre à une telle épreuve, et nous avons vu comment cette élite s'est constituée, graduellement, par tâtonne-

¹ « Si le peuple égyptien voue, collectivement, une rancœur tenace aux 'inglisis', aux raides officiers de Tel el-Kébir, aux froids administrateurs de naguère, il est rare que, face à un Anglais, un Égyptien n'éprouve une confuse considération » (J. et S. Lacouture, op. cit., p. 186) ; mais ces auteurs ajoutent tout de suite après : « Complexes ? Ce peuple n'en a guère que de sexuels... », et ici nous ne les suivons plus du tout. Au contraire, il s'agit bien du complexe d'infériorité que les Britanniques réussissent si bien à entretenir auprès des peuples qu'ils gouvernent, et qui leur a été de réelle utilité pour maintenir leur domination coloniale. On rencontre ce complexe caractéristique non seulement parmi la population musulmane, mais aussi parmi les minorités chrétiennes, juives et autres, puisqu'il n'est pas basé sur la distinction de religion.

ments, stimulée par les difficultés qu'elle rencontrait, pour devenir l'avant-garde de sa génération.

Nous arrivons ainsi aux protagonistes de ce que nous avons appelé le troisième stade dans l'évolution idéologique du pays. Pour cette partie de la jeunesse, à laquelle la prise de conscience sociale a donné une conscience de soi, pour qui le choc des idéologies qui accompagna le choc des armes jusque sur son sol ouvrit des perspectives nouvelles, il n'existe pas de crise intérieure dans le sens que nous avons donné à ce mot. Que son examen de conscience l'ait bien ou mal guidée, qu'il l'ait conduite à droite ou à gauche, le fait est qu'il lui a offert la possibilité de faire son choix sans se laisser inhiber par les forces conservatrices de l'Orient, et sans se laisser intimider par la supériorité de l'Occident. Ceci ne veut pas dire qu'en refusant de se laisser prendre au dilemme Orient ou Occident, ces jeunes gens ont tourné délibérément le dos aux influences émanant de l'Est ou de l'Ouest, mais simplement qu'ils se refusent aux partis pris. C'est ainsi, par exemple, que l'on verra certains intellectuels fascistes se joindre aux « progressistes » pour traiter de réactionnaires les féodaux, les vieux turbans, les conservateurs. Les jeunes gens qui, avant la guerre, s'enrôlaient dans le parti d'Ahmed Hussein, « La Jeune Égypte », se dissociaient des conservateurs classiques et les considéraient comme des âmes mortes, figées, incapables de rénovation et d'action.

Avec la conclusion de la guerre, d'autres influences allaient entrer en jeu, les influences de la gauche et du marxisme, qui se trouvèrent prodigieusement renforcées par la présence morale de l'Union Soviétique dans des domaines où elle avait été jusque-là si totalement exclue que son existence avait paru relever de la légende plus que de la réalité. Les grandes insurrections populaires, les victoires des partis de masse en Europe occidentale au lendemain de la guerre, les transformations sociales en Europe centrale et dans les Balkans, le mouvement révolutionnaire chinois, devaient entraîner dans le même courant les jeunes patriotes égyptiens. De plus, ce mouvement fut aidé par l'influence croissante de la classe ouvrière.

Il est évident que des jeunes gens se débattant dans le conflit Orient-Occident devaient trouver dans les idées de gauche une issue à leurs problèmes, une solution à cette action ambivalente qu'exerçait sur eux l'Occident, les attirant et les repoussant en même temps. Dès qu'ils abordaient l'idéologie de gauche, ils y trouvaient une condamnation « occidentale » du colonialisme occidental, et leur opposition à la domination occidentale cessait d'être une opposition indiscriminée à l'Occident dans sa totalité. Du moment où il n'existait plus un seul et même « objet » suscitant des sentiments contradictoires, la base d'une attitude ambivalente disparaissait, et avec elle le complexe d'infériorité. Il y avait un autre Occident que celui de Churchill et des conservateurs ultra-impérialistes anglais, et c'est à cet autre Occident qu'ils

pouvaient associer désormais la civilisation qui avait servi d'exemple à leur progrès.

Des doutes, naturellement, subsistent toujours. Existe-t-il réellement deux Occidents ? Existe-t-il réellement des Occidentaux qui ne sont pas rapaces, toujours prompts à exploiter les habitants des pays sous-développés ? La question s'est effectivement posée envers l'Angleterre dans ses rapports avec l'Égypte.

Dans les années d'après-guerre, devant l'agitation sociale en Égypte et sous la pression de son aile gauche, le Wafd, fier de sa popularité à travers le pays, aimait à se comparer au parti travailliste britannique et à se réclamer d'un socialisme analogue au sien. La victoire des travaillistes au lendemain de la guerre avait fait naître des espoirs. L'Égypte n'allait pas négocier avec des impérialistes de la trempe d'un Churchill, mais avec les représentants des classes populaires. Or Bevin ne se montra pas, en fin de compte, plus compréhensif que Churchill : les travaillistes ne cédèrent rien de leurs positions en Égypte.

Mais l'intellectuel égyptien sait que l'Angleterre n'est pas tout l'Occident. Il sait que si la tradition impérialiste est forte en Grande-Bretagne, elle l'est beaucoup moins sur le continent. Or, de tous les pays continentaux c'est avec la France que l'Égypte a le plus de contacts et de liens. Plus encore que les rapports culturels, que nous avons mentionnés, ce sont les traditions révolutionnaires de la France qui fixent sur elle l'intérêt des intellectuels d'Égypte. Les noms de Rousseau et de Voltaire ont à leurs yeux une valeur symbolique aussi forte que ceux de Gamal el Dine el Afghani et de Mohammed Abdou. Pour eux, l'histoire de la révolution française est non seulement une source d'inspiration et un exemple vivant de conquête des libertés, mais aussi une garantie de triomphe final sur les diverses formes de passéisme et d'obscurantisme. Sous cet angle ils se sentent bien plus proches de la France que d'aucun autre pays d'Europe. Tandis que pour leurs aînés « la France était ... un certain aspect de Paris : couturiers, cabarets, théâtres de boulevard... » pour eux, c'est « une profonde influence révolutionnaire, tout au moins progressiste, la liberté de penser, le goût de l'analyse, de l'essai politique, de l'irrévérence... »¹

Ces jeunes intellectuels de l'après-guerre ne connaissent pourtant la France que de seconde main. La plupart d'entre eux ont fait leurs études dans les établissements d'État, et n'ont pas, comme nombre de leurs aînés, subi une influence culturelle française. On ne peut même pas dire qu'à travers leurs études ou la lecture d'ouvrages anglais et arabes, ils aient acquis une connais-

¹ *Ibid.*, p. 207. Et les auteurs d'ajouter : « Naguère langue des riches, le français deviendra-t-il la langue des pauvres ? Non pas dans la même proportion. Mais il restera l'une des langues des intellectuels qui, de plus en plus sont des pauvres... »

sance satisfaisante de la vie et de la civilisation françaises. Mais le très peu qu'ils savent de la France et de son histoire suffit pour déterminer leur attitude à l'égard de ce pays.

On arrive donc à ce résultat paradoxal, assez déconcertant pour certains, que la place d'honneur que la France occupe dans l'esprit de la jeunesse n'est pas due aux efforts des établissements scolaires français, qui sont si nombreux et auxquels on attribue communément une grande partie du rayonnement de la culture française. Ce rayonnement serait même, pour certains journalistes, comme G. Ketman par exemple, un mythe, une légende, « une simple duperie »¹. Nous n'en dirons pas autant, mais il est vrai que, si le prestige de la France luit toujours, il luit surtout de la lumière venant de son passé révolutionnaire.

L'avant-garde de la jeunesse de 1945-46 sera-t-elle à la hauteur des circonstances qui la guettent ? Plus populaire par ses origines sociales que celle qui l'a précédée, pourra-t-elle accomplir, malgré ses limitations, plus que celle-là n'a accompli ? Sa formation intellectuelle a été moins solide, sa culture moins étendue, ses conditions moins stables. On ne voit pas encore parmi ses représentants des talents littéraires du calibre de ceux produits par la génération précédente. Le journaliste que nous venons de citer témoigne le plus grand mépris pour cette *intelligentsia* pauvre qui n'a pas les traditions d'une culture raffinée, ni les moyens d'y parvenir. « L'absence de culture », note-t-il, « semble le trait majeur de ces nouveaux intellectuels... À la différence de leurs prédécesseurs, ils sont très rarement polyglottes ; ils ont très peu lu... » Leur conduite politique « découvre leur peu de clairvoyance et le caractère essentiellement sentimental de leur formation ». L'intellectuel égyptien ne s'est pas encore détaché de sa « condition antique de scribe-fonctionnaire »².

Si certaines de ces observations ne sont pas dépourvues de fondement, elles manquent de perspectives. Car, s'il est vrai que la nouvelle génération n'a pas encore égalé ses aînés, il est vrai aussi qu'elle n'a pas encore dit tout ce qu'elle a à dire, et ce qu'elle a dit témoigne d'une originalité et d'une richesse de contenu qui débordent les limites des œuvres de ses prédécesseurs. Ces jeunes auteurs s'efforcent de forger des formes nouvelles, plus vivantes que les formes classiques ou néo-classiques, et moins prisonnières que celles-ci d'associations surannées avec un monde évanescent. Il ne s'agit pas pour nous de savoir si une génération prise en bloc est plus ou moins douée que la génération précédente, ni même d'analyser si ses conditions de vie difficiles sont ou non un stimulant de la création artistique. Ce que nous devons recon-

¹ G. Ketman, « L'Intelligentsia Égyptienne », Preuves, janvier 1957, p. 19.

² *Ibid.*, p. 22.

naître c'est que sa « libération » des complexes psychologiques, des contradictions intérieures qui tourmentaient ses aînés, sa prise de conscience sociale, son « engagement » aux côtés du peuple l'ont affranchie des incertitudes stériles et des inhibitions paralysantes ¹.

¹ Il est intéressant de noter que, tandis que cette jeunesse d'avant-garde prenait de l'essor, le conflit entre ses aînés, qui les divisait en anciens et modernes, conservateurs et libéraux, s'atténuait en faveur des premiers ! « En dépit de leurs efforts », remarque M. Colombe (article cité, p. 16), « modernes et conservateurs restèrent sur leurs positions, séparés sur le plan doctrinal par de profondes divergences. Avec les années, leurs querelles perdront, il est vrai, de leur acuité et tomberont peu à peu dans l'oubli... Cette attitude tolérante de l'Azhar » envers l'attribution du portefeuille des Wakfs en 1949 au cheikh Ali Abdel Razek, et la désignation du Dr Taha Hussein en qualité de Ministre de l'Instruction Publique en 1950 « ne saurait toutefois signifier qu'un terrain d'entente ait pu être trouvé entre les partisans de deux doctrines en réalité inconciliables. Elle apparaît plutôt comme le résultat de la lente évolution qui a conduit les modernes au cours des dix dernières années, sinon à renoncer à leurs idées, du moins à apporter leur contribution à l'œuvre purement subjective d'apologie de l'Islam ».

La jeunesse intellectuelle d'Égypte

VI

Champs d'activité de la jeunesse au lendemain de la guerre

[Retour à la table des matières](#)

À partir des dernières années de la guerre, jusqu'en 1946, l'activité de la jeunesse s'est déployée dans les universités, dans les clubs et dans la presse. Bien que frappés durement par la répression de Sedky, les écrivains ne cessèrent pas de penser et d'écrire, et l'on vit de plus en plus souvent leurs signatures apparaître au bas d'articles, de poèmes, de critiques littéraires et de brefs récits.

Nous avons déjà parlé de l'activité politique des étudiants. Dans les années 1945-46, elle s'identifiait à l'agitation politique qui avait gagné toutes les couches de la population, par suite de la crise dans les relations anglo-égyptiennes ; mais elle était particulièrement intense à l'université. Trois tendances se confrontaient quotidiennement : Frères Musulmans, Wafdistes et Progressistes, ces deux derniers formant un bloc contre les premiers. Les différends qui séparaient ces groupements portaient évidemment sur des questions de

politique intérieure ; mais, comme nous l'avons dit, pour les Frères Musulmans ces différends présentaient en pratique plus d'importance que la nécessité d'opposer un front national uni à la politique britannique. Désireux de s'assurer l'appui des gouvernements minoritaires au pouvoir, les politiciens de la confrérie concentraient leurs efforts pour combattre les forces d'opposition, sans souci du préjudice qu'ils infligeaient ainsi à la lutte nationale.

Quant aux Wafdistes, ils étaient profondément divisés, et l'influence des progressistes et des éléments d'avant-garde ne faisait qu'approfondir cette division entre l'aile droite, groupant les dirigeants du parti, et la masse des étudiants et des intellectuels. Ceux-ci se rapprochaient parfois beaucoup des progressistes avec lesquels ils collaboraient, mais auxquels, pour des raisons de principe ou d'opportunité politique, ils préféraient ne point se joindre. Cette aile gauche, représentée par des intellectuels tels que Mohammed Mandour, rédacteur de *Saout el Omma* (« la Voix de la Nation »), ou Aziz Fahmi, menait une lutte intérieure contre la direction officielle du parti, jugée vacillante et prête aux pires compromissions.

1 - Dans la presse

[Retour à la table des matières](#)

Le quotidien, *Saout el Omma*, puis le *Wafd el Misri* qui devait lui succéder, dans lesquels l'influence de la gauche wafdiste prédominait, ouvrirent leurs colonnes aux journalistes de l'opposition, et naturellement, tous ceux qui avaient quelque chose à dire ne manquèrent pas de profiter de l'occasion qui s'offrait à eux.

L'exemple du *Wafd el Misri* ne tarda pas à être suivi de la grande presse, notamment par le quotidien *Al Misri*, et ainsi, à la suite d'une longue série d'efforts persévérants, les jeunes écrivains réussirent à faire publier régulièrement leurs écrits dans les diverses grandes publications du pays. Les résistances furent nombreuses : jalousie des journalistes professionnels, opposition des influences contrôlant la presse, hésitations des rédacteurs en chef à accepter des articles d'un genre nouveau, rédigés par des plumes inconnues. Ces obstacles furent surmontés d'une part grâce aux contradictions politiques qui faisaient le jeu des nouveaux écrivains, d'autre part grâce à certaines attaches personnelles, mais surtout parce que les articles, les nouvelles, les

traductions présentés par ces jeunes auteurs trouvaient un écho immédiat dans le public.

Devant la difficulté d'accéder aux colonnes de la grande presse, les jeunes écrivains s'adressaient souvent aux petites revues au budget toujours périclitant. Ils leur offraient non seulement leurs articles, bien entendu gratuits, mais aussi une collaboration bénévole dans la rédaction et l'administration. Les sympathies politiques aidant, il était difficile de résister à tant de bonne volonté. Ainsi par exemple, à un moment donné, la revue *Rabitat el Chabab el Wafdi* (« L'Union de la Jeunesse Wafdiste »), que dirigeaient de jeunes wafdistes, devint une sorte d'organe commun aux wafdistes de gauche et aux progressistes. Ce fut aussi le cas de la *Megalla el Gadida* (« la Nouvelle Revue »), périodique appartenant à Salama Moussa, auquel collaborait tout un groupe d'intellectuels, et qui finit par la suite par passer entièrement entre leurs mains.

Jeunes intellectuels, écrivains et militants politiques avaient, nous l'avons dit, encore une autre ressource : la « location » de revues déperissantes qu'ils dirigeaient à leur guise, et distribuaient eux-mêmes. Rappelons la parution, avant la fin de la guerre, de *Tali'a* (« Avantgarde »), et de *Tataour* (« Evolution »), de *Osbu'* (« la Semaine ») et d'autres revues à la vie éphémère. De ces revues faites entièrement par les jeunes, *Al Fagr el Guédid* (« L'Aube Nouvelle »), et plus tard, en 1947, *Al Gamahir* (« Les Masses »), et en 1950, *AI Kateb* (« L'Écrivain »), furent peut-être les seules publications à atteindre le grand public, et à lui porter la voix et les idées d'avant-garde. Les jeunes gens d'autres tendances politiques écrivaient dans les revues des partis auxquels ils appartenaient, mais de ce fait n'en avaient pas le contrôle. Citons *Masr el Fatat* (devenue *Al Ichtirakya* (« le Socialisme ») par la suite), organe de la Jeune Égypte ; le *Biladi* (« Mon Pays »), revue du parti saadiste ; le *Al Lewa al Gadid* (« le Nouvel Étendard »), dépendant du parti Nationaliste ; la *Da'oua* (« L'Appel »), hebdomadaire des Frères Musulmans.

Les tentatives faites en vue de publier des revues purement culturelles, littéraires ou artistiques, étaient généralement vouées à l'échec, vu la difficulté de former une équipe disposée à consentir les sacrifices nécessaires pour lancer une publication d'où l'intérêt politique aurait été exclu.

2 - Dans les clubs

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons déjà parlé des divers groupements qui, vers la fin de la guerre, apparaissaient pour se disloquer peu après, et se former à nouveau, parvenant parfois à se donner une structure organique, plus ou moins stable et définie. En 1946, Sedky pacha en dissolvait un certain nombre, en même temps qu'il suspendait les journaux les plus combatifs de l'opposition. En réalité, ces clubs, bien qu'orientés vers la gauche et en nette opposition à la politique gouvernementale, n'étaient pas des associations subversives, ne contrevenaient pas à la légalité et étaient en tout cas loin de pouvoir menacer le gouvernement. C'était le Wafd qui représentait une menace effective pour les hommes au pouvoir, et c'est le Wafd que ceux-ci voulaient frapper indirectement à travers ces associations non-wafdistes. Dans une déclaration faite le 15 juillet 1946 au Sénat, Sedky pacha « dénonçait toutes ces associations ; il les appela « organismes révolutionnaires » et les accusa de « provoquer des troubles », de comploter contre la sûreté de l'État... « dans le but caché de propagande communiste ». Mais c'est surtout au Wafd que la presse gouvernementale s'en prit, trahissant ainsi les véritables intentions de la campagne gouvernementale, « parce que ces 'organismes révolutionnaires' jouissaient de la 'complicité de politiciens aveuglés par l'ambition et la haine, incapables de voir au delà de leurs intérêts immédiats, incapables de prévoir les malheurs qu'ils préparaient pour le pays ... ou, les prévoyant, en acceptaient les risques pour assouvir immédiatement des appétits inavouables'. »¹ Le journal farouchement anti-wafdiste, *Akhbar el Yom* (« Les Nouvelles du Jour »), alla jusqu'à accuser le Wafd, en la personne de Mohammed Mandour, de s'être mis en rapport avec le « communisme international » pour servir ses ambitions (accusation qui lui valut un procès intenté par Mandour).

Les activités de ces clubs, notamment du Centre d'Études Scientifiques (Dar el Abhath el Ilmya) et du Comité pour la Diffusion de la Culture Moderne (Lagnet Nachr el Thaqafa el Haditha), consistaient en des réunions périodiques au cours desquelles une sous-commission, un membre ou un invité présentaient une conférence sur un sujet culturel. Plus intéressants que les conférences elles-mêmes étaient les débats qui les suivaient, où toutes les

¹ M. Colombe, *L'Évolution de l'Égypte*, p. 250.

tendances avaient libre cours et s'exprimaient sans réticence, avec une liberté d'expression, qui peut-être ne se retrouvait nulle part ailleurs en Égypte.

Une des plus importantes parmi ces associations dissoutes était l'Union des Anciens Élèves de l'Université. Bien que moins active que les autres groupements, elle comptait un plus grand nombre d'adhérents ; dès qu'il s'y manifesta une tendance à la transformer en *forum* de discussion, elle fut promptement assimilée aux autres groupements et condamnée à disparaître.

D'autres organisations de jeunesse avaient peut-être des effectifs plus importants que les clubs dont nous avons parlé, mais elles n'étaient pas indépendantes, fondées par des jeunes et contrôlées par eux. On peut citer en exemple les groupements des Frères Musulmans, ou encore « La Jeunesse Musulmane », ou « Chabab Mohammed » (Les Jeunes de Mohammed), et nombre d'autres organisations d'inspiration religieuse ; ou des groupements politiques de jeunes, comme ceux des saadistes et du parti nationaliste ; ou des cénacles littéraires à l'instar de celui animé par Zakî Abdel Qader, qui dirigeait la revue mensuelle *Al Foussoul*. Tous ces groupements ne furent évidemment pas frappés par la répression de Sedky.

Les années 1945-46 furent tumultueuses pour la jeunesse intellectuelle d'Égypte. Les années suivantes, qui virent la guerre contre Israël en 1948 et la proclamation de la loi martiale, destinée à rester en vigueur pendant de longues années, devaient la refouler à l'arrière-plan et disloquer ses activités. D'autres événements allaient se dérouler sur la scène égyptienne. Entre temps, les années passaient, les étudiants quittaient les universités, une autre jeunesse - celle d'aujourd'hui - poussait à son tour. Mais l'élan, l'impulsion que s'était donnés la jeunesse en 1945-46 devaient entraîner ses successeurs, qui profiteront de son expérience sans l'avoir vécue personnellement.

Au cours de la dernière décennie, les jeunes intellectuels de la première levée se seront plus ou moins dispersés, les anciens milieux se confondront les uns dans les autres, mais le ferment qui les aura si fortement agités continuera à les animer, et si une activité commune ne les rassemblera plus dans des clubs et des associations, des liens plus solides, plus organiques, forgés par des aspirations toujours vivantes et par des expériences douloureuses communes, s'établiront entre eux et les uniront pour les buts de progrès auxquels il n'ont pas cessé de penser.

3 - Dans la littérature

[Retour à la table des matières](#)

Les germes semés vers la fin de la guerre commenceront à porter des fruits. Toute la littérature d'inspiration réaliste et populaire, qui depuis quelques années a pris en Égypte un essor considérable, est due au mûrissement de la jeunesse de 1945-46. Un Youssef Idriss, un Abdel Rahman el Charqaoui, par exemple, dont les noms sont aujourd'hui familiers au public égyptien et sont même connus à l'étranger, notamment en France, sont issus de cette jeunesse d'avant-garde, et ont fréquenté ses clubs et ses salles de rédaction. Certains jeunes écrivains, qui à l'époque que nous avons décrite promettaient beaucoup, n'ont pas encore révélé leurs dons littéraires ; d'autres par contre ont démontré de véritables talents. Cette littérature d'inspiration populaire qui, dans son ensemble, est l'œuvre de l'avant-garde de la jeunesse intellectuelle d'après-guerre, fit ses premiers pas dans la presse quand les grands quotidiens, sensibles à l'accueil favorable réservé par le public aux jeunes écrivains, et au renouveau d'intérêt pour la littérature et la critique littéraire, commencèrent à consacrer chaque semaine au moins une page aux « lettres » et à publier régulièrement des contes traduits des langues étrangères.

À cette époque, une sorte de frénésie pour la traduction avait saisi bon nombre de nos écrivains en herbe. Lisaient-ils en anglais ou en français un récit, un essai, qui d'une façon ou d'une autre pouvaient s'appliquer à un aspect de la vie égyptienne, ils se hâtaient de les traduire, même s'ils ne voyaient aucune possibilité de les faire publier. Un grand nombre de manuscrits, y compris des traductions de livres volumineux, ont été ainsi relégués aux fonds des tiroirs et des vieilles armoires, et nous ne doutons pas qu'ils s'y trouvent encore. Cette passion désintéressée pour la traduction, qui peut surprendre un Occidental, s'explique aisément dans les conditions égyptiennes. Penchés sur les problèmes de leur pays, ces jeunes trouvaient dans la littérature d'autres pays des études, des descriptions, des images de la vie reflétant ou analysant des situations analogues à celles qu'ils rencontraient chez eux. Ils y trouvaient formulés avec l'art des grands maîtres les sentiments qu'eux-mêmes tendaient à exprimer, les idées qu'ils cherchaient à développer. En traduisant les auteurs étrangers ils ne faisaient pas que reproduire la pensée d'autrui, ils exprimaient aussi la leur mieux qu'ils ne croyaient pouvoir le faire par leurs propres

moyens. Le choix des auteurs le plus souvent traduits dans les pages littéraires des journaux est d'ailleurs significatif. Les grands favoris se nommaient Maupassant, Bernard Shaw, mais surtout Dostoïevsky, Tchékov et Gorki. Ces auteurs étaient choisis non seulement en raison de la brièveté de leurs écrits, qui en facilitait la publication, mais aussi pour des raisons plus profondes. Dans Dostoïevsky, traducteur et lecteur trouvaient l'analyse de problèmes psychologiques proches des leurs. Par Gorki ils étaient introduits auprès de milieux populaires semblables à ceux dont ils étaient issus. Dans Tchékov, ils contemplaient des situations personnelles leur rappelant leurs propres expériences vécues.

Cette prédilection pour les auteurs russes était due surtout au fait que la société décrite par eux se rapproche en effet à beaucoup d'égards de la société égyptienne. Là où la vie paysanne est soumise aux influences de la ville, on y rencontre les mêmes situations contradictoires, les mêmes problèmes surgissent et se présentent souvent dans des termes identiques qui 'sont frappants lorsqu'ils se répercutent dans les détails. Les écrivains cherchant à puiser dans le fonds populaire de la nation l'inspiration et les motifs de leurs oeuvres trouvaient dans les auteurs que nous venons de citer des modèles idéaux.

Et en effet, aux traductions se mêlèrent de plus en plus souvent des nouvelles originales, dont le but était de présenter au public des images vécues, cueillies à la vie populaire, sujets qui jusqu'ici n'avaient été que rarement abordés. La qissa, la « short story », devint ainsi la forme favorite des jeunes écrivains. Elle leur permettait de se livrer à la peinture d'un aspect de la vie quotidienne sans se soucier d'intrigues complexes. Il s'agissait de faire surgir toute une atmosphère de la description intime et minutieuse d'une situation banale, d'un objet matériel quelconque. Dans le dénuement et la pauvreté où vit le peuple, le milieu physique acquiert toute son importance : la fenêtre aux vitres cassés, laissant pénétrer le vent froid de l'hiver, le pan de mur oublié qu'il faut abattre parce qu'il prive la ruelle de soleil, le pont démolé sur la rivière, que personne ne répare, deviennent des thèmes de discussion, des prétextes pour découvrir toute une psychologie, toute une sociologie aussi. Mais il y a plus que cela. Il y a le souci de souligner le contraste entre les privations qu'impose la misère, et l'inconscience qu'engendrent la richesse et le confort, d'affirmer les profondes ressources morales de ces déshérités de la terre, réduits par leurs conditions économiques et sociales à limiter leur horizon aux menus et puérils problèmes pratiques qui les assaillent de tous côtés. L'artiste se met ainsi volontairement au service du propagandiste, du réformateur, du révolutionnaire ; il écrira pour élever la conscience de ses lecteurs, pour les rapprocher du petit peuple analphabète, pour soulever leur indignation contre les injustices sociales accablantes. Toutefois l'affirmation de Jean et Simonne Lacouture que cet art relève du réalisme socialiste risque fort d'être contestée par certains lecteurs égyptiens qui trouvent que les écrivains de la nouvelle école, à force de dépeindre la misère et l'ignorance

des classes populaires, pourraient démoraliser le lecteur plutôt que lui infuser la confiance dans l'avenir. L'ouvrage de Charqaoui, *La Terre*, a fait justement l'objet de critiques dans ce sens. Tout en reconnaissant qu'il y dépeint avec un grand réalisme les aspects de la vie villageoise, on lui a reproché d'avoir trop insisté sur ses côtés « négatifs », au point que le lecteur peut se demander si ces paysans ne sont pas foncièrement réfractaires au progrès. C'est là, à notre avis, une critique forcée et injuste, mais elle sert à faire ressortir les limitations d'une tendance qui a prédominé jusqu'ici.

Du point de vue purement littéraire, les écrivains d'avant-garde n'ont pas encore produit d'œuvres égales à celles de leurs prédécesseurs, comme Mahmoud Taymour et Tawfik et Hakim, ou même Naguib Mahfouz et Youssef el Siba'i, ou encore un Bichr Farès, qui possède peut-être le style le plus pur et le langage le plus savant et le plus « classique ». Ces auteurs ont une maîtrise de la langue et de la technique qui a fait d'eux les maîtres de la *qissa*. Mahmoud Taymour n'a-t-il pas été considéré comme étant de la classe d'un Maupassant ?

Tout en prenant ces maîtres comme exemple, nos écrivains ont donné à la *qissa* une orientation toute nouvelle, une orientation sociale. Le vieux *'omda*, le coiffeur du coin, la femme malheureuse ne feront plus l'objet d'analyses psychologiques individuelles en profondeur, mais d'une évocation plus large, visant à toucher la conscience sociale du lecteur. Du coup le point de vue change, « l'approche » est différente, et l'auteur, dans son effort pour adapter la forme au contenu, se trouve en quête d'un style nouveau. Mais le chemin à parcourir pour la conquête de ce style arabe qui doit faire de nos auteurs les émules des hommes de lettres de la génération précédente est long, et, à mesure qu'ils avancent, la *qissa* avec ses limites étroites ne leur suffit plus en tant que moyen d'expression.

L'œuvre de Charqaoui a suscité un grand intérêt et beaucoup de commentaires justement parce qu'elle constitue le premier roman de ce que nous appellerons la nouvelle école d'avant-garde. Aucun auteur jusqu'ici ne s'était essayé à écrire un roman paysan faisant largement place aux problèmes sociaux. Il fallait peut-être l'audace d'un poète, moins inhibé qu'un prosateur (Abdel Rahman el Charqaoui, ne l'oublions pas, est l'auteur de *Message d'un père au président Truman*, poème qui eut beaucoup de succès) pour se lancer dans une telle expérience. Le poète mène son roman avec une certaine nonchalance, et l'intrigue n'est qu'un prétexte pour lier entre eux les tableaux successifs qui, individuellement, indépendamment de leur filiation, font la valeur du livre.

Les mêmes tendances esthétiques et sociales se décèlent dans la nouvelle poésie égyptienne. En Égypte (comme partout, d'ailleurs) le poète s'affirme, s'impose d'une autre manière que le prosateur. Extrêmement sensible à la

poésie, l'Égyptien, comme tous les Arabes, ne peut résister à la séduction d'un beau vers. Il en sera conquis et rendra hommage à son auteur. Cependant, ici aussi l'originalité rencontrera des résistances. « En Égypte et dans le monde arabe », écrit Ahmed Amine, « se développe un mouvement parmi la jeunesse pour former une poésie nouvelle ... On se débarrassera aussi de la rime et de la métrique traditionnelle des anciens. Mais on observe que les gens cultivés des nations arabes ont accueilli ce genre de vers avec une sorte d'indifférence, parce que leur oreille musicale ne s'y est pas encore accoutumée. Ils ont senti que ce genre de poésie ne jaillissait pas de leur propre milieu et ne s'harmonisait pas avec leur goût ; la question reste confuse et on ne sait trop comment elle évoluera »¹.

Dans son étude « La Poésie Égyptienne Moderne », très mesurée mais dans laquelle il consacre une place insuffisante aux jeunes poètes d'avant-garde, Abdel Latif el Saharti résume la situation générale de la façon suivante : « Il existe des jeunes gens qui imitent la poésie arabe ancienne, tant dans l'orientation que dans la manière d'écrire. Un autre groupe s'isole et semble vivre dans une coquille... Il y a encore toute une pléiade de poètes qui découvrent leur inspiration dans la société et qui lancent même un appel à la lutte... (ils) veulent faire de la poésie un instrument qui servira au triomphe du peuple ». Parlant de Moufid el Choubachi, qui, bien qu'appartenant à une autre génération et s'exprimant dans la forme classique, s'associe, quant à la pensée, à la poésie d'avant-garde, il rappelle que ce dernier « demande que l'individu abandonne son égoïsme, qu'il quitte sa tour d'ivoire et qu'il s'associe aux autres... » et il ajoute : « Cette nouvelle orientation dans la société est un courant récent en Égypte parmi nos hommes de lettres qui parlaient continuellement de sentiments personnels, des peines de la vie, des désillusions de l'existence et de l'isolement dans des tours d'ivoire »².

En terminant notre étude par un examen de la crise de la jeunesse intellectuelle d'Égypte au lendemain de la deuxième guerre mondiale, et par une très sommaire appréciation de ce que son avant-garde a produit dans le domaine littéraire, nous n'avons fait que suivre un développement logique imposé par la nature de notre sujet. La jeunesse de 1945-46 ne représentait pas une classe ancrée à un terrain solide, mais formait une masse hétéroclite, ballottée par les courants les plus divers. On ne peut que fausser la réalité quand, pour les besoins de l'analyse, on s'essaye à définir, à compartimenter en catégories, à diviser et subdiviser une matière aussi flottante. Ici aussi « Les embarras de la méthode ne font que traduire le trouble régnant au cœur de la réalité »³, car cette jeunesse a manifesté sa présence et sa vitalité surtout

¹ Ahmed Amine dans « *Cinquante ans de littérature égyptienne* », *Revue du Caire*, 1953, p. 24.

² Dans *Cinquante ans de littérature égyptienne*, p. 102.

³ Jacques Berque, op. cit., p. 9.

par les perturbations qu'elle a apportées à une société déjà soumise à de profonds déséquilibres. Nous avons essayé d'abord de décrire les conditions économiques et sociales qui forment le cadre matériel de sa vie, puis les manifestations idéologiques découlant d'une longue lutte nationale, collective, contre l'occupation étrangère et ses séquelles. Mais pour atteindre au cœur du problème qu'elle pose à l'observateur, il fallait atteindre au cœur même de celui qui se pose à elle : le problème du choix qu'elle avait à faire entre l'ancien et le nouveau, entre des conditions de vie surannées et des conditions de vie modernes, choix qui, pour la génération qui a précédé celle de nos intellectuels, se symbolisait dans l'antithèse : Orient ou Occident.

Nous avons vu que ce problème, aigu en particulier pour les Orientaux occidentalisés, tant qu'il n'est pas résolu, les place dans une situation de crise, dont le complexe d'infériorité est l'expression la plus troublante. Les efforts pour le résoudre par une synthèse des deux idéologies qui s'affrontent sont destinés à échouer, et ne font qu'accentuer les contradictions en présence. Seule une solution refusant de s'enfermer dans ce dilemme peut être satisfaisante. Et cette solution s'est ouverte à une avant-garde grâce à une conscience sociale qui, en orientant son intérêt vers la condition des masses populaires au lieu de le laisser se figer sur les problèmes particuliers et subjectifs, lui a fait comprendre que le problème réel de l'Égypte est celui du relèvement de ses masses, et non pas celui, cérébral et limité à une élite étroite, de la recherche d'un compromis, d'un équilibre, d'un mariage intellectuel entre Orient et Occident. Elle a été amenée à comprendre que l'Occident lui-même a ses conflits entre l'ancien et le nouveau, et qu'il ne présente pas dans sa totalité le visage grimaçant du prédateur rapace. Dans cette perspective qui lui ouvrait la possibilité de donner sa contribution à la solution des problèmes de son pays, devant l'immensité des tâches qui se présentaient à elle, il n'y avait plus de place pour des crises de conscience.

Comment cette jeunesse d'avant-garde de 1945-46 allait-elle s'acquitter des tâches qu'elle avait généreusement assumées ? Elle a cédé aujourd'hui la place à une autre jeunesse en se dissolvant dans la société adulte pour en faire désormais partie. L'ardeur qui l'animait en 1945-46 va-t-elle s'éteindre avec le passage des années et l'accumulation de responsabilités que cela entraîne ? Pour certains, oui, inévitablement ; pour d'autres on ne peut assurément pas en dire autant : on les perdra de vue pendant un certain temps, mais il est certain qu'ils ont fait l'expérience d'épreuves trop dures pour pouvoir cesser d'être fidèles à ce qu'ils ont de meilleur en eux-mêmes.

Au moment présent le domaine des lettres a permis à ceux d'entre eux qui étaient doués d'un talent littéraire d'apporter sous cette forme leur contribution à la renaissance de l'Égypte. Dans un pays où une immense masse analphabète n'a pas trouvé jusqu'ici le moyen de s'exprimer, cette littérature nouvelle qui se tourne vers elle, qui cherche à ramener vers elle le monde des lecteurs, des

« gens instruits qui savent lire et écrire », mais qui étaient jusqu'ici coupés d'elle, représente un fait d'une importance capitale. De nos jours, la masse du peuple égyptien, paysanne, illettrée, malade, effroyablement pauvre, fait parler beaucoup d'elle. Ethnologues, sociologues, romanciers vont la visiter, l'observer, l'ausculter. Elle demeure sourde, muette, inconsciente des vastes remous qu'elle provoque autour d'elle par sa seule présence. Pour la première fois dans l'histoire, ses propres enfants, issus de son sein, tournent les yeux vers elle, et tentent de briser la coquille de son isolement millénaire. Les écrivains qui furent des jeunes gens d'avant-garde en 1945-46 ont ouvert une fenêtre sur cette humanité grouillante, silencieuse, courbée sur le sol fertile qui la nourrit. Il appartiendra à leurs camarades d'élargir, d'approfondir la brèche.

Fin du texte.